This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Digitized by Google

Lintilhas

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.
36.

Digitized by Google

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRECÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

DRAMES EN PROSE. — TOME III.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16
1822.

H.

Digitized by Google

301967

Digitized by Google

LE JUGE,

DRAME EN TROIS ACTES;

PAR MERCIER;

Représenté, pour la première fois, en 1774.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE DE MONREVEL, seigneur.
M. DE LEURYE, juge.
MADAME DE LEURYE.
GIRAU, laboureur.
FEMME GIRAU.
THÉRÈSE, fille de M. De Leurye, âgée de onze ans.
LES ENFANS DE GIRAU.
UN DOMESTIQUE.
UNE SERVANTE.

La scène est chez M. De Leurye, dans la seigneurie du comte de Monrevel.

Digitized by Google

LE JUGE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'appartement de M. de Leurye, juge. Il est assis devant un bureau, et courbé sur des papiers qu'il lit avec une profonde attention; deux bougies presque entièrement consumées sont à gauche. Il a un coude appuyé sur la table, et il couvre son front de sa main.)

SCÈNE I.

M. DE LEURYE, en robe de chambre et en bonnet de nuit.

C'est fortement exposé.... Voilà presque des preuves. (*Il lit alternativement deux papiers qu'il compare*). Non, non, ce n'est pas cela; il cherche à éluder la question principale. Toutes ces subtilités de chicane où l'on veut m'égarer, m'éclairent enfin... Je l'ai suivi; je le tiens, c'est un fripon..... Ce financier a reculé les bornes anciennes de son héritage; il a entrepris sur celui de ces pauvres mineurs:

Digitized by Google

cette dernière comparaison des pièces m'assure ce que je dois prononcer. (*Il se lève et se promène en rêvant ; il revient s'asseoir*). Comme la vérité tardive vient de se découvrir à mes recherches !.... Qu'elle est souvent pénible à démêler cette vérité ! Qu'il est difficile d'en fixer le point précis ! Quelque près qu'elle soit du juge, elle semble le fuir. Elle réside, il est vrai, dans la bouche d'une des deux parties, mais dans la bouche de l'autre, se trouve en même tems son image, parée de couleurs que le mensonge adroit a su emprunter d'elle. (*Se frappant la poitrine.*) Tu es juge de Leurye ! Le devoir de ton état est de la chercher sans cesse. Veille constamment, et sèche dans ton poste plutôt qu'elle ne t'échappe, faute de l'épier..... Mais ne me serais-je pas trop légèrement chargé d'une fonction aussi délicate que redoutable ? Une étude longue et attentive m'a-t-elle conduit à enchaîner les principes qui servent de clef à la solution de tant de questions diverses ?.... Ah ! je vois trop tous les jours que ce travail n'est rien encore.... Il faut, par un exercice journalier, par une sagacité judicieuse, par des règles fines qui se sentent, et qu'on ne peut exprimer, avoir appris le secret de faire avec justesse la prompte application de ces principes à toutes les espèces différentes de causes. Que d'obstacles même dans cette application! Comment arriver à cette décision que l'évidence

Digitized by Google

a seule droit de produire? Je m'efforce de remédier au défaut de mes facultés par une méditation profonde, par un amour ardent de l'équité. Mais que je crains encore de me tromper! (*Il remet plusieurs papiers ensemble; il écrit quelque tems, il en prend d'autres.*) Quoi! un père infirme et indigent, obligé de prendre la voie judiciaire pour obtenir des alimens de ses enfans, lorsqu'il est prouvé surtout qu'il s'est dépouillé pour eux! Fils dénaturés! ce n'est pas un bienfait que ce père implore! c'est une dette qu'il vous supplie de lui payer. (*Il fait un geste d'indignation, il prend plusieurs dossiers, et les compte*). Je pourrai encore décider cette affaire-ci. C'est une famille que je délivrerai un jour plutôt de la gueule dévorante du monstre de la chicane; et un jour de plus pour celui qui attend son arrêt, paraît souvent plus long qu'une année. (*Il lit, et après un silence*). Voyons encore. (*Un second silence*). Je crois être bien sûr de ce que je prononcerai.... Ai-je bien tout revu?... Hélas! je ne suis qu'un homme!... N'aurais-je point, sans le vouloir, préparé l'erreur des juges supérieurs? Ai-je toujours bien déterminé le passage de la vraisemblance à la certitude? Ai-je toujours bien distingué la liaison nécessaire des faits? Ai-je enfin, en suivant les pas des accusés, en éclairant toutes leurs actions, cherché autant la preuve de leur innocence que celle de leur crime? On

Digitized by Google

s'égare souvent soi-même dans les détours d'un labyrinthe où l'on croit marcher sûrement.... (*Il tombe à demi-penché sur son bureau dans l'attitude d'un homme accablé.*) Aurais-je eu ce malheur ?.. Juge suprême ! accorde-moi les lumières dont j'ai besoin ! Daigne toujours veiller sur ma langue. Qu'elle se glace, avant que de porter un jugement inique ou peu réfléchi !

SCÈNE II.

M. DE LEURYE, Mme DE LEURYE, en déshabillé.

Mme DE LEURYE, d'un ton penétré.

Toujours le même, mon mari ?

M. DE LEURYE.

Déjà levée, ma chère femme ?

Mme DE LEURYE.

Déjà !.... Et vous ! vous ne prenez plus de repos... En bonne conscience, dis-moi, depuis quelle heure es-tu là ?

M. DE LEURYE.

Il ne me semble pas qu'il y ait long-tems.

Mme DE LEURYE, avec un grand soupir.

Ah! mon bon ami, vous ruinez votre santé, et vous me causez bien du chagrin.

Digitized by Google

M. DE LEURYE.

Ma chère amie, il est des causes qu'il faut revoir à plusieurs reprises, surtout lorsqu'on touche au moment de les décider.

Mme DE LEURYE, avec une certaine vivacité.

Mais faut-il pour cela passer toutes les nuits presque sans relâche, et ne dois-tu pas, avant tout, te conserver pour ta femme et pour ton enfant ?

M. DE LEURYE, mettant la main sur des procédures.

Mes premiers enfans sont les infortunés qui attendent après moi. De ces papiers que tu vois et qui te semblent muets, s'élèvent des gémissemens qui frappent mon oreille. Ils semblent me dire : *Jugez-nous, jugez-nous*... Une charge aussi importante que la mienne absorbe le devoir et de père et d'époux... Ne t'en offense point, ma chère moitié : entre en idée chez ceux dont voilà les procès qui vont être jugés.. Crois-tu qu'ils aient dormi tranquillement cette nuit ?.... C'est demain, c'est demain, les entendras-tu répéter à chaque heure; c'est demain que se décide ma fortune; c'est-à-dire, le repos de ma vie entière, et l'existence de mes jeunes enfans.... Comme ils frémissent !... Comme ils disent tout bas et sans cesse : *Mais a-t-il bien tout vu, tout examiné, tout pesé?*... L'incertitude les mine, les dévore.... Ils pressent vingt fois l'oreiller de leur tête brûlante ; ou,

Digitized by Google

s'ils ferment un instant la paupière, c'est moi, c'est moi, qu'ils voient assis sur le tribunal et prononçant leur arrêt... Va, quelques heures ravies au sommeil sont trop récompensées par l'emploi qu'on en fait.

Mme DE LEURYE.

Encore ces pauvres plaideurs n'ont-ils que leurs affaires en tête; et, si leur sommeil en est suspendu, dès que tu auras prononcé, la joie et le repos rétabliront le calme dans l'ame du juste. Mais toi, mon vertueux ami, de nouvelles discussions succèderont sans cesse aux anciennes, et te raviront continuellement à ta femme, à ta fille, à toi-même... O mon ami! je te le répète en gémissant, tu abrèges tes jours!

M. DE LEURYE.

Il s'agit moins de vivre long-tems, que de vivre utilement. La Providence veillera sur vous deux, si je viens à succomber au milieu de mes travaux...

Mme DE LEURYE, presque en larmes.

Hé! vous succomberez.

M. DE LEURYE, d'un ton consolant.

Ce n'est pas celui qui se repose le plus qui est le moins sujet aux maladies. Je me sens d'autant plus fort que je me donne de peines; et plus je fais de bien, mieux je me porte.

Digitized by Google

Mme DE LEURYE.

Trop digne époux! je ne puis que t'admirer, t'aimer et te plaindre.

M. DE LEURYE.

Me plaindre! et pourquoi?

Mme DE LEURYE.

Qu'avais-tu besoin d'accepter cet emploi si pénible à remplir! Que cette place te coûte de soins et d'inquiétudes! Ne serions-nous pas plus heureux, confondus dans cette classe de citoyens qui, n'ayant que des devoirs faciles, mènent une vie tranquille, exempte de travaux, et qui surtout n'ont à répondre de rien.

M. DE LEURYE.

Je l'ai accepté, cet emploi, parce que je me suis senti assez de courage pour le remplir. J'ose dire plus, je me suis cru obligé de le postuler, dans la crainte de perdre l'occasion de faire à mes semblables tout le bien que je pouvais leur faire. Les biens et les droits des pauvres habitans de la campagne sont souvent en aussi mauvaises mains que leur corps, par une suite de l'incapacité de ceux qui exercent la profession de juges et de médecins. Mon attachement à mon cher protecteur, mon amour pour la vie champêtre, m'ont fait choisir ce séjour. Devais-je ensevelir les lumières que quinze ans d'étude assidues m'ont données? J'ai

Digitized by Google

eu le zèle de mon état; j'ai dû l'avoir; je m'en glorifie. Que l'homme qui se sent injuste et lâche, cache avec soin l'emploi d'une vie obscure; que l'homme stupide chérisse l'oisiveté, et reste comme immobile dans la prison où son ame sommeille : mais celui qui a senti dans son cœur une parcelle de ce feu sacré qui invite à la vertu, que celui-là, dis-je, coure se saisir avidement des places où il lui est permis de la montrer avec éclat. Que parle-t-on de ses peines? Les peines de l'homme de bien sont dans le désordre de la société; ses plaisirs sont dans l'état contraire... Je te pardonne tes alarmes : tu es épouse et mère, et te concentrant tout entière dans les devoirs que ces titres t'imposent, tu peux en méconnaître d'autres.

Mme DE LEURYE.

Avec ces sentimens nobles et généreux, mais poussés peut-être un peu trop loin, veille du moins à jouir longuement de cette estime publique que tu t'es si justement acquise.

M. DE LEURYE.

On ne meurt jamais avec regret, quand on a trouvé le secret d'être bien avec soi-même; c'est de l'emploi du tems que dépend la consolation ou l'amertume de la dernière heure. Qui s'est refusé à celle du travail, n'a pas mérité la vie. Il n'a point vécu en effet. Si je tombe au milieu de ma carrière, Dieu dai-

Digitized by Google

gnera peut-être, en sa clémence, me récompenser comme si je l'eusse achevée.

Mme DE LEURYE.

Je respecte trop tes sentimens pour les combattre, et peut-être effectivement me rendrais-je coupable, si je cherchais à attiédir un zèle aussi utile à tes concitoyens; modère seulement ce feu si rare, afin qu'il dure plus long-tems. (*Ils se serrent les mains, en se regardant avec tendresse.*) J'ai oublié, en entrant, de te dire que le Comte est de retour de son voyage. Il est arrivé à sa terre hier sur le midi.

M. DE LEURYE.

L'as-tu vu ici ?...

Mme DE LEURYE.

Oui; il est venu l'après-dînée à deux différentes fois. Il devait repasser encore le soir: il avait grand désir de te voir; mais il ne t'eût pas rencontré: tu étais allé arpenter toi-même les terres de ces bons laboureurs que tu a mis enfin d'accord.

M. DE LEURYE.

Il a donc marqué beaucoup d'empressement à vouloir me parler ?

Mme DE LEURYE.

Oh! beaucoup; il semblait fort pressé de converser avec toi. Il a laissé même échap-

Digitized by Google

per plusieurs traits d'impatience : mais il ne m'a rien dit de plus... Nous avions compagnie.

M. DE LEURYE.

A-t-on fait avertir ce laboureur, ainsi que je l'ai recommandé ?

Mme DE LEURYE.

Oui, mon bon ami ; il doit être ici de grand matin.

M. DE LEURYE.

Bon : son affaire est une de celles qui doivent être jugées aujourd'hui sans autre délai.

Mme DE LEURYE.

Et croyez-vous que cette affaire...

M. DE LEURYE, en souriant avec finesse.

Je vois, ma chère, que le Comte vous a dit quelques mots...

Mme DE LEURYE.

Non, mon bon ami ; mais j'ai entendu parler son intendant. Je voudrais savoir si les choses sont telles...

M. DE LEURYE, l'interrompant.

Ma chère amie, nos petites conventions ne sont-elles pas que je ne parlerai jamais de cela qu'à l'audience ?

Digitized by Google

Mme DE LEURYE.

Pardon... J'ai tort... Pardon, je deviens toujours femme sans m'en apercevoir.

(M. de Leurye enferme tous ses papiers sous la clef, à l'exception d'un portefeuille qu'il laisse sur le bureau.)

SCÈNE III.

M. DE LEURYE, Mme DE LEURYE, THÉRÈSE.

(Une fille domestique entre, portant un bouillon dans une grande écuelle d'argent. Thérèse court à elle, le lui ôte des mains, et va le présenter elle-même à son père.)

THÉRÈSE, gaîment.

Bonjour, cher papa, bonjour; prenez ce bouillon avant tout, et puis après, que je vous embrasse.

M. DE LEURYE, recevant l'écuelle et l'embrassant avant de boire.

Ah! ah! tu es déjà levée aussi, toi!

THÉRÈSE.

Il faut bien se lever matin, si l'on veut vous voir avant que vous sortiez... Est-il bon, papa?

M. DE LEURYE, après avoir bu.

Excellent, ma chère Thérèse. (*A sa femme.*) Elle se porte à merveille, ce matin...

Digitized by Google

THÉRÈSE.

Je me porte toujours bien, quand je vous vois, car je suis si contente... mais vous allez encore revenir bien tard aujourd'hui.

M. DE LEURYE.

Dis-moi, combien as-tu brodé de jolies fleurs hier dans toute ta journée ?

THÉRÈSE.

Oh ! je ne les ai pas comptées, mais vous verrez, vous verrez... avant peu. (*Bas à sa mère, en lui fesant un signe.*) Il ne faut rien dire.

M. DE LEURYE.

Allons, allons, nous examinerons tout cela cet après-midi.

Mme DE LEURYE, à sa fille.

A-t-on rangé là-dedans tout ce qu'il faut ?

THÉRÈSE.

Oui, maman... papa peut s'habiller, quand il lui plaira, tout est prêt.

M. DE LEURYE, revenant sur ses pas.

C'est Girau, le laboureur, qu'on a fait avertir ? On ne s'est pas trompé sans doute ? car il y en a deux de ce nom... C'est celui-là qui est neveu du défunt curé, et qui a reçu dans son état une certaine éducation.

Digitized by Google

Mme DE LEURYE.

Justement; le voisin du Comte, celui qui élève si bien ses enfans...

M. DE LEURYE.

Bon... Quand il arrivera, ma femme, qu'on me fasse avertir sur-le-champ.

Mme DE LEURYE.

On n'y manquera pas, mon bon ami.

(M. de Leurye sort.)

SCÈNE IV.

Mme DE LEURYE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

MAMAN, j'ai quelque chose à vous dire que je ne vous ai pas encore dit, et qu'il faut pourtant que je vous dise.

Mme DE LEURYE.

Qu'est-ce que c'est, ma fille?

THÉRÈSE, avec un petit soupir.

C'est du chagrin que j'ai.

Mme DE LEURYE.

Du chagrin! à votre âge...

THÉRÈSE.

Oui... le cher papa a toujours l'air un peu

Digitized by Google

malade... ne remarquez-vous pas cela comme moi ?.. pourquoi donc a-t-il toujours cet air-là ?

Mme DE LEURYE.

Ma fille, c'est qu'il n'épargne point ses peines pour bien remplir ses devoirs.

THÉRÈSE.

On prend donc un air malade, quand on remplit bien ses devoirs ?

Mme DE LEURYE.

Ma chère enfant, cet air malade n'est rien qu'une fausse apparence, et l'ame se porte toujours bien : voilà le principal. Ne juge point de la santé par les couleurs du visage : apprends de moi de bonne heure, ma chère Thérèse, que la vraie santé est celle de l'ame ; le reste est trop peu de chose pour y faire beaucoup d'attention.

THÉRÈSE.

Maman, et moi, mon ame se porte-t-elle bien ?

Mme DE LEURYE.

Oui, ma chère enfant, elle se porte bien ; dès qu'elle sera malade, viens à moi et je la guérirai.

THÉRÈSE.

Maman, il ne faut pas dire au cher papa ce que je brode pour lui, j'ai peur qu'il ne

Digitized by Google

le devine. il me croit toujours après ce sac à ouvrage. Nous allons bien le surprendre avec ces belles manchettes pour le jour de sa fête.

Mme DE LEURYE.

Penses-tu avoir fini pour ce tems-là ?...

THÉRÈSE, vivement.

Oh ! je passerai plutôt toutes les nuits.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE GRIS.

LE GRIS.

Monsieur le Comte.

Mme DE LEURYE, un peu surprise.

Si matin !... Faites toujours entrer.

THÉRÈSE.

Je vais aller avertir mon papa... il l'a dit...

SCÈNE VI.

LE COMTE DE MONREVEL, Mme DE LEURYE, THÉRÈSE.

LE COMTE, entrant familièrement et retenant Thérèse par la main.

Oh ! pour le coup il ne sera pas sorti, je

Digitized by Google

pense... Nous le tenons, cette fois... Je vous souhaite le bonjour, Madame, et la charmante petite... Mais elle est tout-à-fait gentille à demi-habillée comme cela.

THÉRÈSE, en se sauvant.

Mais, Monsieur, vous venez de trop grand matin aussi... vous nous surprenez.

Mme DE LEURYE, sur le point de gronder.

Voyez donc cette petite...

LE COMTE.

Ah! ne la grondez point, de grâce.... Il faut laisser à l'enfance toutes ses naïvetés.

(Thérèse sort.)

Mme DE LEURYE.

M. le Comte, vous devez savoir qu'ici toutes les heures sont également à vous.

LE COMTE.

Je le sais; et votre époux est bien l'homme que j'aime le mieux dans le monde, à qui je suis le plus sincèrement attaché: ne voilà que six semaines d'absence, et je souffrais beaucoup de ne plus le voir... et la charmante enfant! que je voudrais pouvoir vivre à vos côtés. Je sens de plus en plus que je vous aime tous d'une affection sans réserve.

Mme DE LEURYE.

Dans tous les tems vous nous avez toujours

Digitized by Google

témoigné tant de bonté, que nous pleurons quelquefois, mon époux et moi, de tendresse et de reconnaissance, en songeant à tout ce que vous avez fait pour nous.

LE COMTE.

En vérité, tout cela me fait encore plus de plaisir qu'à vous-mêmes, et j'attends que Thérèse ait atteint l'âge, pour l'établir d'une manière qui fera plus d'un jaloux.

Mme DE LEURYE.

Orphelin dès sa plus tendre enfance, mon époux peut dire avoir trouvé en vous un père, un père tendre...

LE COMTE

Il avait perdu ses parens, j'ai dû les représenter; je suis son parrain, j'ai rempli des devoirs fondés sur des sermens, et qui me sont devenus ensuite bien chers... Mais je ne suis pas à la fin... N'en parlons plus, Madame; j'ai toujours fait plus de cas des actions que des paroles.

Mme DE LEURYE.

Vous nous surprenez chaque jour par de nouveaux bienfaits; vous êtes si ingénieux dans les dons de votre tendresse!

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE, habillé.

(Dès que M. de Leurye parait, Madame salue le Comte et se retire.)

M. DE LEURYE, courant au Comte en lui serrant les mains.

Que j'ai de plaisir à vous revoir, à vous embrasser, mon cher et honoré bienfaiteur!

LE COMTE, lui fesant les mêmes amitiés.

Bonjour, mon cher de Leurye; bonjour, aimable homme.

M. DE LEURYE.

Vous êtes venu hier plusieurs fois, et toujours sans me rencontrer.

LE COMTE.

Oui, ce dont j'ai été assez fâché; car je suis impatient de causer avec vous. Il s'agit de cette petite affaire que j'ai laissée aller d'elle-même, parce qu'elle était entre vos mains... (*En souriant.*) Vous êtes mon juge, au moins; et, ma foi, je viens vous solliciter tout de bon.

M. DE LEURYE.

Je ne suis ici qu'un homme qui vous chérit, vous respecte.

Digitized by Google

LE COMTE.

Dites en un seul mot que vous êtes un véritable ami.

M. DE LEURYE.

Vous m'avez permis de m'honorer de ce titre : mais tout cher qu'il est à mon oreille et à mon cœur, je vous en donne un dans le fond de mon ame, qui peint autant d'attachement et plus de respect.

LE COMTE.

Revenons à notre affaire : je l'ai extrêmement à cœur, je vous en avertis... Vous ne vous doutez seulement pas... Savez-vous bien que vous avez fait trembler mon procureur ; il m'a écrit que vous aviez appointé l'affaire ; qu'il avait des craintes, et que vous pourriez bien la juger à mon désavantage. Enfin, il est accouru, à mon arrivée, me renouveler toutes ses alarmes : je lui ai envoyé, comme vous savez, un mémoire instructif, fait par un célèbre avocat. Est-il vrai que vous êtes sur le point de juger cette affaire, ainsi que l'on vient de me le dire encore ?

M. DE LEURYE.

Il est vrai ; je rends sentence aujourd'hui.

LE COMTE, étonné.

Aujourd'hui ?

Digitized by Google

M. DE LEURYE, avec tranquillité.

Je l'espère.

LE COMTE.

Quoi ! si-tôt !

M. DE LEURYE.

Pourquoi tarder ? Il n'est pas nécessaire de prolonger, quand il y a assez d'éclaircissemens.

LE COMTE.

Mais je vous apporte, mon... des pièces nouvelles.

M. DE LEURYE.

Je les estime à peu-près inutiles.

LE COMTE.

Celles que vous avez vues sont donc suffisantes ? Hé bien ! parlez-moi, de Leurye ; je suis venu pour cela, je veux savoir de votre bouche comment vous prenez les choses.

M. DE LEURYE.

Je le ferai avec franchise, monsieur le Comte : j'ai lu très-scrupuleusement les pièces faites de part et d'autre. Je les ai comparées, et surtout le dernier mémoire de votre avocat. C'est un homme d'esprit que cet avocat; il écrit bien, très-bien. Ses plaidoyers sont presque des morceaux académiques. Il a beaucoup de finesse, des tours

Digitized by Google

adroits, de la véhémence, et, dans les endroits qu'il ne peut rendre clairs, il sait s'échapper, en donnant le change sur d'autres objets qui vous rejettent si loin, si loin de la vraie question, de la question fondamentale, qu'on la perdrait de vue sans une attention suivie, exacte et même sévère. Votre partie adverse, ce bon campagnard qui ne connaît pas les habiles gens, est aussi mal servi que vous l'êtes bien. Il a confié ses intérêts au procureur le plus ignare qui soit à cent lieues à la ronde, et je ne doute point que lui-même ne s'expliquât beaucoup mieux: mais abstraction faite de la façon d'écrire, je lui trouve jusqu'à cette heure un certain droit incontestable : sa propriété est prouvée; et, s'il faut le dire, rien de plus juste au fond que ses demandes.

LE COMTE.

Prenez bien garde... Vous n'y êtes pas... Mon ami... cet héritage dépend du domaine de mon comté. Il n'a aucun titre pour s'en prétendre propriétaire. Il n'en présente aucun. Sa possession et celle de son père ne peuvent lui suppléer un titre. Ils ont joui de mauvaise foi.

M. DE LEURYE.

Quoi! vous demandez un certain ordre de papiers à des gens qui ne savent pas lire! Un paysan ne doit pas se trouver en danger

Digitized by Google

de perdre son patrimoine, parce que son grand-père l'aura fait laboureur, au lieu de le mettre chez un praticien. La bonne-foi des gens de son espèce leur fait croire qu'ils n'ont pas besoin de ces papiers. Au surplus, je connais deux titres à ce paysan ; sa possession et vos titres.

LE COMTE, étonné.

Que dites-vous ? Vous n'y pensez pas, de Leurye... Mon terrier me donne ce terrain. C'est chose authentique. N'avez-vous pas vu que la reconnaissance n'annonce que trois arpens et demi, tandis que ce paysan en possède plus du double ; d'où il suit manifestement qu'il a anticipé sur les terres de mon domaine.

M. DE LEURYE.

Oui, votre dernier terrier le ferait croire ; mais deux anciens terriers antérieurs, que votre procureur a produits (heureusement sans les avoir lus) rectifient cette reconnaissance, et prouvent que ce paysan ne possède rien de trop. Votre avocat n'a point vu ces deux pièces, et toute l'éloquence de son mémoire porte à faux. Ces deux anciens terriers, sont devenus des pièces communes contre les deux parties, sur lesquelles je dois fonder ma décision.

LE COMTE, stupéfait.

Ce que vous me dites-là me confond, en vérité... Avez-vous bien lu ?..

Digitized by Google

M. DE LEURYE.

Oui... très bien... Même il paraît que vous n'êtes pas le seul qui ait désiré cette portion de terre, puisque dans le dernier terrier on s'est ménagé un titre pour s'en emparer. Vous savez qu'il est des seigneurs qui abusent de leur crédit, oppressent leurs vassaux, leur font reconnaître des droits qu'ils n'ont pas, et s'emparent de leurs communes.

LE COMTE.

Je ne puis revenir de la surprise où vous m'avez jeté...

M. DE LEURYE.

Pourquoi ne m'avez-pas prévenu d'abord de cette affaire? Je vous aurais empêché de plaider.

LE COMTE, froidement.

J'ai eu mes raisons.

M. DE LEURYE.

Soit : mais vous ne voulez point avoir le bien d'autrui, et j'espère vous épargner ce malheur... Vous n'avez pas plus de droit sur cette portion des biens de ce laboureur, qu'il n'en a sur toute votre terre : selon ce qu'on m'en a rapporté, c'est un parfait honnête homme, un bon père de famille.

LE COMTE.

On vous a dit vrai ; c'est un fort honnête-

Digitized by Google

homme ; mais c'est bien aussi l'homme le plus entêté que je connaisse... Il faut, cependant, qu'il me cède ; je l'y forcerai plutôt. Oh ! j'emporterai ce morceau....

M. DE LEURYE.

Il n'est pas encore venu se présenter une seule fois ; cela m'étonne ; il répète toujours qu'il est tranquille, qu'il est sûr de son bon droit : je l'ai fait cependant avertir de ne pas manquer de me venir trouver ce matin. Je veux un peu l'interroger avant de finir... Il ne doit pas tarder.

LE COMTE.

Tant mieux ; vous le gagnerez plus facilement que moi...

M. DE LEURYE.

Si vous pouviez vous arranger avec lui à l'amiable, j'en serais très-enchanté ; car, je ne vous le dissimulerai pas, c'est pour vous une affaire perdue.

LE COMTE, avec chaleur.

Une affaire perdue!

M. DE LEURYE.

Heureusement que, pour un homme de votre doulence, c'est peu de chose.

LE COMTE, avec une certaine impétuosité.

Ce peu de chose est plus que vous ne pensez, plus que vous ne pouvez imaginer. Je suis

Digitized by Google

venu exprès. Je ne prétends point que vous regardiez cette affaire-ci aussi indifféremment; (*Brusquement.*) elle est plus importante que vous ne croyez. Asseyons-nous, je vous prie, et écoutez-moi.

M. DE LEURYE.

Avant tout, observez que nous parlons comme amis et non autrement... Je ne dois pas douter de la noblesse et de la justice de votre cœur... Là, avouez-le franchement; ne sentez-vous pas une répugnance secrète à poursuivre ce laboureur? C'est le patrimoine de ses ancêtres; et, s'il avait le malheur de n'avoir pas de titres suffisans pour fonder sa propriété, non, ce n'est pas vous qui voudriez profiter de cette perte pour envahir une possession dont il a joui tranquillement depuis qu'il est au monde.

LE COMTE.

Je vous aime bien sur ce ton-là, mon cher de Leurye... C'est penser encore plus en homme qu'en juge: c'est à l'homme aussi que je parle. Certainement, je ne veux lui faire aucun tort; si j'avais cet indigne projet, votre voix suffirait pour m'en faire rougir. Vous allez tout savoir. (*Ils s'asseient.*) Il y a trois ans que je possède cette terre, et jamais rien ne m'a tant passionné que cette acquisition: vous le savez; j'en serais, je crois, devenu fou, si je l'eusse manquée. La liberté d'y

Digitized by Google

bâtir à ma fantaisie, fait toutes mes délices. Vous avez vu avec quelle promptitude (qui tenait de l'enchantement) j'ai fait changer toute la disposition du sol. Quel plan a jamais été plus merveilleusement imaginé ? et l'exécution a été un nouveau prodige... Eh bien! mon ami, tout ce qui s'est fait n'est rien auprès de ce qui peut s'y ajouter : ce petit et malheureux coin de terre pour lequel je plaide, et plaiderai, est le couronnement, la fin, la perfection de tous mes autres projets. Il est impossible qu'il n'appartienne pas à mon parc, par l'avantage singulier qu'il lui donne. Renouvelez votre attention. Vous vous rappelez bien la situation des lieux? Eh bien! ce terrain tant débattu est en ligne droite, en perspective au salon de mon château. C'est un monticule qui s'élève en gradin, et sur lequel je fais bâtir le plus joli pavillon, un pavillon aérien, et dont les portiques se trouveront en face de notre vestibule. De là nous découvrirons tous les pays circonvoisins. Ce sera un aspect délicieux; un point de vue unique; sans compter que nous trouverons au pied une source d'eau limpide ; moi qui en cherchais une depuis si long-tems. Dans un endroit où l'on n'apercevait qu'une mâsure et des granges, s'élèvera une espèce de temple, qui sera celui de l'amitié : et, de cette eau qui ne servait qu'à des canards, je ferai construire le plus superbe bassin. Au bas, une grotte ; sur le côté,

Digitized by Google

un petit bois ; vers la droite, un kiosque. (*Se fouillant.*) Parbleu! je suis un grand sot ; j'ai là mon plan en poche, et je ne vous le montre pas. Cette affaire me dérange la tête. (*Il déroule son plan.*) Tenez, regardez bien. Voyez de vos propres yeux, si la terrasse, le château, le parc, le vestibule, le pavillon, et le bassin ne correspondent pas parfaitement en lignes parallèles.

M. DE LEURYE.

En effet, cela serait admirable... Je me figure tout ceci en imagination : mais dans ce moment-ci, ce n'est pas de construction qu'il s'agit.

LE COMTE.

Voici le fait... Mon plan conçu, mon homme d'affaires me dit que ce terrain avait été usurpé sur le domaine de ma seigneurie. Cependant, sans vouloir user d'aucun droit, je me suis transporté chez ce laboureur ; je l'ai prié, le plus poliment du monde, de me vendre son champ : je me suis fait voir à lui tout entier avec ma folie ; je ne sais point me déguiser. Je ne lui ai point caché le désir violent qui me possèdait. Ce diable d'homme, profitant de mon faible, soit par malice, soit pour faire l'homme d'importance, me refusa net. Je pensai que c'était pour avoir un plus haut prix : je le haussai, je lui fis des offres, mais des offres extravagantes ; et plus j'enchéris-

Digitized by Google

sais, plus il s'obstinait..... Jugez du dépit qui m'anima, je me retirai confus; et, quelques semaines après, je récidivai mes tentatives, j'employai des émissaires de toute nature. Je lui proposai des échanges de toute espèce. Rien ne put le gagner... Je reconnus alors une intentiou directe de me contrarier; j'en conçus une douleur qui ne peut s'exprimer. Le croiriez-vous? Chagrin, outré de ne pouvoir faire cette acquisition, j'en tombai malade à la fin; oui malade.... Cependant on est chargé de voir si je n'ai pas réellement des droits qu'au fond je n'avais nulle envie de faire valoir. On parcourt, on fouille mon terrier, on trouve une petite pièce, ah! bien bonne! une simple reconnaissance de l'héritage, qui constate que ce paysan, ou son auteur, a anticipé sur le domaine de ma terre. Il est décidé, d'après la coutume, que je m'emparerai préalablement.... Tout le monde m'y poussait.... J'étais piqué au vif; je laissai faire mon intendant qui a tout conduit, mais toujours intérieurement bien résolu de dédommager ce paysan, dès qu'il viendrait à être raisonnable; ce n'est qu'à une espèce de vente forcée que je veux le réduire. Je me propose même alors de le traiter généreusement, quoique j'aie lieu d'être mécontent... vous pensez bien que mon dessein n'a jamais été de le ruiner.

Digitized by Google

M. DE LEURYE.

Que vous auriez pu vous épargner de peines à l'un, à l'autre ! Eh ! dites-moi, ce surplus d'agrément, quelque enchanteur qu'il vous paraisse, vaut-il l'inquiétude que vous avez éprouvée, et celle en même tems que vous lui avez fait sentir ?

LE COMTE.

Tranchons là-dessus, de Leurye : je ne veux point que vous me pressiez sur cet objet. C'est une passion folle, j'en conviens ; mais votre morale ne peut que m'aigrir. J'ai bravé mes propres reproches; n'allez pas plus avant: il est des faiblesses qu'il faut savoir pardonner à mon âge, c'est la dernière fantaisie que j'aurai ; elle me domine à un point que, si je ne me contente, mon château et la vie me deviendront insipides. Ce désir est le hochet de ma vieillesse; chaque âge a le sien. Rappelez-vous le tems où vous soupiriez après celle que je vous ai obtenue pour épouse, en rompant tout obstacle contraire.... Que seriez-vous devenu, si je ne l'eusse emporté ?

M. DE LEURYE.

Il est certain que je n'aurais pu survivre à cette perte ; je n'oublie point que vous seul avez décidé mon bonheur ; et, pour ce seul bienfait, je vous dois plus qu'à ceux qui m'ont donné le jour.

Digitized by Google

LE COMTE.

Nous sommes convenus, de Leurye, que vous ne prendriez jamais ce ton-là..... Je connais votre cœur.... Je sais que vous m'aimez; mais les expressions de votre reconnaissance sont ordinairement si vives, qu'elles me causent une trop grande émotion.

M. DE LEURYE.

Vous m'imposez toujours silence...Eh! puis-je vous voir autrement qu'en père? Vous m'avez tenu lieu de tout; vous m'avez adopté; je n'ai connu que vos bontés dès ma plus tendre enfance: remis dès mon berceau entre vos mains généreuses...

LE COMTE.

Vous pourrez vous acquitter aujourd'hui envers moi, de Leurye.... Vous m'entendez.

M. DE LEURYE.

J'attends ce laboureur. Je souhaite qu'il consente à vendre. Je ne désire rien tant que de voir l'affaire s'arranger à l'amiable: il faut le gagner à quelque prix que ce soit.

LE COMTE.

Et si l'on ne pouvait le gagner?

M. DE LEURYE.

Il faudrait vous attendre à perdre; je suis forcé de vous en prévenir.

Digitized by Google

LE COMTE, en colère.

Comment, comment ! y pensez-vous ? Songez-vous que c'est à moi que vous parlez ? Et, après tout ce que je viens de vous dire, un mot aussi cruel a-t-il pu sortir de votre bouche?... Est-ce là être mon ami ?...

M. DE LEURYE, le prenant par la main.

Fesons un tour de jardin, en attendant notre homme, il aura peut-être changé d'humeur... De nouvelles propositions pourront le flatter... Venez ; rien ne rafraîchit le sang comme une petite promenade du matin ; nous allons peser tranquillement vos intérêts et les siens, et les concilier, s'il est possible, avant l'heure du jugement.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GIRAU, seul, regardant de tous côtés.

Voici donc la maison de notre juge.... C'est pour la première fois que nous y entrons, car nous n'avons jamais eu de procès avec personne, Dieu merci, et celui-ci est bien le premier; mais certes nous sommes poussés à bout..... C'est un honnête homme que notre juge, nous l'avons vu opérer.... Voilà pourquoi nous avons toujours dormi tranquilles.... Il y a une justice sur terre, comme il y a un soleil au firmament; le soleil, depuis que nous sommes au monde, nous a vus dans notre chaumière, la justice des hommes ne nous en chassera pas.... Non, cela n'est pas possible; car autrement, voyez-vous, tout serait bouleversé; et puisque le soleil qui se lève tous les matins, va se coucher tous les soirs, nous devons rentrer de même, après nos travaux, dans notre ancienne demeure, ainsi que nous fesions ci-devant avant ce tant malheureux désastre...On a mis ma cabane à bas : eh bien ! ceux qui ont eu cette

Digitized by Google

indignité, la relèveront à leurs dépens.... Cela doit être, cela sera... Notre femme était inquiète.... La pauvre femme...! Nous lui avons dit, ne te chagrine point, femme, parce qu'il y a là-haut une Providence qui voit tout ce qui se passe ici-bas, et qui fait que les mauvais génies ne riront pas toujours les derniers.... Il y a là certaines choses qui, malgré les méchans caractères, ne peuvent long-tems durer: car autrement tout serait sans dessus dessous sur la terre. Or, je réfléchis à part moi, qu'il faut un ordre à tout.

SCÈNE II.

GIRAU, THÉRÈSE.

THERÈSE, en fesant une révérence.

Monsieur, c'est vous qui êtes M. Girau, n'est-ce pas?

GIRAU.

Oui, ma belle Demoiselle.

THÉRÈSE.

Mon papa a recommandé de ne point vous faire attendre, et de l'avertir si-tôt que vous seriez arrivé.... Je vais tout de suite lui dire que vous êtes ici...

Digitized by Google

GIRAU.

Vous êtes bien bonne et bien obligeante : nous attendrons ici tant qu'il faudra, sans trouver le tems long. Nous savons que monsieur votre père a plus d'une personne à contenter.

THÉRÈSE, fesant une révérence gracieuse à Girau.

Vous l'allez voir, il n'est pas bien loin, car il est dans notre jardin.

SCÈNE III.

GIRAU.

VOILA une enfant bien élevée, par exemple.... cette politesse là n'est pas menteuse. On sent qu'elle part là du fond du cœur..... Cela fait plaisir à voir.... Tenez, on reconnaît un digne homme à la révérence de sa petite fille... Il y entre un air affable, un je sais quoi qui ne se voit pas dans la maison des orgueilleux... Oh! le voilà lui-même.

SCÈNE IV.

LE COMTE, M. DE LEURYE, GIRAU.

GIRAU, son chapeau à la main.

MONSIEUR le juge, nous ne venons pas

Digitized by Google

vous prier de nous rendre justice ; car nous vous ferions là une très-grosse insulte. Nous n'allons pas prier le dimanche monsieur le Curé de dire la grand'messe ; et si, il la chante... Nous venons tant seulement pour obéir à votre ordonnance.... Nous savons que vous êtes bien avec monsieur le Comte que voilà. Il vient vous voir de grand matin, lui ! nous n'avons pas tant de tems à notre disposition ; mais nous ne craignons rien pour cela, parce que nous sommes sûrs et certains en nous-mêmes que nous avons droit et raison, et que vous avez d'ailleurs par la bonté du Ciel, des lumières en tête, et de l'équité dans le cœur. (*Saluant le Comte.*) Serviteur, monsieur le Comte.

M. DE LEURYE.

Monsieur Girau, puisque vous m'avez voulu pour juge, quoique vous eussiez pu me récuser, je le serai. J'ai voulu vous entendre vous-même. Il ne faut point qu'un juge prononce définitivement, sans avoir conversé, autant qu'il est possible, avec les deux parties.

GIRAU, se couvrant.

Nous avons expliqué notre cause à vos messieurs procureurs, qui vous l'ont rendue dans un langage où, par ma foi, nous n'entendons plus rien nous-mêmes. Ils me font tourner la tête avec toutes leurs demandes, et ce n'est pas encore celle d'argent qui nous tracasse le plus ; mais chaque jour il leur faut

Digitized by Google

quelques nouvelles paperasses. Ils appellent cela des pièces, des titres; et où veulent-ils que nous trouvions ces titres et ces pièces? Dans notre famille, nous n'avons jamais été bien curieux de conserver de semblables griffonnages; et sans monsieur le Comte qui s'est rendu notre adversaire, nous ignorerions encore ce que c'est que titres, coutumes, terriers, exploits, significations, et tous ces noms qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ceux du grimoire.

LE COMTE, appuyé sur sa canne,

Vous devez donc me bien détester?

GIRAU.

Dieu vous garde de tout accident..... Mais certes nous ne sommes pas payés pour vous aimer; si nous disions le contraire, nous mentirions, voyez-vous!

M. DE LEURYE.

Cependant monsieur le Comte n'est connu dans tous les environs que par des bienfaits. On chérit généralement sa personne, et l'on ne peut penser qu'un cœur aussi généreux veuille jamais vous faire le moindre tort.

GIRAU.

Du tort!.... Oh! c'est bien pis que du tort... Non, jamais la méchanceté des hommes inspirés par le plus noir démon ne fut aussi épouvantable. C'est l'enfer qui a soufflé une

Digitized by Google

telle chicane.... On veut acheter mon bien, et moi, je ne veux pas le vendre : à nous permis, sans doute... Que fait-on ? un jour que nous sommes allés, avec tous nos enfans, travailler à notre petite ferme de Chali, arrive, pendant notre absence, une armée d'ouvriers, qui défoncent mon champ, arrachent mes arbres, rasent l'antique et chère maison qui nous a tous vu naître. (*En sanglottant.*) Ah ! Monsieur, Monsieur! nous n'avons jamais éprouvé de notre vie un pareil coup au cœur. A l'aspect de tout ce renversement, je tombai par terre immobile, dans le désespoir.... Mes pauvres enfans me prirent dans leurs bras, comme si j'étais mort, et en me relevant poussaient des cris pitoyables..... Revenu à moi, un maudit homme noir vient, m'accable d'écritures, en disant de prouver que mon bien est à moi ; ce bien sur lequel mon père a vieilli jusqu'à quatre-vingts ans ; ces mains que vous voyez, ces mains calleuses se sont durcies dès l'enfance à en remuer la terre... Elle est à moi, comme le ciel est à Dieu. Rendez-la à justice ; je veux que mes enfans la labourent de même, et y trouvent leur subsistance ; ou s'il était possible qu'on eût l'abomination d'autoriser la violence, parce que monsieur le Comte est un gros seigneur, je me coucherais sur la porte de la cabane qui nous reste, et de-là je montrerais à tous les passans

Digitized by Google

le champ que l'on nous aurait ravi. Mes enfans répéteraient à leurs petits enfans cette horrible injustice; et tant que l'ame nous battrait dans la poitrine, nos justes et éternels reproches ne cesseraient de se faire entendre autour de l'habitation, que la séquelle infernale nous aurait volée.

M. DE LEURYE.

Modérez-vous, M. Girau.

GIRAU.

Que je me modère!..... Ah! si vous vous trouviez à notre place?

M. DE LEURYE.

C'est avec de la tranquillité que l'on parvient à s'entendre et à s'accorder. On a vu souvent les affaires les plus épineuses s'arranger un instant avant qu'on les jugeât; je désirerais que vous ne fussiez pas si loin d'un accommodement : il serait peut-être favorable à tous deux. Monsieur le Comte est plus disposé, que vous ne pensez, à vous traiter amicalement... Voyons, quelles sont vos demandes?

GIRAU.

Mes demandes!

M. DE LEURYE.

Oui, à quoi vous bornez-vous, pour entrer en accommodement?

Digitized by Google

GIRAU.

Mes demandes! Elles sont bien simples et fort aisées à remplir. Primo, nous voulons d'abord que l'on nous rétablisse notre demeure, telle qu'elle était avant que l'on soit venu tout mettre à bas; ensuite, que notre maison soit reconstruite sur le même plan; et l'on n'aura pas besoin d'architecte; nous en servirons bien nous-même; car c'est nous, afin que vous le sachiez, qui l'avons bâtie, il y a trente ans, quand elle a voulu tomber. Pour ce qui regarde le potager où étaient nos choux, nous avons produit un compte exact de la perte où nous a jetés ce malheureux dégât. Nous n'y avons pas ajouté une obole, Dieu merci. Notre compte étonne vos gens de justice, qui se moquent de notre désintéressement : mais nous ne voulons pas qu'il soit dit que nous ayons eu quelque bénéfice de notre infortune, et que nous ayons reçu un denier de l'homme qui, parce qu'il avait de l'argent, est venu nous opprimer dans notre chaumière. Qu'on nous rende ce qui est à nous; nous ne demandons rien de plus.... Si la loi le condamne à quelque amende (comme nous imaginons que cela doit être), nous déclarons d'avance que nous abandonnons cette somme-là aux pauvres de la paroisse.

Digitized by Google

LE COMTE.

Singulière tête d'homme !

M. DE LEURYE.

Vous ne voulez donc pas vendre, M. Girau ?

GIRAU.

Non.

M. DE LEURYE.

A quelque prix que ce soit ?

GIRAU.

Non.

M. DE LEURYE.

Mais, monsieur le Comte vous offre deux fois la valeur de votre terrain : exigeriez-vous davantage ?

GIRAU.

Nous n'exigeons rien.... Nous ne voulons que notre champ.... En un mot, faites-nous perdre, faites-nous gagner.... vous êtes le maître.... Je ne veux pas vendre ; je ne vendrai point.

M. DE LEURYE, va à son secrétaire, en tire son grand portefeuille, et dit, en s'en allant, à voix basse :

Ceci est positif...(*Haut.*) Je vous laisse ensemble. Tâchez d'entrer en accommodement ; il ne sera peut-être pas toujours inflexible. Il

Digitized by Google

est dans la première chaleur du ressentiment; cela pourra passer.

LE COMTE.

De Leurye, vous devriez rester; vos raisons appuieraient les miennes.

M. DE LEURYE.

Il vaut mieux que le débat soit sans témoins... Vous serez plus libres l'un et l'autre... Je reviendrai savoir ce qui se sera passé entre vous... N'épargnez rien pour le gagner.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, GIRAU.

LE COMTE.

Eh bien! voyons... Pouvons-nous parler ensemble à cœur ouvert?

GIRAU.

Tant qu'il vous plaira, monsieur le Comte... Nous ne sommes par fois que trop franc.

LE COMTE.

Vous ne me déplaisez pas ainsi. Dans quatre heures le procès sera jugé... Il en est tems encore; ainsi, entrez un peu dans les voies qui vous sont proposées. (*Girau s'éloigne.*)

Digitized by Google

Comme vous vous éloignez !.... Approchez, approchez... Avez-vous peur de moi ?

GIRAU.

Ce n'est pas la crainte qui fait que nous nous éloignons ; avec de la probité, monsieur le Comte, on n'a peur de personne.

LE COMTE.

J'entends ; c'est par antipathie.

GIRAU.

Pas plus l'une que l'autre.

LE COMTE.

Regardez-moi bien, je ne suis pas si méchant.

GIRAU.

Si les riches ne le sont pas par leur volonté, ils le sont par autrui.... Malheureusement cela revient au même...

LE COMTE.

Et vous, croyez-vous n'avoir pas mis d'humeur dans votre conduite? Et votre caractère est-il facile ? Dites-moi un peu; par quel entêtement vous êtes-vous rendu si intraitable ? J'ai été chez vous dans la meilleure intention du monde, et très-éloigné de tout esprit de chicane. Ne vous ai-je pas proposé un prix honnête ? Ne vous ai-je pas expliqué confidemment mes vues et mes desseins? Ne vous ai-je pas supplié d'y accéder? Et vous, monsieur Girau, vous qui êtes sur ma seigneurie ; vous

Digitized by Google

que je regardais comme m'étant attaché ; vous que j'ai traité toujours avec amitié ; car vous savez que je ne suis point fier avec un honnête laboureur : eh bien ! vous avez rejeté mes offres, mes prières ; et cela, avec une opiniâtreté sans exemple, avec un orgueil hautain, et même un peu d'insolence. (*Mouvement de surprise de Girau.*) Oui, oui, d'insolence, monsieur Girau ; et, si j'ai des torts, les vôtres assurément ne sont pas moindres.

GIRAU.

Monsieur, nous ne sommes ni hautains ni insolens, et sauf respect, nous nous connaissons mieux que vous ne nous connaissez... Vous êtes le premier dans le monde, qui nous disiez une telle injure... J'ai soixante-neuf ans; vous n'en avez guère moins, je pense. Avouez-le ; à notre âge on a de la barbe au menton, et de la fermeté dans les idées... Nous avons une tête, monsieur le Comte, une tête qui a vu bien des choses; et qui, durcie au soleil des moissons, est inébranlable dans ce qu'elle décide. Je mène seul tous mes enfans, grands et petits, et tout va bien, car on m'obéit... Nous avons vécu avec honneur et sans reproche ; cela doit vous dire que nous n'avons pas fléchi, et que notre cœur n'a pas été plus lâche que notre bras... Nous ne l'avons point été, nous ne le serons jamais. Vous nous avez fait une infamie ; (*Le Comte lui rend le geste de surprise.*) oui, monsieur le Comte, une

Digitized by Google

infamie qui crie vengeance devant Dieu et devant les hommes. Nous nous devions à nous à nos enfans, de montrer qui nous sommes, surtout lorsqu'on nous attaquait sur notre pallier. Le ver de terre qu'on écrase se redresse bien et montre l'aiguillon...

LE COMTE.

J'ai réclamé un bien qui a été usurpé. Le terrier de ma seigneurie le prouve. Vous n'avez point de titre ; et la loi présume que votre terrain fait partie de mon domaine.

GIRAU.

Nous ne savons point ce que dit ce terrier ; ou plutôt ce qu'on lui fait dire ; nous savons seulement que, depuis notre bisaïeul jusqu'à nous, nous en jouissons depuis deux cents ans. Voilà notre titre, à nous, écrit à la face du firmament. Aucun de nos ancêtres n'a été un usurpateur ; et la preuve en est claire : c'est que le ciel nous y a tous bénis ; et qu'en conséquence nous y avons tous prospéré : l'ancien seigneur a pu faire griffonner tout ce qu'il a voulu ; le parchemin se laisse écrire. Mon père nous avait bien dit que ce seigneur avait anciennement désiré notre terrain ; mais le cher homme a fait tout comme nous ferons ; il a refusé de vendre. Où est donc la loi qui pourrait, en nous y forçant, nous chasser de notre patrimoine ? serait-ce le jugement du tribunal ? Eh ! monsieur le Comte,

Digitized by Google

consultez plutôt le jugement de votre cœur : celui-là, ou je me trompe fort, n'a pas besoin d'huissier pour vous signifier de nous rendre un bien qui est à nous bien avant que vous soyez venu au monde pour nous tourmenter tous...

LE COMTE, à part.

Quel homme (*Haut.*) Quand je dis que ce terrain a été usurpé sur le domaine de ma terre, j'entends qu'anciennement il était en friche, que vos auteurs en ont tiré parti, et que le seigneur l'a toléré. Je ne veux pas dire pour cela que votre père et vous soyez de malhonnêtes gens ; j'ai l'opinion contraire.

GIRAU.

Malgré cette estime que vous dites nous porter ; il faut, permettez-nous de vous en faire ici l'ouverture sans biaiser, il faut que vous nous jugiez bien insensibles, pour nous avoir molestés comme vous l'avez fait. Vous autres nobles, avez des idées, que nous devons demeurer calmes aux offenses qu'il vous prend envie de nous faire. Dès que c'est un paysan, c'est moins qu'un chien de basse-cour qu'on chasse d'un coup de pied. Si par représailles nous avions eu la témérité d'en faire autant de notre chef, nous aurions mérité la prison, le carcan, les galères ; et nous y serions en attendant que nous pussions expliquer en justice toutes nos raisons.

Digitized by Google

Mais envers nous, vos pareils sont hardis. Ils disent tout haut; *il n'y a rien à risquer : avec de l'argent, avec de l'argent, nous apaiserons ces pauvres gens, et ils viendront encore nous lécher les mains...* Voilà comme vous nous avez traités, nous qui avions tant d'égards pour tous vos droits... Nous les avons respectés jusque dans vos lapins rongeurs, qui foisonnent par milliers, et nous mangent tout vifs : votre garde a tué notre chien de basse-cour, pour en avoir poursuivi un qui fourrageait tout notre potager. Il était dans son tort; j'y étais attaché; et nous n'avons pas dit le mot.

LE COMTE.

Je n'ai point su ce trait... Certes, j'autais puni mon garde.

GIRAU.

Je le crois; mais, comme nous vous l'avons confessé tout-à-l'heure, le mal que vous ne savez pas se faire, en attendant se fait toujours sous votre nom. Aujourd'hui ce n'est pas vous qui agissez, par exemple, mais c'est la meute de vos hommes d'affaires... (*En fesant un geste pittoresque.*) Ils ont les mains pleines de je ne sais quels papiers qu'ils vont noircissant sur nos bornes... Quelle race!

LE COMTE.

Eh bien! j'ai mal agi, je l'avoue; j'aurais dû rentrer en possession par d'autres voies;

Digitized by Google

mais c'est vous qui m'avez mis dans le cas de cette violence par vos refus obstinés ; enfin la chose est faite ; il n'est plus en mon pouvoir que cela soit autrement ; et, pour vous prouver que je n'ai jamais voulu vous causer aucun préjudice, que j'aie droit de propriété ou non, mettez seulement un prix à l'objet tant contesté ; et, quelque haut que monte ce prix, vous en allez toucher la somme sur le champ : je vous dédommagerai de tout absolument, et nous redeviendrons amis.

GIRAU.

Monsieur le Comte, nous avons toujours dit que nous ne voulions pas vendre cette portion-là... Dites si nous avons jamais prôné le contraire.

LE COMTE.

Homme terrible ! est-ce parce que vous l'avez dit, que vous le répétez encore ?... Voyez donc que tout est bouleversé, et que la disposition que vous chérissiez, n'existe plus.

GIRAU.

Pardonnez, il sera facile de tout remettre debout. Cette distribution est trop bien imprimée dans mon cerveau, pour ne pas vous supplier de nous mettre en personne à la tête des travailleurs. Laissez-nous les conduire en chef, monsieur le Comte ; ils en iront plus vite. Vous verrez merveille. Ce qui nous pique, c'est que tout cela, quand ce sera rétabli,

Digitized by Google

sera trop neuf, et n'aura plus cet air du bon vieux tems qui nous fesait tant de plaisir à voir. Ah! si vous avez, pour le chagrin que vous nous avez causé, quelques remords dans la conscience, relevez notre maison telle qu'elle était... que nous y retrouvions tous les alentours que ma pauvre femme et mes enfans vont cherchant tous les soirs, et que tout ébahis ils ne retrouvent plus...

LE COMTE.

Vous ne songez donc pas qu'avec l'argent que je vais vous donner, vous allez trouver d'autres avantages cent fois préférables. Vous aimez vos enfans, et le bien de votre famille. Vous le faites, en profitant d'une occasion aussi favorable. Vous l'enrichissez en bon père. Vous tirez un parti considérable de ma folle fantaisie... Que de gens voudraient être à votre place!

GIRAU.

Nous ne voulons être à la place de personne, monsieur le Comte, mais rester fermement à la nôtre, sans qu'on nous en débusque.. De neuf enfans, quatre enfans établis, cinq nous restent à pourvoir, et nous n'en sommes pas en peine, par la grâce de Dieu. Leur place à chacun d'eux est déja marquée dans notre tête... Les gros seigneurs comme vous craignent, dit-on, une nombreuse famille; et nous, c'est-là notre satisfaction, notre

Digitized by Google

richesse à tous. Nous avons des bras bien dispos, et avec l'épargne dont nous vivons, nous pouvons encore amasser une poire pour la soif. Nos plaisirs, à nous, ne sont pas coûteux. Peu de chose fait notre felicité; mais aussi ce peu là nous y tenons. Il n'est pas juste que vous nous enleviez nos plaisirs avec votre argent... Nous n'en avons déjà pas de tant de sortes... Je vous vendrai mes autres portions de terre, et non celle-là... Savez-vous par usage ce que c'est que l'habitude d'un endroit? .. Nous ne pourrions trouver de divertissement dans aucun autre lieu, fût-il situé en pays de Cocagne. Belle vue qui va jusqu'au grand chemin... bon air, de l'eau pure comme crystal; cest là sans doute, un trésor... Nous en distribuons tous les jours à nos bons voisins. Aussi les cheres gens nous aiment tant, qu'à la moindre indisposition de notre femme ou de nos enfans ils sont tous chez nous à nous porter consolation et santé.

LE COMTE.

Oui, cette eau est un trésor; et voilà, je ne vous le dissimule point, ce qui, par-dessus tout, me fait désirer ce terrain; mais vous, vous pouvez aisément remplacer cette commodité, au lieu que moi je ne puis transporter ailleurs et mon château et mon parc... Vous retrouverez...

Digitized by Google

GIRAU, avec sentiment.

Ah! Monsieur, retrouverai-je la place où je suis né; où mon aïeul a béni mon père, qui m'y a béni à son tour; où mon cœur a palpité d'une si grande joie, quand on m'a fiancé avec celle que j'aime encore; où tous mes enfans ont commencé à m'appeler leur père; où j'ai aidé à leur apprendre à marcher, où depuis plus de soixante années je vois chaque matin le lever du soleil qui, par ses premiers rayons, m'envoie le signal de la prière; c'est pour nous le plus beau spectacle...

LE COMTE, haussant les épaules.

Eh! ne pourrez-vous pas choisir un autre lieu aussi élevé, d'où vous verrez tout à votre aise le lever et le coucher du soleil? Pour un homme de sens, vous donnez dans une prévention...

GIRAU.

Prévention, dites-vous!... c'est une moindre prévention que la manie que vous avez pour tous vos agrandissemens... Nous ne savons pas nous attacher à des niaiseries; mais nous chérissons l'utile; car ce qui est utile, plaît toujours. Oui, monsieur le Comte, nous regrettons les laitues et les choux de notre potager, foulés aux pieds par vos maudits pionniers. Quelle dévastation, miséricorde! ceux que j'ai mangés depuis, n'avaient ni le même

Digitized by Google

goût, ni la même saveur : hélas ils n'étaient ni plantés, ni arrosés ni cueillis de ma main. Que deviendra ce petit terrain que j'avais entouré d'une haie et que je cultivais à mes heures de récréation. Ah ! mon cher potager, mon pauvre potager, on ne veut faire de toi qu'un terrain perdu, une promenade de sable. Vous voulez que nous soyons francs, monsieur le Comte ; ces longues allées, ces grands chemins, ces enclos où l'on ne voit pas un seul arbre fruitier, voilà autant de vols faits à l'agriculture ; et je gémis sur les denrées que l'on empêche ainsi de venir, tandis que Dieu y aurait planté sa bénédiction, et que cela aurait suffi à nourrir une Province entière. C'est bien l'offenser; car c'est-là le vrai sang du peuple, prodigué en enjolivemens puérils. Ce plan que vous avez mis en couleur sur du papier, et que vous projetez d'éxécuter, serait à peine achevé, que vous en seriez dégoûté, comme l'enfant qui brise son joujou, après avoir pleuré pour l'obtenir. Il n'y a que ce qui se mange qui, soit en herbe, soit en fleurs, ait le droit de plaire constamment, et c'est cela qui fait plaisir à voir en tous pays. Ce n'est point dans votre parc stérile qu'on le trouvera. C'est dans nos granges, dans notre basse-cour, dans nos étables, dans nos jardins. C'est-là qu'on voit un tableau changeant, animé; au lieu que vos gazons, vos boulingrins, vos parterres ont quelque chose de

Digitized by Google

triste et de mort, qui fait que je bâille d'ennui au milieu de ces belles promenades, où l'on a tant dépensé d'argent pour tout gâter.

LE COMTE.

Je ne blâme point vos goûts, laissez-moi les miens. Il y a deux raisons qui doivent vous déterminer à accepter mes offres. Premièrement, la difficulté de rétablir ce qui est détruit dans la forme précise où cela se trouvait. Secondement, l'incertitude où vous êtes de gagner votre procès ; et, quand je dis l'incertitude, c'est une expression mitigée dont je me sers: car je crois, moi, et je vous en avertis d'avance, je crois être assuré que vous perdrez infailliblement... Une fois jugé, il n'y aura plus à revenir, au moins... ainsi songez bien...

GIRAU, d'un ton ferme.

Non, Monsieur, non; nous ne perdrons point.

LE COMTE.

Et qui vous l'a dit ?... En êtes-vous bien sûr ?

GIRAU.

Nous savons que notre juge est votre ami, de longue main ; mais nous n'en croyons pas moins à sa probité. Le plus grand crime, méritant damnation, que l'homme pourrait commettre sur la terre, serait d'être injuste

Digitized by Google

ayant la charge de prononcer au nom de la justice ; et j'aimerais mieux être ruiné cent fois que d'avoir soupçon d'un tel péché dans le cœur de mon semblable. Non cela ne se peut pas... Dans cette affaire-ci... si j'étais juge... tenez, moi, je condamnerais mon propre père.

LE COMTE, bas.

Ah! quel coup il me porte! (*Haut.*) monsieur Girau, c'est la loi qui prononce; la loi écrite, entendez-vous? Elle est aveugle et sévère, elle n'a point d'égard si elle va dépouiller celui qui a peu de chose, pour donner à celui qui a déjà beaucoup. Selon vos principes, un juge doit être inflexible d'après la loi ; il ne lui est pas permis de la détourner, même par un sentiment d'humanité ; il doit étouffer, jusqu'à la pitié, quand le droit l'ordonne, et le droit est contre vous, j'en ai la preuve en main...

GIRAU.

La preuve! et nous aussi nous en avons la preuve en main... et depuis deux-cents ans... Où étiez-vous alors, vous qui nous chicanez?

LE COMTE, avec sévérité.

Songez que, sortis d'ici sans nous être arrangés, je ne voudrai plus entendre parler de vous : alors vos enfans seront fondés à vous reprocher votre entêtement, entêtement qui leur aura été funeste. Voici le moment de faire de moi tout ce que vous voudrez. Votre vente

Digitized by Google

sera une cession volontaire, amicale; et, outre une bonne somme d'argent sur table, vous pourrez exiger de moi toute la reconnaissance possible. Vous verrez comme j'en agis, et ce que je ferai pour les vôtres... Mais si vous persistez dans un refus outrageant; tremblez! vous me verrez aussi inflexible que vous aurez été intraitable... Choisissez enfin, Girau: voulez-vous que nous soyons amis, ou ennemis à la vie et à la mort? (*D'un ton affectueux.*) Ne refusez pas mes offres, mon cher Girau; je vous en supplie au nom de tout ce qui vous est cher, vous ne vous en repentirez point: c'est un désir qui me presse et que je ne puis vaincre; ce désir, en un mot, fait toute la consolation de ma vieillesse. Vous le dirai-je? cela manque à mon bonheur... Voudriez-vous me causer un chagrin mortel?.. Non, non: allons je vous connais, rendez-vous. (*Lui tendant la main.*) Touchez-là, bonhomme, touchez-là.

GIRAU, ému, sans donner, sans retirer sa main, hésite et paraît indécis.

Monsieur, ne nous pressez point comme cela, je vous prie... Tenez, c'est un vrai tourment où vous nous mettez... je ne sais plus que vous dire... tout mon courage.. Nous n'osons plus vous regarder en face, et nous souffrons de vous entendre supplier... Vous n'êtes pas un seigneur méchant... c'est bien

Digitized by Google

vrai... nous le savons. Ce sont ces intendans qui vont toujours conseillant le mal.

LE COMTE, affectueusement.

Laissons-les pour ce qu'ils sont. Il n'y en aura plus entre vous et moi... Allons, venez, suivez-moi chez le notaire; vous me demanderez le prix que vous voudrez; je compterai la somme; et, tous deux satisfaits, j'irai de ce pas choquer le verre avec toute la famille.

GIRAU, avec un effort qui lui coûte.

Monsieur le Comte, non, jamais nous ne vendrons ce terrain-là.... cela ne se peut... Pardonnez-nous... mais si vous saviez...

LE COMTE, dans une extrême colère et frappant du pied.

Homme inconcevable! esprit opiniâtre! insolent!.... Vous vous jouez donc de moi?

GIRAU.

Pardon, encore un coup: mais nous ne resterons pas plus long-tems ensemble, s'il vous plaît, Monsieur... Votre bon cœur, le ton de votre ame nous feraient faire ce que nous ne devons pas. Tenez... voyez toute notre faiblesse. Abasourdi par l'éloquence de vos discours, tout hors de nous, et n'aimant surtout à faire de la peine à personne, nous allions nous laisser séduire, comme un enfant.

Digitized by Google

Malheureux ! qu'allions nous faire ? Heureusement, nous avons eu souvenance de la voix mourante d'un père qui nous dit, une heure avant que d'expirer : *Girau, c'est à toi, comme à l'aîné, que je laisse la maison, c'est la portion la plus précieuse de l'héritage. Garde-toi de la vendre, elle est bénie de nos pères, et nos pères y ont tous prospéré. Tu prospéreras comme eux, si rien ne t'induit à tentation. Transmets-là à mon petit-fils aîné, comme je te la transmets, et je te réponds qu'aucun de tes enfans, avec la grâce de Dieu, ne manquera.* (*En s'en allant avec précipitation.*) Serviteur, monsieur le Comte ; nous attendrons le jugement, quel qu'il soit.

SCÈNE VI.

LE COMTE, se promenant à grands pas.

Je suis furieux... Est-il possible ? il allait céder... Je ne me possède plus... Eh bien ! puisqu'il n'a pas voulu vendre, il perdra et perdra le tout... ce n'est pas avec lui que je serai généreux. En vain il implorera ma clémence. Je suis las de débattre un objet tant contesté, et qu'on aurait dû m'accorder à la première instance... la loi me seconde ; j'userai de mes droits, et même avec toute la rigueur... je veux... (*Ici paraît de Leurye.*) Ah ! mon cher de Leurye, écoutez...

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE.

M. DE LEURYE, bas.

Il vient de sortir... il a évité de me voir... (*Haut.*) Eh bien! qu'y-a-t-il de décidé?

LE COMTE.

Oh! c'est un homme à me faire tourner la tête, un cerveau rustique à qui il est impossible de faire entendre raison, qui agit par vengeance, qui a de la méchanceté même, oui, une malice innée et profonde...

M. DE LEURYE.

Quoi! rien n'a pu le déterminer?

LE COMTE.

Rien au monde..... vous m'en voyez d'une fureur.

M. DE LEURYE.

Je suis chagrin de ce refus...

LE COMTE.

Je veux qu'il en soit puni... cela dépend présentement de vous, de Leurye...

M. DE LEURYE.

Mais, si sa cause est bonne...

Digitized by Google

LE COMTE.

Toute cause a différens points de vue.... Voici une reconnaissance pour moi. Il en résulte que les auteurs de cet homme ont empiété sur mon domaine le terrain même dont je me suis emparé. Les confrontations de cette reconnaissance prouvent ce fait; sa réclamation est donc insoutenable.

M. DE LEURYE.

Permettez-moi de vous le répéter, cette reconnaissance est erronnée, vicieuse dans tous les points.

LE COMTE, avec emportement.

Mais lui-même a-t-il fourni les titres de sa propriété?...

M. DE LEURYE, du plus grand sang-froid.

Il n'en présente aucun, d'accord: mais il a pour lui une possession immémoriale et deux anciens terriers de votre seigneurie, qui démentent le dernier. Ils doivent prévaloir, et la possession de ce fermier ne peut être considérée que comme légitime...

LE COMTE, avec un dépit concentré.

J'entends.... vous aller prononcer contre moi...

M. DE LEURYE.

Je ferai ce qu'exigent la loi et mon devoir...

Digitized by Google

LE COMTE, se remettant.

Je connais depuis long-tems votre délicatesse ; qu'elle soit juste, ou non, dans cette circonstance, vous comprenez bien que je ne veux faire aucun tort à ce laboureur. Ma colère ne me rend pas injuste, je le paierai bien malgré son opiniâtreté : (*Tirant un portefeuille.*) voici pour vingt mille livres d'effets que je vous remets en main ; vous le savez, c'est trois fois la valeur de son terrain. Vous les lui remettrez, au moment qu'il aura perdu.... Vous ne commettrez certainement aucune injustice, de Leurye, et vous vous acquitterez envers moi de tout ce que vous me devez.

M. DE LEURYE.

Je sais à quoi engage la reconnaissance. Je ne l'oublierai jamais : mais faut-il vous dire qu'on ne saurait mettre de l'argent en place d'une possession qui nous charme, et qu'il n'y a plus de prix à une chose, dès qu'on y tient fortement? En suivant vos idées je commettrais toujours une injustice...

LE COMTE.

Vous me permettrez de savoir aussi bien que vous ce qui est juste ou injuste.

M. DE LEURYE.

Dans ce moment où la passion vous égare...

Digitized by Google

LE COMTE.

Elle ne m'égare point, assurément; c'est vous plutôt qui vous égarez... Tous ceux que j'ai consultés vous sont opposés. Votre opinion, je pense, doit céder à leurs voix réunies.

M. DE LEURYE.

Je ne mets le jugement d'autrui qu'au second rang; la règle du mien est dans mon cœur.

LE COMTE.

Il peut se laisser éblouir par une fausse gloire, et tel est le piège de la vertu.... vous êtes près d'y tomber, prenez-y garde... parce que cet homme est un laboureur, vous verrez qu'il aura nécessairement raison contre son seigneur.

M. DE LEURYE.

Si vous étiez à ma place, dites-moi ce que vous feriez, et par conséquent ce que vous jugez que je dois faire.

LE COMTE.

Je vous ferais gagner votre procès sans hésiter.

M. DE LEURYE.

Non: vous ne le feriez pas.... je vous connais mieux... vous ne voudriez pas commettre un crime.

Digitized by Google

LE COMTE, se récriant.

Un crime!.. le mot sent le tribunal. Je crois avoir prouvé des sentimens d'honneur et d'équité, et ma conscience ne me reproche rien... la balance est au moins dans une parfaite égalité... j'y mets une triple valeur, et je demande qu'elle penche pour moi...

M. DE LEURYE, avec une dignité calme.

Elle ne peut fléchir; et tout l'or du monde serait ici d'un poids faible. La volonté de votre partie ne peut être violentée. La propriété est un droit sacré, absolu, le premier de tous les droits, sans exception et sans réserve. Il possède sa chaumière et son champ, par la même loi qui assure au monarque la propriété de sa couronne; et quelle que soit la distance des rangs, les droits respectifs sont égaux.

LE COMTE.

De Leurye! j'aurais cru les dédommagemens capables de tranquilliser l'équité la plus sévère!... Mais j'ouvre les yeux; où je ne voyais que l'amour scrupuleux de la justice, je commence à entrevoir de l'insensibilité; peut-être suis-je aussi en état que vous de sentir l'équité de ma demande; mes lumières peuvent être égales aux vôtres, et mon expérience passe certainement celle d'un homme de votre âge... De Leurye! ce que je deman-

Digitized by Google

dais à titre d'ami, faudra-t-il donc que je l'exige?... oublieriez-vous?...

M. DE LEURYE.

Si vous saviez ce qu'il m'en coûte... combien il m'est cruel... je vous afflige, mais...

LE COMTE.

Rien ne peut tenir, je crois contre ma prière...

M. DE LEURYE.

Rien, il est vrai, excepté mon devoir.... s'il ne fallait que le sacrifice de ma vie, il y a long-tems qu'il serait fait...

LE COMTE.

Insensé par systême, tu prends ici l'ombre pour la réalité. Qui immoles-tu? ton bienfaiteur... Laisse-là cette ostentation que tu appelles vertu; agirais-tu ainsi pour faire retentir dans toute la province l'éloge de ton intégrité, et faire dire : *il n'a pas craint de condamner celui-là même à qui il devait tout*? mais est-ce bien là un motif déterminant? Tu manques à la reconnaissance, en croyant obéir à l'esprit de la loi, et tu ne suis au fond que le caprice d'une tête échauffée. Veux-tu donc m'apprendre ce qui est légitime, ou ce qui ne l'est pas?... Eh! dis-moi, m'as-tu jamais vu m'écarter des principes de cette équité qui t'est si chère?...

Digitized by Google

M. DE LEURYE.

Jamais jusqu'à ce jour ; et voilà pourquoi je veux que vous ne commenciez point à vous charger d'un reproche que vous ne vous pardonneriez jamais. Votre pavillon élevé, vos désirs une fois satisfaits, la justice reprendrait ses droits sur ce cœur digne de l'entendre ; vous détesteriez bientôt et les futilités qui vous séduisent aujourd'hui, et votre château, et votre propre victoire. Vous me détesteriez avec raison et vous ne vous pardonneriez point à vous-même..... Laissez-moi sortir, M. le Comte ! je vous attendrai après le jugement ; je le sais, vous serez en colère contre moi, mais demain, après demain, dans huit jours, que dis-je ? après plusieurs années même, je connais assez votre cœur pour qu'il me rende justice... Il faut que je brave aujourd'hui et la voix de la reconnaissance, et celle de l'amitié, et tout ce qu'il y a de plus cher au cœur de l'homme, à mon cœur...

LE COMTE.

Vous n'aurez pas beaucoup de peine, ingrat !.. vous ne m'avez jamais aimé ; tout me le prouve aujourd'hui : aussi j'ouvre les yeux, et retire la main qui vous soutenait. Vous perdez un cœur comme il y en a peu... fortune, rang, bonheur, vous tenez tout de moi.

M. DE LEURYE, vivement.

Je renonce à tout, s'il le faut...Ce soir, je

Digitized by Google

descendrai du tribunal, content et sans remords.

LE COMTE, dans la plus grande émotion.

Et vous faites aussi peu de cas de l'attachement que j'avais pour vous!...Ah! de Leurye, de Leurye, si vous saviez..... vous ne connaissez pas tout ce que j'aurais à vous dévoiler.... Vous ignorez que votre état, votre nom, votre existence, sont entre mes mains... Tout est un secret pour vous, mes bienfaits, votre naissance; c'est à cette heure qu'il faut montrer à quel point je vous suis cher. Il ne s'agit plus de vous, chacun son tour. Nous verrons quel ascendant mon ame peut avoir sur la vôtre. Il m'est plus important de le savoir que vous ne le pensez. Ce sera pour vous une source de félicités que vous n'espérez même pas..... tout dépendra de ce que vous prononcerez.

M. DE LEURYE, ému.

Quoi vous pourriez mettre à ce prix...

LE COMTE.

Je dois obtenir ce sacrifice de vous; êtes-vous en état de m'en faire un digne de moi?

M. DE LEURYE.

Vous ne connaissez donc pas tous les droits que vous avez sur mon cœur?.. Ah! croyez qu'ils surpassent encore ceux d'un père .. Cet atta-

Digitized by Google

chement si tendre vous est bien dû : s'il ne fallait que le signer de mon sang...

LE COMTE.

J'ai dit que le repos de mes derniers jours dépendait de ce que je vous ai demandé avec tant d'instance.

M. DE LEURYE, à part.

Comme il me trouble!...

LE COMTE.

Écoutez, de Leurye. Vous croyez, dès votre plus tendre enfance, avoir perdu votre père. Apprenez qu'il existe, et que des raisons que je renferme, l'ont toujours engagé à se tenir inconnu.

M. DE LEURYE.

Il est possible! mon père vivrait! j'aurais encore un père!... ah! vous m'avez fortement ému... j'ai un père et vous connaissez son sort, et l'heure m'appelle sur le tribunal!... Que j'ai besoin de toutes les forces de mon ame!....

LE COMTE.

Cher de Leurye, puis-je espérer?...

M. DE LEURYE.

Laissez-moi je ne veux rien entendre en ce moment. Qu'importe mon état, mon nom, mon père même?... je suis juge à cette heure,

Digitized by Google

et dois en remplir les redoutables fonctions. (*A sa femme.*) Ma chère, reste ici; il faut que je le fuie...

SCÈNE VIII.

LE COMTE, Mme DE LEURYE.

LE COMTE.

MADAME! je n'avais un cœur que pour votre époux. Il est prêt à tout pe dre. Si vous l'aimez, courez à lui, faites-lui bien sentir qu'il marche à sa ruine... je l'abandonne, s'il ne m'est favorable...allez, suivez ses pas; empêchez-le...

Mme DE LEURYE.

Je connais mon mari. Attaché à ses devoirs, il est juste dans tous les instans; et son caractère ne varie point.

LE COMTE.

Il mérite le reproche odieux d'ingratitude.

Mme DE LEURYE.

Lui! monsieur le Comte... Ah! que vous le connaissez mal !...

LE COMTE.

Je croyais le connaître... Je me suis trompé. Non, il ne m'aima jamais. Son sang-froid insultant à la vue de mes plus chers intérêts...

Digitized by Google

Il me trahit... Tout me dit que son ame est loin de la mienne.

Mme DE LEURYE.

Mais, si ce que vous demandez de lui est contre son devoir...

LE COMTE.

Devoir chimérique! Orgueil déguisé! Je donne plus que je ne dois; et votre mari, qui devrait être le premier à déterminer ce paysan opiniâtre, à le forcer par de bonnes raisons, prend toujours son parti, et serait fâché, sans doute, d'un accommodement qui lui enlèverait le plaisir de prononcer contre moi... Eh bien! qu'il se satisfasse, qu'il prononce, je fais ici le serment que je romprai tous les nœuds qui m'attachent à lui... Tirez-le, vous dis-je, de l'erreur où il est plongé, ou je lui voue une haine... qui sera funeste à tous deux.

Mme DE LEURYE.

Quoi! vous cesseriez d'aimer celui que vous avez toujours chéri, celui que vous avez tant estimé? Il perdrait en un seul jour!... Non, Monsieur; il n'a rien fait pour mériter ce malheur...

LE COMTE.

Madame! je le répète, si vous l'aimez, usez du pouvoir que vous avez sur lui; c'est votre intérêt comme le sien; songez à le toucher;

Digitized by Google

qu'il se conforme à mes désirs, ou je ne verrai plus en lui qu'un étranger, objet de ma plus grande indifférence. (*Il sort en colère.*) Je vous laisse.

SCÈNE IX.

Mme DE LEURYE.

QUEL orage s'apprête! Ma constance succombe.... Comme le Comte est enflammé! Il est extrême en tout, dans son inimitié comme dans son affection. Hélas! j'aperçois l'adversité fondre sur nous.... Oui, si c'est une injustice qu'il exige, mon mari verra tout s'anéantir autour de lui, plutôt que de fléchir même dans les apparences. S'il pouvait cependant être complaisant sans crime, conserver son état, sauver sa maison; si... mais j'appréhende qu'on ne puisse rien mitiger dans cette affaire. Je tremble; et, les connaissant tous deux, je vois notre ruine..

Digitized by Google

SCÈNE X.

M. DE LEURYE, MADAME DE LEURYE.

(M. de Leurye est en robe et en bonnet, comme sur le point d'aller au tribunal.)

Mme DE LEURYE, après un silence.

Vous allez donc prononcer cet arrêt ?.... Hélas ! c'est le nôtre.

M. DE LEURYE.

Je vois tes larmes.... Le Comte a menacé...

Mme DE LEURYE.

Il est sur le point de vous haïr.

M. DE LEURYE.

C'est un coup terrible pour mon cœur !.... Tu crains l'avenir.

Mme DE LEURYE, avec tristesse.

Oui, et je ne te le dissimule point....

M. DE LEURYE.

Rassure-toi ma femme.... Le combat engagé, il faut sortir victorieux. La pratique d'une vertu ne fait pas l'homme de bien ; mais une seule faiblesse suffit quelquefois pour en faire un lâche.

Mme DE LEURYE.

Le Comte va rompre avec nous ; le ton de

Digitized by Google

sa voix m'a fait frémir. Nous tomberons dans l'indigence. Je la supporterai cependant; ton courage suffira pour ranimer le mien; mais quand mes regards tombent sur ma fille....

M. DE LEURYE.

Chère épouse! ne m'offre point cette image... Après la perte d'un ami, c'est celle qui déchire le plus mon ame.

Mme DE LEURYE.

Nous étions hier si tranquilles!

M. DE LEURYE.

Il n'y a point de bonheur solide en cette vie, tu le vois; mais ne vaut-il pas mieux que notre malheur vienne d'une bonne cause que d'une mauvaise?

Mme DE LEURYE.

Se trouver sans état, sans ressources, et dans quel tems! L'homme honnête et laborieux trouve si difficilement aujourd'hui à placer ses travaux... S'il t'était permis du moins de te récuser.

M. DE LEURYE.

Ce paysan pouvait le faire. Il en a été averti à tems.... Il a persisté à me vouloir pour juge, et j'aurais la lâcheté de différer mon jugement! Non: ces délais lui seraient onéreux: un autre peut-être ne prendrait pas l'affaire comme moi, car je l'ai bien étudiée.

Digitized by Google

Je suis certain de son droit; c'est à moi de le faire triompher, d'armer en sa faveur l'autorité des tribunaux. Eh! dis-moi, qui ne se sentirait pas élevé au-dessus de lui même, au-dessus du vil intérêt, en prononçant au nom sacré de la justice? N'est-ce pas alors que l'homme va saisir la plus haute dignité qui puisse appartenir à la noblesse de sa nature? Il est impossible de la trahir à quiconque a une ame.... Oui, il rentrera dès ce soir en possession; je veux abréger le supplice de son incertitude... Cesse de gémir; chaque état a ses périls comme ses devoirs.

Mme DE LEURYE.

Que les tiens sont cruels à remplir!

M. DE LEURYE.

Eh! dis-moi, le soldat monte à la brèche; le médecin affronte l'air contagieux des hôpitaux; le naturaliste traverse les mers, et visite des plages inconnues: l'homme de lettres, pour soutenir les droits de l'humanité, risque sa liberté et son repos; chacun d'eux reste ferme à son poste et ne rétrograde point à l'aspect du danger; et moi, je reculerais honteusement, lorsque ma bouche devient l'organe de la justice, lorsque l'opprimé attend d'elle sa délivrance et son triomphe!... Eh! que perdrai-je? Ma fortune?... D'autres ont plus sacrifié, et n'ont pas tant gémi... J'emporterai du moins le témoignage de ma

Digitized by Google

conscience ; sentiment consolateur au-dessus des aisances passagères que procurent les richesses, et qui tient lieu aisément de tout le reste.

Mme DE LEURYE.

J'admire ta fermeté ; mais je suis femme et mère. Tant de vertu ne peut passer entièrement dans mon ame... Toi-même souffriras...

M. DE LEURYE.

Va, je ne serai malheureux, que lorsque tu croiras l'être toi-même.

Mme DE LEURYE.

En ce cas, mon ami, je vais faire un effort; je vais me dompter, et tu n'entendras plus mes soupirs.

M. DE LEURYE.

Laisse-les s'exhaler en ce moment; bientôt la tranquillité renaîtra; car elle appartient toujours à l'innocence, même dans l'infortune.

Mme DE LEURYE.

Je rougis devant toi de ce que la crainte de l'avenir a tant de pouvoir sur moi.

M. DE LEURYE.

Pleure, gémis; mais, songeant à cette paix intérieure que rien ne peut nous ôter, reprends la noblesse de ton ame.

Digitized by Google

Mme DE LEURYE.

Ah! j'ai besoin de ton exemple pour ne pas succomber au désespoir.

M. DE LEURYE, avec une sorte de véhémence.

Nous rendrons-nous plus malheureux par faiblesse, et perdrons-nous le fruit de notre combat par d'inutiles plaintes?

Mme DE LEURYE.

Je le reprends, ce courage... Tu soutiens ma faible raison. Tu rends la sérénité à mon esprit. Quel bonheur pour moi de t'avoir pour époux! C'est à toi que je devrai la plus précieuse des vertus, la force de l'ame.

M. DE LEURYE.

Ta raison aurait dissipé d'elle-même toutes ces pensées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux des motifs puissans de consolation; et, sans notre enfant, nous n'eussions pas versé une larme.

Mme DE LEURYE.

Allons... Elle est, comme nous, sous l'œil de la Providence. Je te verrai d'ici condamner ton ami, et te verrai d'un œil calme... J'aime mieux l'indigence, que de te voir conserver ton état aux dépens du devoir qu'il t'impose. Mais taisons-nous, taisons-nous... Thérèse vient... Il faut lui cacher nos peines. Elle est dans un âge où l'on n'en sent aucune... Que

Digitized by Google

ne puis-je prolonger pour elle cet âge heureux !

SCÈNE XI.

M. DE LEURYE, Mme DE LEURYE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Eh ! mon papa.... Vous vous en alliez sans que je vous aie embrassé !.. Embrassez-moi donc.

M. DE LEURYE, l'embrassant.

Adieu, ma chère Thérèse.

THÉRÈSE.

Ah ! ça, revenez de bonne heure, au moins... Maman veut toujours qu'on me fasse dîner, et moi je n'aime point à dîner sans vous. Je n'ai plus d'appétit alors. Rien ne me semble bon qu'en mangeant tous trois ensemble... Mais vous n'êtes pas gai comme à votre ordinaire : papa, seriez-vous fâché contre moi ?

M. DE LEURYE.

Non, non, ma chère fille... Va, je t'aime toujours bien. (*Il se dérobe à sa fille, comme s'il craignait de s'attendrir trop, et de laisser*

Digitized by Google

paraître ce qui se passe dans son ame. (*Thérèse se retire.*) (*A sa femme, à demi-voix.*) Ma femme! Dieu ne nous manquera pas : trop heureux, si je puis acquérir quelques droits à ses bontés!... Je cours où sa voix m'appelle.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Mme DE LEURYE, seule.

Tout se décide en ce moment... Je le vois sur son tribunal... Il prononce contre sa femme, contre son enfant.. Fidèle à la justice, et cruel à lui-même, il est sourd à la voix de la reconnaissance ; il blesse jusqu'à la sensible amitié... L'amitié si puissante sur son cœur !.. Mes parens vont être accablés de ce coup... Le Comte est inexorable, quand il se croit offensé... Que devenir sans fortune, sans poste, sans appui ?.. Le sacrifice était nécessaire, je le sais ; mais hélas! qu'il est cruel!.. O le plus vertueux des hommes, et le plus infortuné! O ma fille! ma fille! c'est sur vous que je m'attendris. (*Après un silence.*) Allons, plus de courage, mon cœur : souvenons-nous des paroles d'un époux ; soyons forte avec lui, et renfermons nos plaintes...

Digitized by Google

SCÈNE II.

Mme DE LEURYE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, en entrant.

Chère maman, je vous cherchais partout. J'ai couru par tout le jardin... Vous n'y êtes donc restée qu'un moment?

Mme DE LEURYE.

Oui, ma fille.

THÉRÈSE.

Maman, mais qu'avait donc papa? Je l'ai suivi jusque dans la rue. En me quittant, il m'a prise dans ses bras; il m'a embrassée; il me serrait plus tendrement qu'à l'ordinaire: il a même essuyé une larme, comme s'il n'avait pas voulu que je le visse pleurer... Hé! mais, vous aussi, maman; vous êtes triste... Oh! je m'y connais bien.

Mme DE LEURYE.

Ma fille, vous vous trompez; nous ne sommes point tristes. Votre père a plusieurs affaires qui le rendent distrait et sérieux, et cela me rend plus sérieuse aussi...

THÉRÈSE.

Le tems me semble bien long de ne pas le revoir. Toujours absent! Pour moi, je m'ennuie

Digitized by Google

et je m'inquiète encore plus aujourd'hui que les autres jours.

Mme DE LEURYE.

Il est un bon moyen pour trouver le tems moins long : c'est de s'occuper, ma fille... Ma chère Thérèse, il faut t'accoutumer de bonne heure au travail; et, s'il est possible, ne pas perdre un seul instant de la journée. Celle qui se livre à l'oisiveté, s'en repent tôt ou tard; celle qui emploie bien son tems, est toujours bénie du ciel, et prospère;... ta broderie, comment va-t-elle ?

THÉRÈSE.

Je crois que vous serez contente. (*Elle tire une broderie de son sac à ouvrage.*) Dites-moi si je ne travaille pas assez.

Mme DE LEURYE.

Fort bien, ma fille, c'est un grand plaisir de savoir s'occuper; de pouvoir dire le soir, j'ai fait cela aujourd'hui; chacune de mes journées est marquée par quelque chose d'utile.... Par exemple, si nous avions besoin d'argent, Thérèse aimerait-elle bien à nous en gagner?

THÉRÈSE, avec vivacité.

Ah! maman! si je savais pouvoir aider à quelque chose à la maison : mais il faudrait me le dire au moins, je m'y mettrais sérieu-

Digitized by Google

sement, et la moindre minute me deviendrait précieuse.

Mme DE LEURYE.

(*A part.*) Elle m'attendrit! (*Haut.*) Va, mon enfant, si nous tombions dans ce malheur (et tout le monde peut y tomber), ce n'est qu'en te montrant l'exemple que ta mère t'en avertirait. (*Elle se lève.*) Je l'entends, je pense.

THÉRÈSE.

Oh! cette fois c'est sûrement papa : je cours au-devant, et si c'est lui, j'irai tout de suite faire mettre le dîner sur la table.

SCÈNE III.

Mme DE LEURYE.

Pourquoi donc suis-je si saisie?.. Je veux, et n'ose marcher vers lui... Je l'attends avec impatience, et crains de l'envisager.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

M. DE LEURYE, Mme DE LEURYE.

(On voit dans le fond, M. de Leurye qui ôte sa robe, et la remet à un domestique. Il arrive avec un visage ouvert, tranquille, et les bras tendus vers sa femme, qui l'embrasse avec joie.)

Mme DE LEURYE.

Eh bien! mon bon ami, te voilà de retour.

M. DE LEURYE.

J'ai triomphé, ma chère femme.

Mme DE LEURYE.

Tu es donc bien content de toi-même?

M. DE LEURYE.

Mon cœur est satisfait; il éprouve la récompense d'avoir surmonté toute faiblesse... Ne parlons plus de ce que j'ai souffert... j'aurai, le bonheur en quittant ma place, de n'avoir rien prononcé dont je doive jamais me repentir.

Mme DE LEURYE.

Mon ami, explique-toi sans crainte, parle. Eh bien! le Comte?

M. DE LEURYE.

C'en est fait, j'ai perdu sa faveur et son

Digitized by Google

amitié. J'attends tout de son ressentiment. Son courroux est extrême... Chère épouse ! je sais qu'aucune vue d'intérêt ne nous a unis ; cependant, avoue que dans ces momens tu ne peux te défendre d'une certaine inquiétude... La misère effraie à juste titre celui qui ne s'y est jamais trouvé : ne la crains pas. Je suis jeune et courageux ; je forcerai, par mon travail, tous les obstacles. Nous allons partir de ce bourg. Nous irons à Paris. J'y reprendrai la profession d'avocat. Ta dot, tu le sais, s'est dissipée en faux frais inévitables dans un premier établissement. Il ne nous reste rien. Nous aurons de la peine, il faut nous y attendre, mais nous dompterons le sort ennemi... Va, écartons de notre esprit les moindres alarmes ; mettons toute notre richesse en nous-mêmes, et notre confiance en celui qui est la source de toute vertu.

Mme DE LEURYE.

Je me montrerai l'épouse d'un homme tel que toi. J'égalerai ton courage. Tu élèves, tu affermis mon ame. Oui, mon ami, il ne faut pas que ce revers nous arrache un seul soupir, nous sommes toujours l'un à l'autre, et nous triompherons de l'adversité.

M. DE LEURYE.

J'ai vaincu : mais apprends ce qui s'est passé au fond de mon cœur. Ma rupture avec le Comte me touche, mais vivement. Je l'aime,

Digitized by Google

et je lui ai déchiré l'ame; oui, je lui ai causé une peine cruelle; car, quand il se livre à quelque passion, elle dégénère en excès, dont il n'est plus le maître. Ce n'est pas tout; il m'a causé aujourd'hui bien d'autres tourmens. Il m'avait toujours fait entendre que j'avais perdu une mère en bas âge, et que mon père s'était expatrié, que depuis il était mort.... Aujourd'hui, un instant avant le jugement, ne m'a-t-il pas confié qu'il avait des lumières sur le sort d'une tête si chère?... Ce qu'il m'a dit en mots obscurs et couverts m'a jeté dans un si grand trouble, qu'il m'a fallu recueillir tous mes principes pour prononcer avec assurance. Peut-être aussi n'a-t-il voulu que m'effrayer par un dernier assaut... Si mon père vivait, il se serait fait connaître.

Mme DE LEURYE.

Je le pense de même. Qui l'empêcherait d'accourir dans nos bras?... Si le Comte avait eu quelque clarté sur son sort, pourquoi aurait-il attendu jusqu'à ce moment pour te l'annoncer? Le voici... Qu'il a l'air agité!

Digitized by Google

SCÈNE V.

M. DE LEURYE, Mme DE LEURYE, LE COMTE.

(M. de Leurye est à son bureau, debout, occupé à placer des papiers. Son épouse se range à côté de lui. Le Comte entre, le visage allumé. Monsieur et Madame de Leurye le saluent profondément, mais presque sans le regarder et se remettent à diverses occupations.)

LE COMTE, d'un ton contraint et étouffé.

N'APPRÉHENDEZ aucun reproche. Vous êtes si équitable! je devrais même vous en louer, comme vous vous en applaudissez sans doute en secret. Il ne vous manque plus, à présent, que de tourner en ironie les sollicitations que je me suis abaissé à vous faire... Porter une telle sentence, quoique bien instruit de ce qui se passait au fond de mon cœur! m'obliger encore à rétablir honteusement une misérable chaumière!.. Je rougis de fureur.. Il vous sera bien doux, Monsieur, de me voir à mon âge, humilié chaque jour par un vassal d'autant plus insolent, qu'il l'aura emporté sur moi malgré mes offres et mes prières. C'est-là un beau trait d'ami, et je sais l'apprécier... Ne semblait-il pas que je voulusse commettre une injustice? En était-ce une que de payer, comme je le fesais un malheureux

Digitized by Google

coin de terre ?... Vous l'avez desservi, en lui fesant gagner son procès. Il serait plus riche présentement, lui et ses enfans; mais des idées chimériques vous ont dominé de tout tems... Se peut-il que l'homme dont je me suis fait un plaisir de combler tous les vœux, dans toutes les occasions possibles, soit celui-là même qui me cause le plus violent chagrin que j'aie éprouvé de ma vie!.. Ah! l'insensibilité est telle...

Mme DE LEURYE.

Ce qu'il a fait, Monsieur, il a dû le faire. Son ame n'est point insensible : mais elle a dû demeurer inébranlable à la voix de la reconnaissance. J'approuve sa fermeté. Il pouvait donner sa vie, mais non...

LE COMTE.

Allez, Madame, allez : vous n'avez pas profité de mes conseils; vous avez négligé de lui faire embrasser le seul parti raisonnable. Eh bien! vous partagerez mon inimitié ; ma vengeance tombera sur vous, comme sur lui.

Mme DE LEURYE.

La perte qui m'affligera le plus dans tous les tems, sera celle de votre amitié : mais nous aurons du moins, toujours droit à votre estime.

LE COMTE.

Je vois qu'il y a une ligue formée contre les riches ; qu'on leur fait un crime de leur

Digitized by Google

fortune ; qu'on les suppose toujours injustes par là même qu'ils possèdent. Ils ne peuvent hériter des domaines de leurs ancêtres ; ils sont des usurpateurs abominables, dès qu'ils font valoir les prétentions les plus légitimes. Il faudrait recommencer le partage des biens, et rendre les lots parfaitement égaux. Je vois qu'il y a dans des cœurs, qui se disent honnêtes et désintéressés, une jalousie profonde et innée, qui s'irrite de l'opulence des grands. Je vois que cette jalousie est le faible de certaines gens qui prennent cette aversion secrète pour de la vertu. Elle vous a aveuglé cette prévention dangereuse, Monsieur, et vous vous êtes fait un héroïsme de ce qui n'est, au fond, que l'ouvrage de l'envie et le triomphe de l'orgueil... Sachez que je vous ai pénétré. L'autorité de juge vous a enflé le cœur. Vous avez été fier de pouvoir prononcer contre moi en faveur d'un paysan. Vous avez mis une vanité sourde à lui donner gain de cause, et dans votre modeste philosophie, vous attendez que ce trait rare soit publié, préconisé, prôné, répété, et que l'on dise de vous : *Dans la Seigneurie de Monrevel, réside un Caton, protecteur né des chaumières d'alentour, jeune homme austère, inflexible, qui arrête l'usurpation de ceux qui habitent des châteaux, et qui leur donne toujours le tort au premier mot, à raison surtout de ce qu'ils ont pu signaler leurs bienfaits...*

Digitized by Google

Mme DE LEURYE.

Non, monsieur le Comte; non je ne souffrirai pas que vous poursuiviez sur ce ton...

M. DE LEURYE, d'un ton froid.

Laisse, ma femme, laisse; dans de pareils momens, mon silence doit lui mieux parler que tout ce que je pourrais lui dire...

LE COMTE.

J'ai tort en effet... Croyez que je n'ai pas le dessein de rester plus long-tems avec vous. J'achèterai une autre terre, et ce sera à vos dépens. Vous perdrez ce que ma bonté vous réservait. Je ne suis venu que pour vous dire que vous ne songiez plus à moi. Tout est dit entre nous, et vous avez brisé un lien plus précieux que vous ne pensiez : mais étiez-vous fait pour le sentir? (*A près un silence.*) Qui n'a pas su se rendre digne de tant de soins, n'en mérite plus aucun. Oh! je saurai bien vous oublier tous... Je saurai détacher mon cœur d'un couple d'ingrats, dont je ne veux plus entendre parler... Pleurez, pleurez, Madame; vous le devez : mais il n'est plus tems.

Mme DE LEURYE, se remettant.

Je ne pleure point, Monsieur; et si j'ai eu un moment de faiblesse, ce sera la dernière de ma vie.

Digitized by Google

M. DE LEURYE, allant à son secrétaire, et en retirant plusieurs effets.

Voici des effets qui vous appartiennent, Monsieur : je vous les remets... Vous pouvez, dès aujourd'hui, disposer de mon emploi ; je vais déclarer qu'il est vacant.

LE COMTE, prenant les effets.

Je reprendrai tout, puisque vous avez l'audace de me l'offrir... Oui, tout... Vous ne voulez rien de moi ! ... Ah ! vous ne voulez rien de moi !.. Vous vous rendez justice.

M. DE LEURYE.

Doit-on garder les dons d'une personne qui, toute chère qu'elle nous est, paraît vouloir cesser de nous estimer ? Me croyez-vous assez peu délicat pour chérir vos dons au-dessus de votre amitié ?...

LE COMTE.

Et sans cette place que deviendrez-vous ?

M. DE LEURYE.

Ce que je pourrai.

LE COMTE.

Votre sang-froid, en ce moment, est admirable, comme tout ce que vous faites. (*Un silence.*) Allez, vous garderez votre place ; je ne veux pas encore vous l'ôter. (*Avec un sourire forcé.*) Vous la remplissez avec tant d'intégrité, tant de scrupule ! Tous les paysans

Digitized by Google

d'alentour gagneront désormais leurs causes, dès qu'ils attaqueront un homme riche. Ces pauvres gens peuvent-ils jamais avoir tort ? D'ailleurs, il s'agit aujourd'hui de rétablir dans le monde cette égalité primitive; rêves chimériques de nos livres modernes, et qui ont échauffé si noblement votre cerveau... Vous n'aurez bientôt plus sous les yeux cette opulence qui choque votre philosophie... Je ne serai plus votre voisin ; je vais vendre mon château et me retirer à cent lieues d'ici.

M. DE LEURYE.

Le ton dont vous me parlez m'attriste.... Permettez-moi seulement de vous dire, qu'en renonçant à vos libéralités, j'éprouve un plaisir secret et bien véritable ; c'est de sentir que dans vous, c'était l'homme que j'aimais, et non le bienfaiteur...

LE COMTE, vivement.

Ah ! s'il eût été vrai.

(Ici on voit paraître, dans le fond du théâtre, Girau suivi de sa femme et de tous ses enfans.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GIRAU, SA FEMME ET CINQ A SIX ENFANS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, arrivant avec la femme Girau et les enfans; elle crie avec joie et en sautant.

SUIVEZ, suivez... Ah! papa... Le père, la mère, et tous les enfans!... Ils demandent à vous voir; ils pleurent tous de joie, et moi aussi avec eux. Ils disent tout haut qu'ils vous béniront tout le reste de leur vie. (*Thérèse tourne autour de chaque enfant.*)

GIRAU, à M. de Leurye.

Monsieur, nous ne venons pas vous déranger pour long-tems; ce que nous avons à vous dire sera bientôt dit. Ne croyez pas, je vous prie, que nous venions vous remercier de nous avoir fait gagner notre procès. On ne loue point la justice d'avoir été juste. Mais avec votre permission, nous venons vous montrer à toute notre famille. Écoute, femme; et toi, Jacques; toi, Charlot; toi, Philippe: toi, Christophe, approche tes deux petits frères. Bon. (*Les enfans deviennent attentifs.*) Regardez bien ce digne homme; regardez-le en face; là, (*Avec un signe.*) pour le bien reconnaître: et si jamais quelqu'un, quand je n'y serai plus, voulait vous faire du

Digitized by Google

tort, n'ayez aucune crainte de ce méchant. Venez ici en assurance, et boutez votre cause entre ses mains; le reste est son affaire. (*Avec ame.*) Allez, allez, tout ira bien. Il a la main bonne pour tenir la balance : il vous protégera contre qui que ce soit au monde : car, voyez-vous! tous les grands seigneurs ne sont, devant son tribunal, pas plus qu'un homme comme moi.... Voilà tout ce que je voulais vous dire, mes enfans... Allez vous-en; et n'interrompez pas davantage un juge qui n'a pas trop de tems à lui, puisqu'il l'emploie à empêcher le mal qui, comme l'ivraie, semble pousser de lui-même en ce bas monde. (*En ôtant son chapeau, et saluant.*) Et nous, en conséquence de cette observation, nous demeurons très-respectueusement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

THÉRÈSE.

Regardez donc celui-ci, papa... Les grosses joues toutes rouges!... Ah! qu'ils sont gentils tous ces petits frères! Pourquoi donc s'en vont-ils si vite?... Restez, restez, restez tous ici. (*Elle en retient deux d'une main, et la mère de l'autre.*)

M. DE LEURYE.

Un instant, M. Girau; demeurez ici sans gêne avec votre aimable famille... (*Au Comte.*) Monsieur le Comte, vous ne sauriez croire combien ce digne père, au milieu de ses enfans,

Digitized by Google

a soulagé, avec ce peu de mots, les chagrins que je viens d'essuyer; tant la satisfaction de sentir que l'on n'a point prévariqué, adoucit enfin les peines les plus amères!

THÉRÈSE, au Comte.

On dirait, à vous voir, que vous leur faites la mine... Oh! vous n'aimez pas les enfans, vous... car vous n'en avez pas: papa les aime bien, lui. (*Le Comte la regarde sans répondre.*) Maman, vous les laissez partir sans leur rien donner...

Mme DE LEURYE.

Vous m'y faites songer; allez dire à votre bonne qu'elle ait soin de leur distribuer des gâteaux.

THÉRÈSE.

Des gâteaux!... Ah! je sais où.... Qu'ils viennent avec moi; je leur ferai la part à chacun. (*Elle sort en sautant, et emmenant les petits frères.*)

(Pendant cette scène, Madame de Leurye fait des amitiés à la mère, qu'elle fait rester.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE COMTE, M. DE LEURYE, Mme DE LEURYE, GIRAU, et sa femme.

(Le Comte est assis dans un coin.)

GIRAU, tirant sa femme et parlant bas premièrement; ensuite d'une voix qu'on peut entendre.

Oui, c'est-là monsieur le Comte, notre seigneur: oui, c'est lui-même en personne... Ils sont amis; mais, vois-tu! cela ne fait rien en justice... Tu avais peur... Je te l'avais bien dit, moi, de ne pas avoir peur... On est homme d'honneur avant tout, ou l'on n'est rien du tout; apprends cela de moi.

FEMME GIRAU, à Madame de Leurye.

Ah! Madame! pardonnez: mon brave homme de mari croit à la probité de tout le monde, parce qu'il en est plein, et il ne croit pas devoir rèmercier le vôtre de la justice que bien d'autres n'auraient peut-être pas rendue aussi bien que lui.

Mme DE LEURYE.

Pourquoi, pourquoi donc? il ne faut pas dire cela.

FEMME GIRAU.

Ah! Madame, dans le tems qui court.... Je

Digitized by Google

suis si pénétrée en songeant au péril.... Ah! mes enfans, où êtes-vous, où êtes-vous? Venez, venez tous serrer, baiser la main de l'homme juste.

(Elle approche de M. de Leurye pour lui baiser la main)

M. DE LEURYE, se défendant.

Vous ne me devez aucune reconnaissance... Votre droit seul a parlé pour vous.

LE COMTE, se levant.

Écoutez, Girau.... vous avez gagné votre procès, vous devez être content.... Je suis condamné à rétablir votre maison, et ce n'est point cela qui me coûte. Je réparerai, sans rougir, ce que mon intendant a fait abattre, sans avoir consulté mes dernières volontés. Je n'ai point voulu vous nuire. Je n'aurai point l'entêtement de vous promener de tribunaux en tribunaux, comme je le pourrais. Je me tiens à la sentence qui a été rendue; mais, Girau, encore un coup, soyez raisonnable à votre tour; mettez-vous à ma place: voyez que mon château, sans le point de vue que je désire, perd tout son prix. Il me devient odieux sans cet agrément.... Voulez-vous en échange ma belle ferme de Côteau avec toutes ses dépendances?.... J'y ajouterai même les huit cents louis d'or comptant....

FEMME GIRAU.

Ah, Monsieur! ne tentez point comme cela

Digitized by Google

mon pauvre homme.... Qu'est-ce que tout l'or du monde auprès du contentement? Je ne saurais quitter la maison où je me suis mariée... Si j'avais perdu ce procès-là, il n'y aurait plus eu qu'à commander mon enterrement..... je serais bientôt morte de chagrin....

GIRAU, avec chaleur.

Non, femme, non, tu ne serais pas morte, vois-tu! quand même nous aurions perdu ce procès... Je le dis tout haut, afin que chacun l'entende... Sais-tu ce que nous aurions fait alors?... Nous serions venus trouver monsieur le Comte que voilà, et tout fiers que nous sommes, quoique nous ne nous soyons jamais humiliés devant le plus gros seigneur, nous aurions baisé sa main et son genou. Nous lui aurions crié du profond de nos entrailles : « Rendez la vie à notre femme, à nous, ou » donnez-nous la mort; rendez-nous la ca- » bane où nous sommes nés, où nous avons » vécu ensemble, où nous voulons mourir en- » semble. » Et tiens, ce seigneur n'a pas l'ame méchante... En entendant nos prières, en voyant couler le ruisseau de nos larmes, son bon cœur aurait craint de nous pousser au grand péché du désespoir. Il aurait oublié son pavillon, sa terrasse et son boulingrin; et les bénédictions d'un vieillard qui serait venu lui montrer ses enfans implorant tous la même chose, lui auraient frappé à l'ame; et

Digitized by Google

il aurait laissé là toutes ces amusettes... Vous voyez donc à cette heure, Monsieur, que ce n'est pas que nous soyons opiniâtres où capricieux: car, dans les plus malheureux tems de notre vie, nous avons toujours refusé de vendre; et puisqu'enfin en cas d'aveuglemen de la part de la justice, nous aurions engagé votre compassion miséricordieuse à nous laisser racheter notre propre maison, ou à nous tuer là de votre main, oui à nous écraser sur la place même.... C'est que nous y tenons, Monsieur, à cette maison comme à la vie, et que notre ame délogera de ce monde avant que notre corps en puisse sortir autrement que par les pieds...

LE COMTE, se promenant à grands pas.

Je ne veux plus m'entretenir avec cet homme il ébranle trop mon ame. (*Haut après un silence.*) Il faut certainement (et je ne saurais plus en douter), il faut que vous ayez sous cette maison quelque trésor caché...

GIRAU.

Oui, monsieur le Comte, nous tenons un trésor que nous préférons à tout; c'est le bon exemple qui, chez nous fleurit comme baume, et parfume tous les environs. La probité de ces enfans que vous avez vus, est à coup sûr le fruit du séjour que vous me disputiez. Nos voisins sont nos amis, nos parens, et ne leur donnent que de sages et bons avis.

Digitized by Google

Point de libertins chez nous, de jureurs, de mal embouchés... En sûreté du côté de l'innocence des mœurs, nous les voyons joyeusement s'ébattre sous nos yeux. Ce n'est pas dans notre canton, voyez-vous! comme dans tant d'autres endroits. De mémoire d'homme, on n'y a vu de ces vilaines histoires dont, parmi nous, il n'est pas même permis de parler; car le récit vaut le mal... Nos filles ignorent....

LE COMTE, à part.

Il me touche, il m'attendrit... Ce ton simple... Ah! quel homme! quel homme!

GIRAU, à M. de Leurye.

Oui, monsieur le juge, nos enfans vous devront la conservation de leurs vertus... ils iront toujours droit et ferme dans le chemin de l'honnêteté... Personne ne les pervertira par un mauvais langage. Ils vivront en paix dans une concorde vraiment fraternelle..... Ils ressembleront à leurs grands-pères... A cette pensée, nous ne sommes plus maîtres des sentimens qui gonflent notre cœur, et c'est comme notre bienfaiteur que nous vous bénissons, que nous vous chérissons, que nous vous embrassons. (*Serrant M. de Leurye entre ses bras.*) Pardonnez, Monsieur, si nous sommes peu respectueux; pardonnez..... Heureux celui qui peut se dire votre père!....

Digitized by Google

Oui, trop heureux l'honnête homme qui a un tel fils!

LE COMTE, d'un ton de voix ému, troublé, et fortement.

Girau, Girau!..... Qu'as-tu dit?.... Ah! qu'as-tu dit?

GIRAU.

Ce qu'à dix lieues à la ronde, chacun, petit et grand, répètera avec moi.... mille fois heureux celui qui peut se vanter d'avoir mis un tel homme au monde!

LE COMTE, à Girau.

Vieillard étonnant! de quel trait de lumière pénètres-tu mon ame!... tu la subjugues..... On dirait que tu devines ce qui s'y passe.... Girau! tu es père, et père heureux... Je pourrais l'être... je le serai...

Mme DE LEURYE, à son mari.

Que dit-il?

LE COMTE, dans la plus grande agitation.

La vertu triomphe de ma faiblesse... C'en est fait... j'aurai un fils!... j'aurai un fils! (*A de Leurye.*) Je te rendrai ton père... Approche, qu'il t'embrasse... A son amour, à ses soins, au trouble où tu le vois, as-tu pu le méconnaître?...

M. DE LEURYE, dans les bras du Comte.

Vous!... vous! mon père!...

Digitized by Google

Mme DE LEURYE.

Qu'entends-je ? Dieu tout puissant !

LE COMTE.

Je le suis... Tu honoreras mon nom. Tu feras la félicité et la gloire de ma vieillesse... J'ai trop tardé à le faire, cet aveu ; je te le devais pour récompense de tes vertus...

M. DE LEURYE.

C'est la plus grande... Elle est au-dessus de tout espoir ; et le saisissement où je suis me ravit toute réflexion.

LE COMTE.

Tu sauras tout. Tu connaîtras le secret de ta naissance et les places qui t'attendent. Fruit d'un mariage clandestin, ta mère.... Mais ce n'est pas ici que je dois t'en instruire. Qu'il te suffise de savoir que tu es mon fils.... Ces momens ne seront troublés par aucun souvenir fâcheux... Partage toute ma joie.

M. DE LEURYE.

Entre un bienfaiteur comme vous et un père, il n'y eut jamais de différence.

Mme DE LEURYE.

Eh ! pouvait-il vous regarder autrement ?... Non, non, rien ne peut ajouter à notre tendresse.

Digitized by Google

GIRAU.

Je pleure, femme, et je n'ai de ma vie été aussi émerveillé... Les félicités des honnêtes gens me vont jusqu'au fond de l'ame... Ah! monsieur le Comte! que je voudrais bien pouvoir vous vendre ma maison!

LE COMTE, à Girau.

Mon ami, le voile est tombé... J'étais bien injuste... J'ai plus d'obligation que vous ne pensez à cette noblesse ferme et judicieuse que rien n'a pu ébranler. Sans elle, j'allais manquer aux lois de l'équité. (*A M. de Leurye.*) Ah, mon fils! tu me rends à moi-même: je ne me suis reconnu que lorsque ta voix m'a montré mon égarement.

M. DE LEURYE.

Il ne pouvait durer long-tems. (*A sa femme.*) Tu le craignais, chère épouse; et le voilà dans nos bras!

LE COMTE, à Girau.

Hâtez-vous de faire rebâtir votre maison villageoise. Elle va me former un point de vue bien préférable à tous ces ornemens de fantaisie que j'ambitionnais. Son aspect, au lieu de remords, me causera une émotion délicieuse... Vous n'aurez plus de mauvais procédés à craindre. (*Montrant M. de Leurye.*) Vous connaissez l'héritier de la terre.

Digitized by Google

GIRAU, au Comte.

Qu'il le soit dans cent ans... ce sera son plaisir et le nôtre... Avec un tel fils, vous serez par ma foi aussi heureux dans votre château que nous le sommes, nous, dans notre cabane.

LE COMTE, avec sentiment.

Oui, je veux goûter votre bonheur... C'est le plus pur qui soit sous les cieux. (*A son fils.*) Un autre rang t'appelle dans la magistrature... Il est tems que tu y paraisses avec plus d'éclat.

M. DE LEURYE.

Où pourrais-je être mieux, mon père!.... environné d'hommes à qui j'ai pu être utile, la Providence a semblé vouloir fixer ici ma retraite. Elle m'est chère. Je redoute des dignités dont mes faibles talens ne soutiendraient ni la pompe, ni les devoirs. Trop heureux d'être ici près de vous, et de continuer à faire regner l'ordre dans un pays, où vos bienfaits ne tarissent point, où la confiance et l'amour paient mes simples travaux. Exposé ailleurs à de plus grands orages, je périrais peut-être sans pouvoir défendre les droits les plus importans... Chère épouse, approuve ma résolution : c'est ici que je veux achever le bien que j'ai pu commencer.

Digitized by Google

GIRAU.

Il mériterait d'être le juge de tout le royaume !... Mais, s'il faut mettre son cœur sur ses lèvres, nous serions plus joyeux qu'il restât de préférence parmi nos chaumières; non pas tant pour notre bien, que pour lui; car, s'il montait plus haut, il ne ferait pas le mal; mais il aurait tant de choses à faire que....

FEMME GIRAU, lui mettant la main sur la bouche.

Laisse dire monsieur le Comte.

GIRAU.

Soit, nous nous entendons.

LE COMTE, à M. de Leurye.

Vous prendrez d'autres sentimens avec une nouvelle condition. Vous vous devez à la patrie, encore plus qu'à cette seigneurie; et j'ai cru servir la première, en vous élevant dans la robe. J'ai dit: il étudiera les lois; et sachant ce qu'elles font, ce qu'elles doivent faire encore pour chaque homme dans le rang le plus bas, il veillera quand sa naissance lui sera révélée, il veillera courageusement, lorsqu'il sera assis dans un tribunal plus auguste, au droit inviolable du moindre citoyen.

(M. de Leurye embrasse une seconde fois son père, avec une émotion muette. Le Comte se détache de son fils, en apercevant Thérèse.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à sa mère.

Mais, maman, l'on ne vient point, et papa doit avoir faim... On ne le laisse jamais tranquille... Voilà ce qui le rend malade... Dites donc qu'on se mette à table.

LE COMTE, avec précipitation et attendrissement.

Éloignez-la de moi pour ce moment. (*Madame de Leurye emmène sa fille*) (*Il y a ici un jeu de théâtre, court et animé.*) Que de fois cette enfant a manqué de m'arracher mon secret!... Cachons lui notre joie mutuelle.... Je veux que rien ne transpire d'ici à quelque tems... Des raisons d'État m'y forcent. (*En se retirant.*) M. Girau, jusqu'à nouvel ordre, je vous recommande le plus grand secret.

GIRAU.

Oh! je fais plus; je réponds de notre femme.

FIN DU JUGE.

Digitized by Google

LA BROUETTE
DU
VINAIGRIER,

DRAME EN TROIS ACTES,

PAR MERCIER;

Représenté, pour la première fois, en 1775.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

La *Brouette du Vinaigrier*, telle qu'on la trouve ici, est imprimée avec les changemens et les améliorations que l'auteur lui-même y a faits peu de tems avant sa mort, et qui nous ont été communiqués par sa famille sur un manuscrit où il les a écrits de sa main. Ainsi, ce drame est non-seulement, de cette manière, conforme à la représentation; mais le texte que nous en donnons est bien supérieur à celui de toutes les éditions qui peuvent en avoir été faites, comme par exemple celle de Lausanne.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. DELOMER, négociant.
MADEMOISELLE DELOMER.
M. JULLEFORT, prétendu de Mademoiselle Delomer.
DOMINIQUE PÈRE, vinaigrier.
DOMINIQUE FILS.
M. DU SAPHIR, bijoutier.
M. SIMON, solliciteur de procès.
COMTOIS, domestique.
BONAVENTURE, porteur d'argent.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Delomer.

Digitized by Google

LA BROUETTE

DU

VINAIGRIER,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. JULLEFORT, M. DU SAPHIR.

(Ils se croisent en entrant.)

M. JULLEFORT.

Eh! c'est vous, M. Du Saphir?

M. DU SAPHIR, s'inclinant.

Monsieur, bien charmé de l'heureuse rencontre : je suis toujours entièrement dévoué à votre service, et...

M. JULLEFORT.

La femme, les enfans, le commerce, comment tout cela va-t-il?

Digitized by Google

M. DU SAPHIR.

Le bijou ne va pas mal, si l'on était payé... mais le crédit nous tue... Et vous, Monsieur, à propos? point encore marié? On ne se marie plus... Cela nous fait grand tort... J'attends après vous; car j'espère que ce ne sera pas un autre que moi qui aura l'honneur de vous servir dans cette occasion... J'ai toujours en réserve ces belles girandoles que vous m'aviez demandées pour cette veuve à qui vous fesiez la cour...

M. JULLEFORT, se retournant alarmé.

Paix donc! paix! Parlez doucement.... Parlez bas...

M. DU SAPHIR.

Pourquoi donc?

M. JULLEFORT, à demi-voix.

De la discrétion, M. du Saphir; je ne veux pas que l'on sache ici que j'ai manqué ce mariage... Mais connaissez-vous bien cette maison?

M. DU SAPHIR.

Si je la connais!... Je m'en vante... (*Avec un air mystérieusement comique.*) C'est moi qui ai eu l'honneur en personne de percer les oreilles à madame Delomer la surveille de ses fiançailles.

Digitized by Google

M. JULLEFORT.

Là, dites-moi, en bon ami, M. Delomer n'est-il jamais gêné? Paie-t-il bien? Cela va-t-il rondement?...

M. DU SAPHIR.

Oh! oui, jamais de remise... J'ai beau lui dire : A votre aise, Monsieur; toujours solde de compte aussitôt la marchandise livrée... Le papier qu'il me donne, c'est à qui l'aura...

M. JULLEFORT.

Il est donc, selon vous, bien à son aise?

M. DU SAPHIR.

Il fait de très-belles affaires... Il n'y a rien de tel que ces négocians-là : il leur arrive des marchandises des quatre parties du monde... Nous sommes six bijoutiers qui lui fournissons pour des envois; encore à peine pouvons-nous y suffire.

M. JULLEFORT.

Ce sont des boîtes d'or, sans doute, que vous venez de livrer?

M. DU SAPHIR.

Oui, toutes boîtes pleines; elles sont destinées pour Pétersbourg... On paie bien, de ce côté-là... J'ai apporté en même tems une petite bague pour Mademoiselle; on m'en avait fourni le diamant, beau, clair, net...

Digitized by Google

Je viens de mettre cette bague à son doigt... Elle a la plus jolie main...

M. JULLEFORT.

Et la figure, qu'en dites-vous?

M. DU SAPHIR.

Très-bien, en vérité, très-noble.

M. JULLEFORT.

Rien de trop cependant... Au reste, telle qu'elle est, je crois que j'en deviens amoureux de plus en plus, surtout lorsque vous me parlez de l'aisance du père; cela m'attendrit... Il est donc, à coup sûr, d'une fortune vraiment solide; point de nuage sur son compte... Vous n'avez aucun intérêt de me tromper... vous...

M. DU SAPHIR.

Moi, Monsieur! informez-vous à tout le monde.

M. JULLEFORT.

Je ne puis nier que son nom ne sonne bien dans le commerce... Ainsi, rien n'empêche que je ne termine bientôt cette affaire... Il fait un négoce considérable... Sa fille est son unique héritière... Me voilà bien décidé; je deviens amoureux.

M. DU SAPHIR.

Mais vous avez bien des sortes d'amour : comment faites-vous donc?

Digitized by Google

M. JULLEFORT.

Pas si haut, vous dis-je, vous êtes d'une imprudence...

M. DU SAPHIR.

Personne n'est là... (*Très-bas.*) Je croyais que vous aviez rompu avec la veuve en question pour cette vieille fille... Cela n'a donc pas réussi?

M. JULLEFORT.

Non.

M. DU SAPHIR.

Cependant le coffre fort, si je ne me trompe, avait là un certain poids...

M. JULLEFORT.

Comment! vous êtes à savoir que ses parens l'ont fait enfermer subitement sous prétexte de démence?

M. DU SAPHIR.

Oh! oh!

M. JULLEFORT.

Elle n'avait pourtant que cinquante-six ans : ils m'ont joué là un tour perfide... C'est une perte pour moi irréparable. On ne sait pas, M. du Saphir, on ne sait pas jusqu'où cela allait : je ne reculais pas cette fois à me marier; d'autant plus que, par le futur contrat, il devait être stipulé *au plus vivant les biens*...

Digitized by Google

J'aurais bataillé; mais cette maudite interdiction...

M. DU SAPHIR.

Vous avez du malheur... Voilà dix fois que je vous vois à la veille de contracter et avec d'assez bons partis... point du tout; quand il n'y a plus qu'à signer, la chance tourne, et rien ne se finit.

M. JULLEFORT.

Que voulez-vous? Je ne suis pas un imbécille, un homme à me marier en dupe : si l'on n'y prenait garde, savez-vous qu'un sot marché serait bientôt conclu? L'un, c'est sa fille qu'il veut marier adroitement, elle est bien mise, bien brillante, on me la prône, je me montre empressé, que dis-je? rempli d'une excessive tendresse; et quand nous en venons au fait, il n'y a plus d'argent... Paraissent de vieux contrats réduits à moitié, que l'on veut me passer plus cher que sur la place même. C'est une dot payable à des termes éloignés, c'est-à-dire, une espérance, et, par conséquent, un germe fécond de procès contre un beau-père... C'est un trousseau estimé, ah!... à un prix au-dessus de ce que je le paierais chez le plus ladre juif à six ans de crédit... Aussi mon amour expire-t-il involontairement... L'amour ne se nourrit point de chimères; il faut, en ménage, des espèces sonnantes.

Digitized by Google

M. DU SAPHIR.

Il est vrai que la fortune d'une fille aujourd'hui ressemble assez à son caractère; ce n'est qu'une conjecture; on est amorcé par des promesses dorées, et l'on ne tarde pas à être dupe... Les femmes n'en sont pas moins dispendieuses, moins folles dans leur parure... Voyez seulement dans notre état, elles se sont mises sur un ton!... En vérité il n'y a plus moyen d'y tenir; il faut voler ou faire banqueroute.

M. JULLEFORT, comme par souvenir et en souriant.

Une fois... il y a quelque tems de cela... j'ai bien manqué d'y être pris... J'étais sur le point de signer dans la certitude d'épouser une fille unique; car je n'aime point les beaux-frères ni les belles-sœurs : elle était assez riche, la mère avait quarante-quatre ans passés, et n'avait point eu d'enfans depuis dix-sept années; cela paraissait sans ombrage, vous en conviendrez .. Heureusement pour moi que j'ai une certaine sagacité, et que... la regardant un certain soir fixement, je la soupçonnai tout-à-coup .. devinez... Oh! ce fut une illumination soudaine, un véritable trait de génie... Je fis naître prudemment un prétexte pour temporiser, et bien m'en prit; car, deux mois après, il n'y avait plus aucun doute, un second enfant venait en tapinois m'enlever la moitié de mon bien...

Digitized by Google

Tout autre que moi serait tombé dans le piége, avouez... Qui diable aurait imaginé?... Or, jugez quelle énorme différence!... Aussi depuis ce tems-là, quand on me parle d'une fille, c'est d'abord de la mère que je m'informe, et, si elle n'a pas cinquante ans révolus, je passe plus loin... Encore le mieux est-il de ne point trouver une belle-mère...

M. DU SAPHIR.

Pour ici, vous n'avez rien à craindre de semblable.

M. JULLEFORT.

J'y compte.... Puisque la fille est bien unique; vous me l'attestez?

M. DU SAPHIR.

Je vous en réponds, Monsieur.

M. JULLEFORT.

Bon... c'est que parfois, il y a des frères qui débarquent un beau matin, revenant de l'Amérique, ou des sœurs qui sortent *subito* du couvent, comme des ombres, et dont on ne parlait pas dans la famille.

M. DU SAPHIR.

Mais sur ces sortes de choses-là, en bonne police, il devrait y avoir dans chaque province un bureau d'assurance.

Digitized by Google

M. JULLEFORT, avec une exclamat'on joyeuse.

Oui, sans doute.... Allons c'est une aimable fille, une fille précieuse.... vous m'enchantez.... Ah ça! vous ne savez point que je l'aime, mais tout de bon... point de mère... point de frère. M. du Saphir, apportez les diamans.... Je les prends, pour cette fois à coup sûr, car je presse dès aujourd'hui le père de conclure.

SCÈNE II.

M. JULLEFORT.

On m'avait bien informé de tout ce qu'il m'a dit là; mais il est toujours bon de questionner chacun; le plus petit sait souvent les choses qu'on croit les mieux cachées, et ce ne sont pas toujours les gens de la maison, qui en connaissent le véritable intérieur... Quand le père ne donnerait que deux cent mille francs comptant, puisque le reste ne peut manquer.... et puis, il n'est pas jeune, nous patienterons..... Il y a des jours cependant, qu'il me paraît encore bien vert!.... mais, en revanche, les automnes!....

Digitized by Google

SCÈNE III.

M. DELOMER, M. JULLEFORT.

(M. Delomer parait dans le fond de la scène avec un porteur qui a une sacoche vide sur l'épaule; il lui distribue avec réflexion quelques papiers.)

M. DELOMER.

Venez, Bonaventure, vous ferez votre tournée dans le quartier Saint-Honoré et à la chaussée d'Antin.

(Bonaventure va pour s'en aller, mais M. Delomer le rappelle.)

Bonaventure, écoutez donc, vous passerez auparavant au bureau. M. Dominique aura peut-être quelque autre chose à vous recommander.

(Bonaventure s'en va. Il aperçoit M. Jullefort.)

Ah! ah! c'est vous? Comment avez-vous passé la nuit?

M. JULLEFORT.

Le mieux du monde, plein d'une gracieuse espérance; et vous?

M. DELOMER.

Moi, j'ai eu le sommeil agité.... Hier au soir en vous quittant, je m'enfermai dans mon cabinet, et quand une fois tard comme cela,

Digitized by Google

le reste de la nuit s'en ressent; je la passe toute blanche, à bâtir, comme l'on dit, des châteaux en Espagne.

M. JULLEFORT.

De pareilles nuits valent souvent les plus agréables journées, n'est-il pas vrai?

M. DELOMER.

Comment?

M. JULLEFORT.

Lorsque ne pouvant dormir, on forme tout à son aise, dans le silence et la tranquillité des nuits, une spéculation bien conçue, bien nette, et qu'à quelques tems de là elle a un plein succès.... On ne regrette plus alors la nuit blanche... Hem?...

M. DELOMER.

Je n'ai pas eu à me plaindre de la fortune jusqu'à ce jour; elle m'a assez favorablement traité; et je vous l'avouerai, après de certaines rentrées que j'attends, et qui ne tarderont guère, je pense, ma fille une fois établie, c'en est fait je prends du repos.

M. JULLEFORT.

Oui, vous vous reposerez, il est juste; mais tout en fesant valoir vos fonds, n'est-il pas vrai? cela amuse, cela distrait.... C'est une occupation pour vous si facile : il ne tiendra plus qu'à votre volonté que votre fille ne soit

Digitized by Google

bientôt établie ; car vous connaissez toutes mes intentions...

M. DELOMER.

Je le sais, et l'on m'a parlé encore hier de vous en termes pressans : vous avez des amis qui ont beaucoup de chaleur. Ma fille doit s'attendre à vous recevoir pour époux, depuis que je vous ai ouvert ma maison avec une distinction aussi marquée... D'ailleurs, la manière dont nous avons parlé en sa présence...

M. JULLEFORT.

Il ne s'agit donc plus que de fixer le jour qui doit assurer mon bonheur.

M. DELOMER.

Nous allons prendre l'heure pour dresser le contrat. (*Tirant une lettre.*) Votre notaire m'a écrit et m'a fait part d'une petite formule que vous m'avez mise à la suite de l'état de vos biens.

M. JULLEFORT, d'un ton hypocrite.

Mais je ne lui ai pas dit formellement de vous l'offrir....

M. DELOMER.

Je ne m'offense point de cela... Il est juste que chacun fasse ses conditions.... Une fille avec des attraits a toujours des adorateurs, mais ce n'est qu'avec une dot qu'elle trouve un mari.

Digitized by Google

M. JULLEFORT.

Oh! je ne demande cette petite forme que pour me prémunir contre la chicane, la chicane!... Vous savez; on ne saurait trop consolider un contrat, c'est non-seulement pour toute la vie, mais encore pour les enfans, les petits-enfans, arrière-petits-enfans... vous savez qu'il faudra que je tienne maison; et que, pour qu'elle soit exempte de ces gênes disgrâcieuses qui troublent tout le plaisir d'être ensemble....

M. DELOMER.

Aussi, je vous le répète; rien ne m'a offensé dans vos articles : je n'en ai qu'un de mon côté à opposer aux vôtres; mais j'y tiens invinciblement; ce n'est qu'à cette condition expresse que j'accorderai ma fille; et je crois être sûr d'avance que vous y souscrirez...

M. JULLEFORT, inquiet.

Vous êtes sûr... Vous me connaissez bien... Mais est-ce de quelque importance?...

M. DELOMER.

De la plus grande... j'exige de votre parole d'honneur que vous la remplirez dans toute son étendue.

M. JULLEFORT.

(*A part.*) Il me fait trembler. Serait-ce de rendre la dot en cas de décès? C'est tou-

Digitized by Google

jours là la pierre d'achopement. (*D'une voix un peu altérée.*) Quelle est-elle enfin cette condition ?

M. DELOMER.

De la rendre toute sa vie heureuse, bien heureuse, la plus heureuse des épouses; entendez-vous ?

M. JULLEFORT.

Ce n'est que cela ? (*A part.*) Je respire... (*Haut.*) en douteriez-vous ?

M. DELOMER.

On ne connaît jamais un amant qu'après le mariage. L'homme qui aspire à la main d'une fille, se contrefait toujours, et chacun prend un masque qu'il ne tarde guère à déposer... Je ne vous mets point dans cette classe : c'est une simple réflexion, justifiez tout le bien qu'on a dit de vous, je vous livre ce que j'ai de plus cher au monde; c'est à vous de captiver son cœur, il est neuf et sensible : il n'y a que deux ans qu'elle est sortie du couvent, et je n'ai point reçu les assiduités d'un autre que vous.

M. JULLEFORT.

Je me flatte aussi que vous n'auriez trouvé personne ami plus vrai, amant plus sincère.

M. DELOMER.

J'aime à le croire; mais les charmes de

Digitized by Google

ma fille ne vous empêcheront pas de vous arrêter sur ce que je lui donnerai.

M. JULLEFORT.

Ah! Monsieur, de quoi me parlez-vous? tout ceci se verra dans l'étude du notaire.

M. DELOMER.

Tenez, ce *tout ceci* est de style... Parlons à cœur ouvert... On ne trouve pas d'inconvénient à ce que la richesse accompagne encore la beauté... Ce n'est pas que je veuille dire que vous aimiez ma fille uniquement pour son bien. Au contraire, je crois que vous l'estimez assez pour l'épouser quand même les circonstances m'obligeraient à lui donner moins, pour lui assurer ensuite davantage.

M. JULLEFORT, à part, et tout intrigué.

Où cela va-t-il me mener encore? Oh! je suis sur les épines! (*Haut.*) Vous dites bien vrai, et si ce n'étaient les besoins multipliés, les dépenses du jour, je ne sais quel luxe tyrannique, un état à remplir; mais vous l'avouerez, c'est autant pour elle que pour moi.

M. DELOMER.

N'ayez aucune inquiétude sur ce chapitre... Je n'ai qu'elle et je veux lui procurer une aisance honorable... Je vais vous dire ce que

Digitized by Google

je veux faire; c'est tout ce que je puis d'abord...

M. JULLEFORT, attentif et dissimulé.

Il faut bien vous écouter, puisque vous le voulez...

M. DELOMER.

D'abord, je donne ce qu'il y a de plus solide au monde, de l'argent comptant, rien de plus commode; avec cela, on fait tout ce qu'on veut : on le prête, on le place, on attend l'occasion, on achète une terre, une charge, que sais-je? on applanit toutes les difficultés.... On double quelquefois ses revenus.

M. JULLEFORT, avec emphase.

Oh! oui, sans contredit... J'admire la justesse de votre coup-d'œil... Votre ame grande, généreuse...

M. DELOMER.

On n'est point généreux avec ses enfans, on n'est qu'équitable; vous consulterez ensemble ce qui vous conviendra le mieux. C'est ma maxime à moi, qu'on ne réussit jamais bien que dans ce qu'on fait librement, et à sa propre fantaisie.

M. JULLEFORT.

Vous parlez toujours d'une manière si sensée, si judicieuse, que je ne me lasse point

Digitized by Google

de vous écouter : je me ferai gloire en tout de demander et de suivre vos avis.

M. DELOMER.

Point du tout, vous dis-je, vous ferez à votre tête... Je vous ferai porter la veille la somme; le reste est absolument votre affaire... Je ne m'en mêle plus, vous serez maître absolu de disposer du tout.

SCÈNE IV.

M. JULLEFORT, M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE.

DOMINIQUE, en entrant, coupe la parole à M. Delomer.

Monsieur.

M. JULLEFORT, à part.

Au diable soit de l'homme; j'allais savoir ce qui m'intéressait le plus de connaître.

DOMINIQUE, en habit de gros drap, avec un grand chapeau et de grandes manchettes.

Monsieur permettra-t-il à Dominique son ancien serviteur, de lui présenter à cette heure ses devoirs accoutumés?...

M. DELOMER.

Bonjour, père Dominique, bonjour; toujours le teint frais.

Digitized by Google

M. JULLEFORT, à part.

Peste soit de l'impertinent, nous en étions au point capital.

DOMINIQUE.

Je vous importune peut-être, Monsieur, je me retire...

M. DELOMER.

Point, point; vous êtes une ancienne connaissance, un digne homme que je vois, et que je verrai toujours avec le plus grand plaisir. Nous achèverons tantôt, mon cher Jullefort. Aussi bien, je me souviens de quelques articles qu'il faut discuter en tierce personne... Passez là dedans; en lui donnant le bonjour, vous causerez ensemble; elle est avec une voisine de nos amies... Je vous rejoins.

M. JULLEFORT, froidement.

Vous me le permettez donc?...

M. DELOMER.

Si je le permets!... au point où nous en sommes... Voyez le cérémonieux...

Digitized by Google

SCÈNE V.

M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE.

M. DELOMER.

Eh bien! père Dominique, qu'y a-t-il? je suis charmé de vous voir si bien portant, que m'apportez-vous-là de bon?

DOMINIQUE.

Je vous apporte, d'après votre ordre, le petit mémoire de l'année; car je me suis mis ce matin à faire ma ronde.

M. DELOMER.

Et s'il me prenait fantaisie de ne pas vous donner aujourd'hui de l'argent?

DOMINIQUE.

En ce cas, vous feriez comme bien d'autres; car personne ne paie.

M. DELOMER.

Comment, vous auriez beaucoup de débiteurs, vous!

DOMINIQUE.

Ma foi, il n'y a plus guère que cinq ou six de mes pratiques, et des plus anciennes encore, qui me donnent de l'argent, là, sans humeur, quand je leur en demande; les au-

Digitized by Google

tres, petits ou grands, prennent des délais; et j'ai là une liste, voyez-vous, sur laquelle il y a bien des verreux.

M. DELOMER, haussant les épaules.

Mais, comment, peut-on demander crédit à un vinaigrier? cela me révolte!

(Il le paie.)

DOMINIQUE.

Vraiment, vraiment! cela vous surprend... Eh! eh!... Si je voulais leur en prêter encore, plusieurs et des plus huppés m'embrasseraient, et m'appelleraient leur cher ami.

M. DELOMER.

N'ayez point de tels amis... Oh! je vous souhaiterais un tout autre état, mon pauvre Dominique; vous êtes un si brave homme!

DOMINIQUE.

Un autre état! et pourquoi? Il y a quarante-cinq ans que j'ai pris ce gagne-pain, je ne m'en repens pas... Autant vaut celui-là qu'un autre; pourvu que je vive en honnête homme, qu'importe après tout mon genre de vie. Tout en poussant ma brouette, j'ai rencontré des gens qui n'étaient pas aussi contens que moi... Que font quatre roues, quand une suffit à me faire gagner mon pain joyeusement? Mon père était un pauvre vigneron, qui avait travaillé toute sa vie pour

Digitized by Google

ne boire que de la piquette; moi, j'ai mieux trouvé mon compte à vendre du vinaigre... Je me suis ingéré d'en composer de plus d'une sorte, ainsi que des moutardes de santé, et grâce à Dieu, ce n'est pas pour me vanter, mais elles ont eu dans tous les pays une certaine vogue.

M. DELOMER.

Je vous estime singulièrement, et surtout en considérant l'éducation que vous avez donnée à votre fils... Ce jeune homme-là promet beaucoup... Je vous le certifie.

DOMINIQUE.

Je venais aussi pour en causer avec vous... Vous êtes donc un peu satisfait... Oh! ne me cachez rien... Je veux qu'il soit...

M. DELOMER.

Oui, en vérité, très-satisfait... Je lui abandonne beaucoup d'affaires à conduire; il s'en acquitte fort bien, avec célérité et prudence... Votre fils a des talens, et chacun est enchanté de ses procédés...

DOMINIQUE, avec la plus grande joie.

Ce que vous dites-là me met du baume dans les veines, et me fera vivre vingt années de plus : c'est le seul enfant qui me reste; c'est lui qui est aujourd'hui toute ma joie et ma consolation sur la terre.

Je n'ai jamais formé d'autres désirs, que

Digitized by Google

de le voir se tourner à bien et devenir un honnête homme : il l'est, je suis heureux. Je l'aurais bien mis dans mon métier; mais les enfans réussissent rarement comme leur père; ils veulent toujours être quelque chose de plus.

M. DELOMER.

C'est dans l'esprit de l'homme qui tend toujours à s'élever.

DOMINIQUE.

Ils n'en sont pas pour cela plus heureux ; à ce que j'ai vu; mais quoi, ils croient l'être ; Il faut que chacun suive ses propres idées... Vous pensez donc qu'il fera son chemin?...

M. DELOMER.

J'en étais presque sûr, du moment que vous me l'avez présenté. La probité donne à la physionomie une certaine ouverture qui plaît au premier coup-d'œil, et cette physionomie-là est héréditaire dans votre famille ; mais je n'ai pas été médiocrement surpris, je l'avouerai, de vous voir un fils aussi versé dans l'usage du monde.

DOMINIQUE.

Voici bientôt cinq ans qu'il est revenu du pays où je l'ai fait voyager de bonne heure... N'avais-je pas pris là le meilleur parti ! je le crois !... Quant à moi, j'avais un parent, préfet de collége, qu'on disait savant, et à

Digitized by Google

qui je ne trouvais pas, moi, le sens commun... Il me disait toujours d'un ton rogue : *sans le latin, votre fils ne parviendra jamais à rien*... Tu dieu, mon cousin, lui dis-je, vous avez beau vouloir lui latiniser la tête, on ne parle plus latin dans aucune maison du royaume. Si mon fils avait besoin d'une autre langue que la sienne, c'est en anglais, c'est en allemand, qu'il lui serait utile et agréable de s'expliquer; il trouverait du moins des gens pour lui répondre... Et je vous l'envoyai sur-le-champ dans ces pays-là, dès l'âge de douze ans : il y demeura jusqu'à vingt, chez de braves gens qui le formèrent au commerce, et qui, de plus, ont tiré et tirent encore beaucoup de mon vinaigre.

M. DELOMER.

Vous avez très-bien fait, les voyages forment tout autrement que l'éducation ordinaire qui n'enseigne que des choses assez inutiles. Votre fils m'aide beaucoup; il vous a plus vite traduit une lettre allemande ou anglaise, et... je lui laisse souvent faire la réponse; elle n'en est que mieux. Je vous proteste qu'il m'est devenu nécessaire, et qu'aujourd'hui ma correspondance roule presque entièrement sur lui.

DOMINIQUE, un peu interdit.

Toute votre correspondance.... Diable!....

Digitized by Google

ce que vous me dites-là m'embarrasse, je vous l'avoue.

M. DELOMER.

Pourquoi donc?... Vous ne répondez pas... parlez.... Vous hésitez?....

DOMINIQUE, vivement.

C'est que je n'ose plus vous dire à présent que je voulais qu'il s'en allât de Paris, et cela au plus tôt.

M. DELOMER.

Qu'il s'en allât! et où irait-il, s'il vous plaît?...

DOMINIQUE.

Tenez, je ne sais.... Mais entre nous, ce garçon-là, depuis que je l'ai fait revenir de Francfort, est changé considérablement; il n'est point malade cependant, qu'a-t-il donc? Quand il est arrivé, vous le savez comme moi, il avait une mine qui fesait plaisir à voir, de l'embonpoint, des yeux vifs, des couleurs vermeilles.... à présent, prenez-y garde, vous verrez ses joues un peu applaties et pâlottes, ses yeux plus enfoncés, et moins rians : nous avons dîné l'autre jour ensemble;.... ça ne mange plus....

M. DELOMER.

Il me fâcherait beaucoup de le perdre; et certe je regretterais autant sa personne que

Digitized by Google

ses talens.... Mais le voilà; souffrez que je l'interroge un peu à ce sujet... Il sera peut-être moins discret avec moi.

DOMINIQUE.

Oui, interrogez-le.... et à nous deux nous verrons mieux ce qu'il a dans l'ame.

SCÈNE VI.

DELOMER, DOMINIQUE PÈRE, DOMINIQUE FILS.

DOMINIQUE fils, entrant et courant à son père.

Mon père!... Ah! je ne savais pas que vous étiez ici. (*Il l'embrasse.*)

M. DELOMER.

Écoutez, Dominique, il ne faut rien me déguiser. Votre père s'imagine que le séjour de Paris ne vous est point agréable... Il croit deviner en vous une secrète envie de voyager de nouveau.... Je crois bien que vous n'êtes pas mécontent de ma maison; mais comme on n'est pas maître de ses inclinations ou de ses idées, si elles vous éloignent d'ici, il faudrait m'avouer sans détour...

DOMINIQUE fils, l'interrompant.

Ah! Monsieur, qui peut me prêter des pro-

Digitized by Google

jets qui sont si loin de ma pensée? On a mal interprété mes discours ou mes actions.... Moi, m'éloigner de vous! moi, vous quitter! Ah! mon père! ah! Monsieur, croyez que c'est dans toute autre ville que je vivrais malheureux....

DOMINIQUE père.

Parbleu, je suis charmé de m'être trompé... Cet aveu est trop chaudement prononcé, pour qu'il ne parte point du cœur.... Eh bien! puisqu'il est ainsi, nous serons tous trois contens. (*A M. Delomer.*) Vous le voyez, Monsieur, il n'est pas ingrat; il vous paie en retour du même attachement que vous avez pour lui.

M. DELOMER.

J'en ressens une satisfaction extrême. (*A Dominique fils.*) Oui, Dominique, j'aurais eu du regret à vous voir aujourd'hui abandonner ma maison.... Vous méritez que je vous en fasse l'aveu; vous avez toute ma confiance, et j'ai de vous la plus favorable idée : je l'ai dit à votre père.

DOMINIQUE fils.

Monsieur, je borne toute mon ambition à me rendre de plus en plus digne de cette confiance dont vous m'honorez; et le témoignage que vous daignez m'en donner en présence de

Digitized by Google

mon père est pour moi la plus précieuse des récompenses.

DOMINIQUE père, frappant sur l'épaule de son fils.

Mon ami, le prix d'une bonne conduite est d'être estimé de tout le monde.

M. DELOMER.

En me quittant, je l'avouerai, il eût altéré tout le plaisir que je vais goûter en établissant ma fille.

DOMINIQUE père.

Ah! vous mariez Mademoiselle.... Bien fait... bien fait... j'en suis ravi... enchanté...

(Dominique fils paraît tout-à-coup surpris, agité.)

M. DELOMER.

Oui, je la marie, c'est une affaire à peu près décidée... Vous pouvez tous deux en faire part à qui bon vous semblera. Je l'accorde à M. Jullefort.... Le parti est sortable, et chacun m'en félicite...

DOMINIQUE père.

L'aimable enfant!.. Je l'ai vue haute comme cela; et toute petite qu'elle était, elle me fesait toujours, lorsque j'entrais, trois ou quatre jolies petites révérences, et d'une grâce.... quoique j'eusse mon bonnet de laine, au moins!.... Oh! il n'y a jamais eu d'orgueil chez vous.

Digitized by Google

M. DELOMER, à Dominique fils.

Dominique, j'attendrai de votre amitié nombre de petits services; car on ne finit pas avec ces arrangemens, ces détails de noces... Je n'ai jamais marié de fille; cela va faire ici de l'embarras. Il faudra veiller à bien des choses. Je veux que vous représentiez à la noce comme parent, et que vous en fassiez l'office.

DOMINIQUE père.

Mon fils, voilà ce qui s'appelle des marques d'une estime distinguée... Mais remercie donc Monsieur... des avantages qu'il t'accorde.

DOMINIQUE fils.

Je ne crois pas pouvoir en profiter, mon père... Vous disiez vrai tout-à-l'heure, vous aviez raison... J'ai réfléchi. Vous voyez bien mieux que moi... Votre expérience... Il faut que je quitte Paris... tout le veut... (*A monsieur Delomer.*) Monsieur, c'est à regret; mais je ne crois plus pouvoir rester ici.... Je dois faire un voyage, je l'ai trop différé; je le sens... plus que jamais.

M. DELOMER.

Après ce que vous venez de nous dire, Dominique, je ne vous conçois pas...

DOMINIQUE père.

Quel raisonnement creux as-tu donc fait tout-à-coup, à part toi, dans ta cervelle?...

Digitized by Google

est-ce que tu extravagues?... Tu ne voulais pas partir il y a un moment, et puis tu veux partir!...

M. DELOMER.

Comment concilier deux façons de penser aussi différentes?...

DOMINIQUE fils, avec une certaine véhémence.

Je partirai, mon père, il le faut; mes raisons sont bien légitimes : de loin je vous en instruirai... Il m'en coûtera beaucoup de vous quitter, Monsieur, mais cela est nécessaire et pour mon repos et pour mon bonheur. (*Il s'éloigne dans un coin, et paraît accablé.*) Ciel!

DOMINIQUE père, inquiet sur l'état de son fils.

Que me dites-vous de cela, M. Delomer? je n'y entends rien, moi... Il veut,... il ne veut plus.... Sa tête.... Je vous le disais bien tout-à-l'heure, je ne le reconnais plus.... Il est bien changé depuis six mois...

M. DELOMER.

C'est un secret qu'il m'est impossible de deviner; mais il l'épanchera plus librement dans votre sein. Vous êtes un bon père, son bonheur vous est cher, il me l'est aussi : il doit vous ouvrir son ame... Obligez-le à vous tout révéler... Je vous laisse ensemble.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

DOMINIQUE PÈRE, DOMINIQUE FILS.

DOMINIQUE père.

Eh bien! Dominique, qu'y a-t-il?... Vous vous éloignez de moi, et vous pleurez là sans rien dire!

DOMINIQUE fils, s'essuyant les yeux.

Moi! Oh! pour cela non, mon père.

DOMINIQUE père, le contrefesant.

Oh! pour cela non, mon père!... Tu n'as pas de chagrin, non plus... Tu n'as rien à me confier!... Tu ne pleures pas en liberté avec moi!...

DOMINIQUE fils.

Mon père, de grâce, n'exigez en ce moment aucun aveu.... souffrez seulement que j'abandonne dès aujourd'hui cette maison.... Plus j'en serai loin, et moins je souffrirai peut-être...

DOMINIQUE père, avec tendresse.

Est-ce à moi que tu dis de ne te rien demander, à moi que tu déguises quelque chose!... As-tu oublié comme nous sommes ensemble?... as-tu un autre confident, un ami

Digitized by Google

plus ancien, plus tendre, plus indulgent?... Nomme-le-moi, et je lui cède la place..... Mon fils, mon ami, parle, parle... Va, je suis peut-être le seul encore qui puisse changer ta destinée...

DOMINIQUE fils, vivement.

Je n'oserais jamais;... mais d'où vient que je n'oserai pas?... Est-ce un crime?... Non... non... Ah! mon père, mon père, pourquoi n'êtes-vous pas dans un état plus relevé?... Avec tant de vertus, vous auriez mérité d'être tout autre que ce que vous êtes...

DOMINIQUE père.

En voici bien d'une autre! Et qu'est-ce que cela te fait, si je suis content, heureux, ne désirant rien autre chose?... Mais parle-moi avec franchise; voyons. Rougirais-tu dans le monde d'avoir un père vinaigrier?... Aurais-tu conçu ce misérable orgueil? C'est une maladie commune à beaucoup d'enfans que leurs pères ont faits un peu plus qu'eux, et nous raisonnerions ensemble pour t'en guérir;... car l'homme est si sujet à se laisser prendre à des fantômes!... Va, va, j'ai prévu dès ton enfance que cette idée-là pourrait te saisir un jour : j'y ai pensé, te dis-je, et je n'en ai point conçu d'alarmes.

DOMINIQUE fils.

Mon père, je vous respecte, je vous chéris;

Digitized by Google

je n'ai jamais rougi un seul instant de vous avouer aux yeux de tout le monde; il me serait permis de choisir, que je ne voudrais pas un autre père... Oui, je vous préfèrerais au plus riche, au plus illustre citoyen de cette ville; mais le préjugé fait que ce qui m'environne ne pense pas comme moi, et je suis malheureux, et sans doute à jamais par cette seule cause.

DOMINIQUE père.

Ah ça!... me parleras-tu clairement? As-tu besoin de paraître, de briller avec tes camarades?... (*Fouillant dans sa poche.*) J'ai là quelque chose en réserve : prends, prends... Les jeunes gens... je le sais... Laisse-moi faire...

DOMINIQUE fils, l'arrêtant.

Depuis long-tems vous savez que mes appointemens me suffisent; vous avez assez fait pour moi, et plus que vous ne pouviez... Je voudrais même;...j'espère bien avant peu, si je prospère...

DOMINIQUE père.

Paix... Je connais tes sentimens, et cela m'agite trop, quand tu les exprimes ainsi...

DOMINIQUE fils.

Mon bonheur sera de vous chérir éternellement. Mais il faut qu'il me tienne lieu de tout autre.

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

De tout autre!... Quoi?...

DOMINIQUE fils, lui baisant les mains.

Je ne me consolerai qu'avec vous... Vous venez de l'entendre, M. Delomer donne sa fille à M. Jullefort; et cet homme, parce qu'il est riche, va obtenir sa main...

DOMINIQUE père.

Serais-tu jaloux de cet homme?

DOMINIQUE fils.

Oh! oui, très-jaloux, je le confesse; non de ses richesses, mais de sa félicité.

DOMINIQUE père.

Est-ce mademoiselle Delomer que tu désires, ou un établissement? Prends garde de t'y tromper.

DOMINIQUE fils.

Que n'est-elle aussi pauvre que je le suis moi-même! j'unirais mon sort au sien. (*Avec transport.*) Vous m'avez toujours dit que, pour être heureux, il ne fallait s'attacher qu'à la personne seule...

DOMINIQUE père.

Mais, pour s'attacher à une personne, il faut en être aimé, et sans doute que celui qu'elle consent à épouser aujourd'hui lui plaît plus

Digitized by Google

que toi : ainsi, mon pauvre ami, il n'y a rien à faire à cela.

DOMINIQUE fils.

Ah! si elle se donnait à celui qu'elle sait l'aimer plus ardemment, je suis bien sûr que personne ne l'emporterait sur moi.

DOMINIQUE père.

C'est-à-dire que, si l'on reçevait tes vœux, tu n'hésiterais pas à la prendre pour femme.

DOMINIQUE fils.

Hélas! que ce bonheur est loin de moi! c'en est fait... Non; je n'en aimerai jamais une autre dans toute ma vie; et cependant elle ne m'appartiendra pas... Ah! je la fuirai...

DOMINIQUE père, après un moment de réflexion.

Non, reste... Que sait-on? Mais dis-moi comment cet amour a-t-il pris naissance dans ton cœur? Confie-moi tout.

DOMINIQUE fils.

En la voyant tous les jours, en conversant avec elle. Si vous saviez comme elle pense, comme elle s'exprime, quelle noblesse de sentimens, quelle sensibilité inépuisable pour les malheureux, quelle honnêteté touchante règne dans ses actions, et le tout sans gêne, sans effort, sans prétention! Elle a les grâces de la modestie et la gaîté de l'innocence; sa joie est pure comme son cœur.

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

Joli caractère de femme, par ma foi...

DOMINIQUE fils.

Ah! si vous saviez surtout comme elle aime son respectable père!...Oui... tout comme je vous aime.

DOMINIQUE père.

A ton avis elle se marie donc plus par obéissance que par inclination...

DOMINIQUE fils, avec passion.

J'ose le penser, le croire... Je me flatte trop peut-être... Mais c'est la seule consolation qui me soit permise... Je ne la perdrai point, tout infortuné que je suis... Mais il va l'épouser... Fille soumise, elle n'osera désapprouver le choix d'un père; elle obéira, elle sera éternellement malheureuse, j'en suis sûr; et moi, je le serai encore plus qu'elle.

DOMINIQUE père, avec réflexion.

Dominique, écoutez.

DOMINIQUE fils.

Mon père!

DOMINIQUE père, lui prenant la main.

Prends courage, mon ami... Espère...

DOMINIQUE fils.

Moi, espérer!

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

Ce mariage-là n'est pas conclu; s'il n'est pas fait, donc il est encore tems de l'empêcher...

DOMINIQUE fils.

Que dites-vous? l'empêcher!...

DOMINIQUE père.

Sans doute... Je parle à son père aujourd'hui; je la demande pour toi... Ah! laisse-moi faire.

DOMINIQUE fils, avec frayeur.

Y pensez-vous?... Gardez-vous de m'exposer à un refus... ce serait pour moi un affront... Il recevrait avec un dédain outrageant... J'en mourrais de douleur... Sur quoi pouvez-vous espérer?... Rang, fortune, préjugé, tout nous sépare dans ce siècle calculateur... Qu'importe que l'amour le plus tendre unisse deux cœurs?

DOMINIQUE père.

Reste ici, te dis-je... Va, mon ami, la journée ne se passera pas que je ne revienne te retrouver, et peut-être avec de bonnes nouvelles...

DOMINIQUE fils.

Je me repens de vous avoir parlé... Laissez-moi plutôt fuir loin d'elle. Je ne souffre déjà que trop sans m'exposer aux traits du mépris... Le riche est toujours superbe... Ah! il

Digitized by Google

est au-dessus de votre pouvoir de me procurer un bonheur que le sort éloigne de moi à jamais.

DOMINIQUE père.

Tais-toi, et laisse-moi agir; je veux que tu demeures dans cette maison, et que tu n'en sortes pas.

DOMINIQUE fils.

Moi, voir ce qui va s'y passer!... Ah! mon père, cet effort est au-dessus de toutes mes forces...

DOMINIQUE père.

Ah ça! il est de ton devoir de m'écouter et de m'obéir quand je parle; j'en sais plus que toi; entends-tu?... (*Il s'en va en parlant, le fils le suit de loin la tête baissée; le père revient sur ses pas, et prenant la main de son fils, il lui dit d'un ton ferme et attendri.*) Tu l'auras, Dominique, tu l'auras...

(Ils sortent.)

DOMINIQUE fils, seul.

Ce bon père, comme il se livre aux illusions que lui inspire sa tendresse!... Ah! je n'ai pas même cet espoir qui accompagne et adoucit l'infortune.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND

SCÈNE I.

DOMINIQUE FILS, arrivant d'un pas lent, et rêveur.

Tu l'auras, tu l'auras... ces mots (et je ne sais pourquoi) reviennent frapper sans cesse mon oreille : il aura voulu distraire ma douleur... Elle me consume... Ah! trop cher objet! jamais, non jamais tu ne sortiras de ce cœur; ton image y est gravée pour la vie en dépit du sort qui nous sépare... c'est-à-présent que je sens combien je l'idolâtre... moins j'ai d'espérance, et plus je l'aime... qu'il m'est cruel de te voir destinée à un autre!... un autre fera-t-il ton bonheur comme je l'eusse fait?... un autre saura-t-il t'aimer comme moi... non... il me faudra donc dévorer mes tourmens... Tout dans cette maison me devient insupportable... Hélas! Elle-même, quand elle me parle, augmente mon supplice... je n'ose plus la regarder... Le seul son de sa voix me porterait au désespoir. Plus je la fuis, plus il semble que le sort

Digitized by Google

la ramène sur mes pas... La voici encore.... resterai-je?... non... fuyons...

SCÈNE II.

Mlle DELOMER, DOMINIQUE fils.

(Dominique fils la salue, et se retire lentement.)

Mlle DELOMER.

Vous vous en allez, Monsieur!...

DOMINIQUE fils, revenant.

Non, Mademoiselle.

Mlle DELOMER.

Vous sortiez cependant... Que rien ne vous retienne.

DOMINIQUE fils.

J'allais...

Mlle DELOMER.

Eh bien! Où alliez-vous?

DOMINIQUE fils.

Mais... je n'allais nulle part. (*Il soupire.*)

Mlle DELOMER.

Vous avez pris un air bien triste aujourd'hui.

DOMINIQUE fils.

Il est vrai que je devrais... A propos, Ma-

Digitized by Google

demoiselle, j'oubliais de vous faire mon compliment.

Mlle DELOMER.

Sur quoi, s'il vous plaît?

DOMINIQUE fils.

M. Jullefort... n'est-ce pas une chose décidée?...

Mlle DELOMER.

Vous êtes ironique...

DOMINIQUE fils, avec passion et douleur.

Je ne suis que malheureux.

Mlle DELOMER.

Laissez-moi... je fais mal de converser avec vous; nous nous trahissons tous deux... vous m'êtes un objet de tourment encore plus que ce M. Jullefort.

DOMINIQUE fils.

Moi! je pourrais vous causer la moindre peine!... Eh! qu'exigez-vous de plus?... n'ai-je pas renfermé jusqu'ici et sous le plus sévère silence le plus vif sentiment, sentiment trop ambitieux sans doute!.. Mais du moins j'ai su le déguiser, le taire...

Mlle DELOMER.

Je le sais...

Digitized by Google

DOMINIQUE fils.

Aucun espoir ne saurait m'être permis, et c'est cette persuasion cruelle qui va m'éloigner d'une ville où je sens que je ne peux plus vivre.

Mlle DELOMER.

Croyez que je souffre en ce moment; mais que je souffrirai encore davantage en cessant de vous voir.

DOMINIQUE fils.

Si vous avez quelque compassion pour moi, elle ne sera plus que stérile; ne bornez pas du moins votre pitié au moment de mon départ: donnez-lui un libre cours; j'en ai besoin.... apprenez que, malgré la barrière qui s'élève entre nous, il n'y a au monde que votre main qui puisse me toucher...

Mlle DELOMER.

Ah! comment résister à mon père! j'ai voulu parler; je me suis trouvée sans voix... M. Jullefort, recommandé de toutes parts, et par des sollicitations pressantes, a gagné sa confiance; il vous la devrait plutôt; mais, (vous le savez), c'est la fortune qui fait aujourd'hui les mariages; — aussi, combien en compte-t-on d'heureux!

DOMINIQUE fils.

La fortune m'a été cruelle, et voilà ce qui

Digitized by Google

DOMINIQUE fils.

Ah! si j'étais riche, j'irais de ce pas!.. On ne soupçonnerait pas alors que je fusse tenté de votre fortune.

Mlle DELOMER.

Mais, au lieu de quitter la maison, si vous restiez... je... vous tenteriez... vous pourriez même... mais, non, je m'abuse; il n'y consentira jamais.

DOMINIQUE fils.

Quoi! la seule idée me repousse, me rejette... ah! malheureux! quel est mon destin!.. Oui, en me proposant, j'offenserais votre père, et j'aurais peut-être encore la physionomie d'un séducteur... Les préjugés qui règnent... je suis perdu... Ah! posséder le cœur et perdre la main!... Est-il une situation plus douloureuse?

Mlle DELOMER.

Je l'accablerai de froideur... mais cet homme-là ne sent rien... s'il persiste à me vouloir, seule et n'ayant jamais combattu des volontés que je respecte, qu'il me faut respecter... je ferais donc...

DOMINIQUE fils, d'une voix étouffée.

Le serment de l'aimer...

Digitized by Google

Mlle DELOMER, avec attendrissement.

Dieu ! et dans le même instant celui de ne plus penser à vous de toute ma vie... Ah !...

DOMINIQUE fils, vivement.

Pourrai-je me dire à moi-même que vous y avez songé quelquefois ?...

Mlle DELOMER.

Vous avez trop lu dans mon ame, Dominique, et je vous ai trop entendu... C'est pour la première fois que nos cœurs s'expriment ainsi ; ils ne jouiront pas long-tems de ce plaisir... La loi, les préjugés, tout est contre nous...

DOMINIQUE fils.

Eh bien !... je puis tout hasarder... je deviendrai téméraire : j'irai avec audace me jeter à ses pieds... Embrassez-les de votre côté...

Mlle DELOMER.

Le voici ; je tremble qu'il ne nous ait entendus...

Digitized by Google

SCÈNE III.

M. DELOMER, Mlle DELOMER, DOMINIQUE FILS.

M. DELOMER, arrivant avec précipitation, d'un air égaré.

Dominique, je vous cherchais... Et vous, ma fille... Ah! Dieu!... j'ai de fâcheuses nouvelles à vous apprendre...

DOMINIQUE fils, avec inquiétude.

Monsieur, qu'y a-t-il?

Mlle DELOMER, tremblante.

Comme votre visage est altéré, mon père! qu'avez-vous?...

M. DELOMER.

Je suis au désespoir.

DOMINIQUE fils.

Vous! ah! parlez...

Mlle DELOMER.

Mon père!...

M. DELOMER, tombant dans un fauteuil.

Un moment; laissez-moi respirer... Ma fille, tu vas frémir... Mon malheur!... Il m'est plus cruel; il devient le tien... Ton père, hélas! n'a travaillé toute sa vie que pour se

Digitized by Google

voir, en un seul jour, ruiné d'un seul coup...

Mlle DELOMER.

Ruiné, vous!

DOMINIQUE fils.

Comment, se peut-il?... Quel coup imprévu?

M. DELOMER.

Dominique, je vous donne dans ces momens cruels toute ma confiance... J'avoue même, et je vois trop tard, que j'aurais bien fait d'écouter plus attentivement certains avis que vous m'aviez donnés; je me repens de ne les avoir pas suivis; mais il n'est plus tems... Mon cher Dominique, vous avez toujours tremblé de voir la quantité de fonds que j'avançais aux deux associés de Hambourg.

DOMINIQUE fils.

Eh bien! auraient-ils manqué?...

M. DELOMER.

Je viens d'en recevoir la fatale nouvelle... Quel coup de foudre!... Depuis vingt ans que je négociais avec eux, ma confiance était devenue sans bornes... Je renonçais à toute autre correspondance pour me livrer entièrement à leurs demandes... Je viens de répondre encore pour eux dans une entreprise

Digitized by Google

considérable... C'était la dernière opération que je voulais faire de ma vie! que ne suis-je mort, hélas! avant d'en avoir conçu l'idée!

Mlle DELOMER.

Ah! mon père, ne vous livrez point à l'abattement... Mais quoi, tout serait-il perdu?

M. DELOMER.

On m'apprend que leur faillite est complette; et c'est dans ce moment que j'attendais la plus forte rentrée de mes fonds, que ce coup vient m'écraser, m'anéantir... Le paiement de l'année, celui de la maison, ta dot, tout reposait sur eux, et tout est précipité dans l'abîme.

DOMINIQUE fils, vivement.

Je vous appartiens, Monsieur, faut-il courir, prendre la poste, aller moi-même stipuler vos intérêts, tandis que vous prendrez ici les arrangemens les plus convenables? je pars, et ne reviendrai qu'après avoir fait tout ce qu'il sera possible d'exécuter.

(Pendant la fin de cette scène, mademoiselle Delomer demeure le visage caché, et appuyée sur un fauteuil.)

M. DELOMER.

Ce serait une démarche inutile, et d'après ce que l'on me marque, je ne dois rien espérer d'eux... C'est le contre-coup que je reçois; ils manquent parce qu'on leur a

Digitized by Google

manqué. (*Après un instant de silence.*) Quel parti prendre pour effectuer mes paiemens? Ils se montent fort haut... Jamais je ne me suis si fortement engagé, et avec plus de confiance encore... Tout mon avoir n'y suffira pas. J'ai mandé quelqu'un pour consulter... Ma tête n'est plus à moi.... Le voici... Écoutons-le.....

SCÈNE IV.

M. DELOMER, Mlle DELOMER, DOMINIQUE FILS, M. SIMON.

M. DELOMER, à Dominique fils.

Monsieur est un homme consommé dans les grandes affaires, et qui nous aidera de ses conseils...

M. SIMON, en habit noir.

Oui, Dieu merci! Je suis le médecin de toutes les fortunes délabrées de la capitale; et dans ma profession, je suis sans contredit le plus employé.... Asseyons-nous.... Je suis au fait par le mot de lettre que vous m'avez écrit... Puis, ces sortes de revers deviennent si communs... Tout dépend des premiers instans, et du tour adroit que l'on donne aux choses.... Entendez-vous?...

Digitized by Google

M. DELOMER.

Vous me conseillez donc?...

M. SIMON.

D'étouffer d'abord avec précaution jusqu'à la moindre apparence de perte, de prendre au contraire un air plus aisé qu'auparavant... Vous devez savoir où vous pouvez user de votre crédit; il subsiste encore puisqu'on ne sait rien, n'est-il pas vrai?

M. DELOMER.

On m'offrait encore hier des fonds assez considérables que j'ai refusés.

M. SIMON.

Allez vite les chercher... Prenez.... Empruntez par tout.

DOMINIQUE fils.

Ah! Monsieur, quel conseil!.... Qu'entends-je?...

M. SIMON, haussant les épaules.

Allons donc, jeune homme, qui vous piquez de délicatesse; mais Monsieur ne fera que suivre l'exemple qu'on lui donne; c'est un malheur qu'on le force à rejeter sur d'autres... Il fera perdre, parce qu'il perd.

DOMINIQUE fils.

Comment? emprunter sans espoir de pou-

Digitized by Google

voir rendre? que dis-je, avec la conviction intime d'être bientôt forcé de manquer.

M. SIMON.

Voulez-vous, mon petit Monsieur, qu'il soit absolument ruiné, tandis que nous pouvons habilement parer à ce désordre?..... Apprenez que c'est en délayant cette perte dans le grand nombre, qu'elle deviendra légère et presque insensible.... Plus vous devrez, plus votre arrangement deviendra facile... On n'écrase que les petits débiteurs... Plus l'on doit, mieux les choses s'arrangent; allez, j'ai un secret infaillible pour qu'il n'y paraisse plus.... Et bientôt.

DOMINIQUE fils, avec émotion.

Me permettez-vous de parler?

M. DELOMER.

Il le faut.... Ces momens sont de trop de conséquence pour me rien déguiser.

DOMINIQUE fils.

Un pareil conseil répugne sûrement à vos principes, Monsieur!... De malheureux que vous êtes, deviendrez-vous coupable?..... Vous me l'avez dit cent fois : aucun prétexte ne peut faire manquer aux engagemens qu'on a contractés.... On ne doit jamais tromper la confiance d'autrui... Vos biens sont suffisans ou non pour payer vos dettes. En donnant

Digitized by Google

tout ce que vous possédez, vous satisfaites à l'ordre des choses : l'homme et l'équité ne peuvent rien exiger de plus; mais faire supporter à d'autres un revers qui vous est personnel, vous qui n'avez jamais fait de tort à personne!... Non, Monsieur, non....

M. DELOMER.

Quoi! vous me conseilleriez de faire un abandon général à mes créanciers, de me dépouiller de tout, de leur livrer mes deux maisons, ma campagne, et jusqu'à mon mobilier!...

M. SIMON, ironiquement.

Il paraît que Monsieur entend merveilleusement les affaires... Où s'est-il formé? Ce serait là un joli arrangement en effet; et Monsieur que voici ferait après cela une belle figure dans le monde.

DOMINIQUE fils.

On est cent fois plus tranquille dans l'état le plus médiocre, exempt des remords, qu'exposé à de justes reproches... Eh! n'est-on pas toujours riche quand on a tout payé?....

M. SIMON.

Voilà un calcul tout neuf et que j'admire; tandis que votre crédit, je vous le répète, est un hameçon....

Digitized by Google

DOMINIQUE fils, à M. Delomer.

Je vous connais, Monsieur, le regard et les reproches d'un homme qui vous dirait : *Tu m'as trompé*, vous causerait la plus grande révolution ; la première épreuve serait mortelle, oui, mortelle pour vous ; j'en suis sûr...

M. DELOMER.

Ah ! Dominique, vous me touchez infiniment, oui, vous êtes estimable ; et jamais je ne vous ai mieux connu que dans ce moment. Je pense comme vous ; mais hélas ! que deviendra l'établissement de ma fille ! que deviendra l'espoir de ma vie !...

Mlle DELOMER, s'approchant.

Ne songez point à moi, mon père ; ne consultez que votre cœur, ne voyez que l'honneur et le repos de vous-même.

M. DELOMER.

Tu peux consentir à ce que je te prive de tout !...

Mlle DELOMER.

Oui, plutôt que de voir votre front rougir une seule fois...

M. DELOMER.

Quoi ! notre partage serait désormais l'avilissement et la misère !...

Digitized by Google

DOMINIQUE fils.

On ne s'avilit point tant qu'on demeure juste... Monsieur, je me dévoue pour toujours à votre service... Votre infortune vous rend encore plus respectable à mes yeux... vous m'avez donné votre confiance, daignez me l'accorder sans réserve... Vous êtes trop troublé pour agir par vous-même dans cette révolution malheureuse... Je vais, sans perdre de tems, travailler à faire le tableau le plus exact de vos biens et de vos dettes : certainement vos créanciers, convaincus de votre bonne foi, seront touchés de votre situation.

M. SIMON.

Mais tout ce que j'entends ici est bien étrange.... s'abandonner à des créanciers ! compter sur leur bienveillance ! c'est bien les connaître, par ma foi ; et moi, Monsieur, je vous dis qu'il faut les museler ; c'est le plus sûr ; laissez-moi faire ; nous préparerons contre eux une vigoureuse défense, et voici comme : nous nous jetterons dans les écritures ; je vous ferai faire un dossier de dix pouces d'épaisseur que les créanciers paieront, je vous jure... je mettrai six procureurs dans l'affaire ; nous multiplierons les incidens... Nous nous pourvoirons contre les arrêts... il se présentera plusieurs cas d'appel ; et tandis que les créanciers tournoieront dans le labyrinte, nous

Digitized by Google

sauverons votre fortune en triplant avec habilité l'état de vos dettes...

DOMINIQUE fils, avec indignation.

Monsieur ne consentira jamais à ce qui pourra ainsi exposer son honneur...

M. SIMON.

Son honneur!... On n'a jamais entendu ce vieux mot là venir interrompre la marche sûre d'une telle opération... Me prend-on ici pour un novice?.... je parle d'après l'expérience... Je sais mon métier; Monsieur ne me l'apprendra pas... C'est une jeune barbe à qui le moindre clerc en remontrerait: si c'est là votre conseil, il est profond... je le respecte... Je n'ai plus rien à dire...

M. DELOMER, se levant.

Monsieur, je vous suis obligé de vos démarches; mais mon parti est pris... je découvre dans ce jeune ami assez de capacité pour la conduite de tout ce qui m'intéresse...

M. SIMON, surpris.

Vous vous en tenez à ce qu'il vous dit?... moi, vieilli... Prenez donc garde... C'est d'une imprudence!...

M. DELOMER.

Oui, Monsieur, je m'y tiens; et si nous avions

Digitized by Google

besoin de vous dans la suite, nous irions vous trouver... Mais nous n'augurons pas...

M. SIMON, se levant.

Je n'ai jamais rien vu de tel depuis quarante années... Vous avez des scrupules !... Tout comme il vous plaira... Oh ! vous avez des scrupules !... Je me connais cependant en faillites ; et plus d'un commerçant de vos voisins me doit la tranquillité dont il jouit... Vous voulez vous noyer et de gaîté de cœur... A votre fantaisie, Monsieur, à votre fantaisie... Vous pourriez cependant vous en repentir... Et deux ou trois créances fictives vaudraient mieux que tout cet étalage de morale... Votre très-humble serviteur, Monsieur. (*A part.*) Oh ! le sot négociant, qui ne sait pas faire banqueroute!

SCÈNE V.

M. DELOMER, Mlle DELOMER, DOMINIQUE FILS.

M. DELOMER, tenant Dominique par la main.

Mon cher Dominique, je vous devrai ma vertu.

DOMINIQUE fils, lui pressant les mains.

Nous ferons honneur à tout... dites, n'est-il pas vrai, nous ferons honneur à tout.

Digitized by Google

M. DELOMER.

Oui, à tout... je m'en raporte à vous; jamais je ne vous ai mieux connu que dans ce moment !...

DOMINIQUE fils.

Reposez-vous sur moi... à chaque heure je vous rendrai compte de toutes mes opérations...

M. DELOMER.

Cependant il me reste encore une lueur d'espérance.

DOMINIQUE fils, troublé.

Laquelle ? Monsieur.

M. DELOMER.

Monsieur Jullefort est riche et considéré ; je le regarde comme mon gendre ; il aime trop ma fille pour ne pas nous servir.... le croire uniquement touché de la dot, ce serait lui faire injure... Non, il ne mérite pas qu'on lui fasse cet outrage.... Il nous chérit.... je le vois sensible à ce revers.

DOMINIQUE fils, peiné.

Il peut se rendre doublement heureux, et goûter un nouveau bonheur, en vous offrant l'appui de sa fortune... Que d'avantage !...

M. DELOMER.

Je le crois bon ami ; et nous allons l'ad-

Digitized by Google

mettre à notre confidence; mais cet aveu, je l'avoue, va me coûter à lui faire...

Mlle DELOMER.

Eh bien! souffrez que je vous l'épargne; il l'entendra de ma bouche... Permettez que j'aie un entretien avec lui... Nous ne douterons plus alors de sa réponse... Il est même nécessaire que ce soit moi qui lui parle en ce moment...

M. DELOMER.

J'y consens : tout-à-l'heure en rentrant, je l'ai aperçu qui venait après moi; j'étais trop troublé pour lui parler; je vous cherchais; j'ai recommandé qu'on le fît attendre... Je vais te l'envoyer. (*A Dominique.*) Allons, mon cher Dominique, je vais remettre tous mes papiers entre vos mains; je sens que ma tête n'est pas à moi, et que vous aurez le courage qui me manque; agissez à votre gré; je vous confie mes intérêts et mon honneur : j'approuverai tout ce que vous ferez.

DOMINIQUE fils.

Je n'ai que du zèle à vous offrir; mais il est extrême, il est pur, et ne se démentira dans aucune circonstance de ma vie.

(Dominique suit M. Delomer, et mademoiselle Delomer lui jette un regard d'approbation en se séparant.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE DELOMER soupire, et dit après un court silence.

Qu'il est cruel d'étouffer des sentimens qui semblent aussi légitimes! Avec quelle noblesse il vient de parler! Ah! mon cœur approuvait tout ce qu'il disait. Son ame répond bien à la mienne... D'où vient donc que je prends si peu de part à l'infortune qui nous accable? Au moins, si j'en crois ce pressentiment flatteur, je n'épouserai pas Jullefort... Mais s'il ne voyait que moi dans l'union projetée, s'il m'aimait assez pour secourir mon père, je devrais plus que jamais me sacrifier pour lui... cette idée m'alarme, m'épouvante... je désire et je crains... Je sais quel est mon devoir, mais je sais aussi quel est mon cœur... Le voici; que je tremble de le trouver généreux! mais, hélas! quel souhait terrible!

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE DELOMER, M. JULLEFORT.

M. JULLEFORT, arrivant avec transport.

Mademoiselle, ma chère demoiselle, quelle félicité m'attend! quel avenir pour moi!

Digitized by Google

J'ai vu le notaire, il a dressé l'acte, tout réussit selon mes vœux, et bientôt nous allons nous appeler des plus tendres noms... Mais que vois-je encore ? ne soyez pas si sérieuse; en vérité je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie...

Mlle DELOMER.

Cette joie ne sera peut-être pas d'une longue durée, Monsieur...

M. JULLEFORT.

Oh ! elle sera éternelle comme l'amour que je ressens...

Mlle DELOMER.

Écoutez-moi, Monsieur; nous avons à parler ensemble, et j'attends de vous toute la sincérité...

M. JULLEFORT.

Avez-vous jamais douté que je pusse vous parler autrement ? (*A genoux.*) Eh bien ! croyez-en les plus brûlantes protestations de mon cœur : je vous jure un amour que la mort même ne pourra éteindre, une flamme qui vivra jusques dans mon tombeau... Non jamais personne ne m'a paru si adorable que vous : j'en jure par tout ce qu'il y a au monde de plus sacré.

Mlle DELOMER.

Ah ! Monsieur, levez-vous, ce ne sont pas des sermens que je vous demande.

Digitized by Google

M. JULLEFORT.

Et comment voulez-vous donc que je vous fasse croire ?...

Mlle DELOMER.

Je compte peu sur les sermens ; et les vôtres dans ce moment, si vous voulez que je vous le dise, me paraissent superflus.

M. JULLEFORT

Superflus !... Que dites-vous, Mademoiselle ? Ce ne sont pas ici des sermens en l'air, comme ceux que font les amans : ce sont des sermens d'époux, appuyés d'un bon contrat et rien dans l'univers ne peut casser cela.... Notre contrat est comme signé, puisque l'on n'attend plus que vous... Vous doutez de mon amour ! Ah, vous ne savez pas ce que je vous sacrifie ! Si je vous disais tous les partis que j'ai refusés ! Tenez ; on me proposait, encore il y a quinze jours, une riche héritière orpheline et ayant deux oncles opulens, vieux et garçons ! c'était un détail de biens qui ne finissait pas. Mais je n'ai pas voulu lire seulement ; j'ai rendu froidement le tableau. On m'aurait offert un million....

Mlle DELOMER.

Mais, Monsieur, vous avez peut-être mal fait de refuser un aussi bon parti.

M. JULLEFORT.

Comment donc ! mais vous m'offensez cruellement.

Digitized by Google

Mlle DELOMER.

Répondez-vous assez de vous-même pour m'assurer qu'en m'épousant, ce n'est pas le bien que vous considérez ?...

M. JULLEFORT.

Si vous étiez sans fortune, le bonheur de vous posséder serait encore le même à mes yeux.

Mlle DELOMER.

Quoi ! si je n'avais rien, vous me rechercheriez avec le même empressement; vous me prendriez sans dot ?... Consultez-vous bien...

M. JULLEFORT.

Quelle question ! je n'ai pas besoin de me consulter... je vous donnerais avec la même tendresse une preuve de mon parfait désintéressement.

Mlle DELOMER, à part.

Parlerait-il tout de bon ? que je suis malheureuse ! n'importe; ah ! c'est pour un père...

M. JULLEFORT, à part.

Quelle est simple ! allons, il faut s'y prêter.

Mlle DELOMER.

Enfin, Monsieur, en supposant que mon père fût tombé tout-à-coup et par un revers inattendu dans l'indigence, et qu'il eût

Digitized by Google

besoin de votre crédit et de vos soins pour le relever, vous iriez généreusement jusqu'à vous employer pour lui ?...

M. JULLEFORT.

Certainement; mais, dites-moi, Mademoiselle, est-ce pour m'éprouver que vous me faites cette question ?

Mlle DELOMER.

Cette question est plus sérieuse que vous ne pensez. (*D'un air douloureux.*) Elle est fondée sur des causes aussi récentes que malheureuses.

M. JULLEFORT, extrêmement inquiet.

Qu'y a-t-il donc, Mademoiselle? que voulez-vous dire ?...

Mlle DELOMER.

Ce que je suis chargée de vous apprendre; je vous ai préparé par degrés pour ne vous point accabler d'un seul mot.

M. JULLEFORT, à part.

Cela devient sérieux. (*Haut.*) Eh bien !

Mlle DELOMER.

Ne vous êtes-vous point aperçu que mon père était triste, changé, et dans une situation qui annonçait un extrême embarras ?...

Digitized by Google

M. JULLEFORT.

Effectivement j'ai cru voir... Est-ce qu'il y aurait dans ce jour une cause particulière ?...

Mlle DELOMER.

Oui, et la plus terrible! il vient de recevoir dans l'instant la nouvelle d'une faillite épouvantable.

M. JULLEFORT.

Qui retombe sur lui ?...

Mlle DELOMER.

Sur lui particulièrement... ce sont les personnes sur qui roulait depuis vingt ans son commerce, qui lui enlèvent tout...

M. JULLEFORT, à part.

Je suis perdu... (*Haut.*) Et cela est considérable ?...

Mlle DELOMER.

De tout notre bien, vous dis-je; notre ruine est entière.

M. JULLEFORT, jettant un cri.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! que dites-vous là?... (*Grand repos.*) Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'à moi! (*A part.*) que je suis malheureux!...(*Après un intervalle, haut et vivement.*) Mademoiselle, il faut lui conseiller de cacher pendant quelque tems sa situation, précipiter votre mariage, dou-

Digitized by Google

bler votre dot; c'est un moyen sûr pour se réserver une planche dans le naufrage. Le douaire d'une fille est une chose qui passe avant tous les créanciers, et les expulse... En fesant le douaire très-considérable vous sauverez...

Mlle DELOMER.

Mon père ne suivra pas ce conseil, Monsieur; il aurait pu vous laisser ignorer son infortune, mais loin de lui un tel artifice!...

M. JULLEFORT, à part.

Ah! je l'ai échappé belle... (*D'un ton colère.*) Mais comment s'est-il aventuré à ce point?... il a manqué de prudence... à son âge faire des sottises, des extravagances de cette force-là... Ah! cette conduite, je le dis tout haut, n'est pas pardonnable...

Mlle DELOMER.

Il est des commerces sujets à de pareils revers, et l'on n'y prospère qu'à force d'avancer des fonds... il était à la veille d'une rentrée considérable.

M. JULLEFORT.

D'une rentrée considérable!... il faut les pendre ces coquins, ces misérables-là...

Mlle DELOMER.

Ils ne sont que malheureux comme nous.

Digitized by Google

M. JULLEFORT.

Point de grâce, point de grâce pour ces marauds-là... La fortune m'est bien cruelle!... Mais je suis furieux contre votre père... Il mérite les reproches les plus sanglans... De quoi s'avisait-il, au lieu de garder son argent dans son coffre, de l'aventurer?

Mlle DELOMER.

Qui de nous sait lire dans l'avenir?

M. JULLEFORT.

Mais, Mademoiselle, c'est que c'est une perte irréparable; vous ne sentez pas cela comme moi, vous êtes d'un tranquille... J'avais déjà fait un sage emploi de la dot... Voilà mes projets avortés... Je suis sûr que vous ne savez seulement pas que vous n'avez presque rien du côté de votre mère... Ces deux maisons de campagne sont des acquêts depuis son décès : Il y a bien un petit douaire sur je ne sais quel terrain aux nouveaux boulevarts; mais c'est si peu de chose... Votre père est en vérité... Il est... non... vous avez beau dire, je ne lui pardonnerai de la vie.

Mlle DELOMER, d'un ton ferme.

Gardez-vous de rien dire qui puisse le blesser : c'est aussi prendre trop vivement mes intérêts. Mon père ne vous fait aucun tort, je crois : il travaille actuellement au tableau

Digitized by Google

de ses dettes, et nous entrevoyons que nos biens suffiront pour les payer.

M. JULLEFORT.

Et votre dot, Mademoiselle, et votre dot?.. C'est plutôt pour vous que je parle que pour moi; il vous faut toujours une dot dans tous les cas possibles... mais je n'y songeais pas... Vous avez au moins des oncles, des tantes, plusieurs parens enfin dont les successions réunies pourraient former et réparer...

Mlle DELOMER.

Non, Monsieur, je n'ai personne, je n'attends rien de personne. Mon père était tout pour moi, et ce n'est que sur lui que je répands des larmes.

M. JULLEFORT, à part.

Pas un seul héritage!... Quelle famille!... Où allais-je me fourrer!... (*Haut.*) Mademoiselle, je vous aime trop pour n'être pas touché de cet accident... Cette maudite faillite... Vous ne sentez pas le malheur de deux personnes qui s'unissent pour la vie, et dont l'une.. Mais.... comment, vous êtes bien sûre qu'on ne remettrait pas à monsieur votre père une partie de ses fonds?... Quatre-vingts pour cent, par exemple... c'est l'usage...

Mlle DELOMER.

Monsieur, il rejeterait un tel projet!... il ne

Digitized by Google

veut point de grâce... Il ne veut rien faire perdre à personne.

M. JULLEFORT.

Tant pis, Mademoiselle, tant pis... tout cela dérange furieusement... Comme vous pouvez penser... Et tenez, d'ailleurs, je doute fort que vous m'aimiez... Je ne sais pas épouser une jeune personne aussi intéressante que vous, du consentement seul de son père; j'aurais sans cesse à me reprocher de ne vous tenir que de sa volonté... Je ne veux point m'exposer à des reproches... Le vrai parti en pareil cas serait...

Mlle DELOMER.

De vous retirer, Monsieur.

M. JULLEFORT.

Oui, oui, Mademoiselle, je vous obéis... avec respect : je vais... Je vous salue...

SCÈNE VIII.

Mlle DELOMER, seule.

Le voilà donc, cet homme qui, à l'entendre, ne désirait que moi!... Comme il s'est ému à la nouvelle que je lui ai donnée! Il semblait que c'était son bien qu'on emportait : du

Digitized by Google

moins ce malheur a servi à l'éloigner... Me voilà délivrée de cet homme... J'en ressens une joie secrète;... mais l'état de mon père me trouble et m'attendrit. Ce n'est que pour lui que je regrette cette fortune qui assurait le repos de ses dernières années... Pour moi, il me semble qu'avec Dominique je passerais ma vie dans la médiocrité sans jeter un seul soupir ; que dans ce moment je serais heureuse, si mon père n'avait plus de chagrin !

SCÈNE IX.

Mlle D'ELOMER, DOMINIQUE FILS.

DOMNIQUE fils, (traversant le théâtre un portefeuille à la main.)

Dans ces momens, Mademoiselle, je ne m'occupe plus que des affaires de votre maison ; elles prendront sûrement un bon tour ; ne désespérez pas ; sa réputation, et l'exposition fidèle de son état, toucheront ses créanciers... Convaincus de sa bonne foi, ils lui faciliteront les moyens de continuer son commerce; mais je vais chercher les moyens de remédier à ce qu'il y a de plus pressé.... Ce tems, hélas ! n'est pas celui de vous parler de moi.

Digitized by Google

Mlle DELOMER

Ce coup du sort, Dominique, m'est moins cruel qu'à mon père, parce qu'il semble me rapprocher de vous... Nos destinées du moins seront à-peu-près égales... Que cet argent, qui fait tout, me paraît vil, lorsque les sentimens du cœur, si chers, si précieux, sont sans valeur! J'ai entendu M. Jullefort.

DOMINIQUE fils.

Sa fortune va vous dédommager de celle que vous perdez...

Mlle DELOMER.

Vous vous trompez. (*En souriant.*) Il a pris la fuite en apprenant notre désastre.

DOMINIQUE fils.

Il est heureux pour moi que cet homme-là n'ait jamais eu un cœur, ni des yeux...J'ai un rival de moins...

Mlle DELOMER.

Apprenez que vous n'en avez jamais eu, que vous n'en aurez jamais, que vous ne pouviez en avoir. Dominique; oui, je vous fais cet aveu parce que vous vous en êtes rendu digne, qu'il vous enhardisse à bien servir mon père...

DOMINIQUE fils, lui baisant la main.

Que dira la faible voix de la reconnaissance,

Digitized by Google

lorsque mon cœur palpite d'amour, de surprise et de joie.... Adieu!.... je cours.... je vais... Comment pourrais-je assez vous mériter!...

(Ils se séparent, se regardant avec tendresse.)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente une espèce de salle par bas..... Dominique père en honnet de laine et en veste rouge, conduit un petit baril sur une brouette de vinaigrier à une roue, laquelle est à bras ; il entre sur la scène en roulant sa brouette ; un domestique veut s'y opposer.)

SCÈNE I.

DOMINIQUE PÈRE, COMTOIS.

COMTOIS.

Quoi! vous voulez absolument et malgré nous entrer dans cette salle?.. Y pensez-vous?

DOMINIQUE père, roulant sa brouette; tout essoufflé.

Pour cela, oui, je le veux et le prétends ; j'ai mes raisons.... rangez-vous.... Allons, place....

COMTOIS.

Qu'est-ce que cela veut dire? On n'a jamais vu chose pareille, et certainement vous avez perdu le sens.

DOMINIQUE père, posant sa brouette

Pas encore... je sais ce que je fais et ce que je dois faire... Allons, sortez... car cela m'im-

Digitized by Google

patiente à la fin... Attends que ton maître se plaigne... Quand mon fils te commande, as-tu coutume de lui répliquer?...

COMTOIS.

Ah! si c'est par son ordre, à la bonne heure,.. ma foi, on l'est allé avertir de tout ceci...

DOMINIQUE père.

Et pourquoi l'avertir? je n'ai que faire de lui... c'est à monsieur Delomer que je veux parler tout-à-l'heure et non à d'autres... qu'il vienne... je l'attends...

COMTOIS.

Monsieur Delomer ne parle aujourd'hui à personne; il a des affaires de la plus grande importance.

DOMINIQUE père.

Oui!.... eh bien! j'ai aussi mon importance... Va toujours lui dire que je l'attends ici... as-tu bientôt fait... Ah! si tu me fâches!..

COMTOIS.

Tenez, voilà monsieur votre fils, parlez-lui. (*En s'en allant.*) Le plaisant original... il a, à coup sûr, la cervelle dérangée.

Digitized by Google

SCÈNE II.

DOMINIQUE PÈRE, DOMINIQUE FILS.

DOMINIQUE fils.

Qu'est-ce donc? mon père? Qu'avez-vous? Comment! vous venez ici.... Eh! mon Dieu! que voulez-vous avec tout cet attirail?...

DOMINIQUE père.

Mon ami, parlons bas; je viens faire la demande...

DOMINIQUE fils.

Vous choisissez bien votre tems, et encore mieux le lieu...

DOMINIQUE père.

Va, va, Dominique, ne te mets en peine de rien... laisse-moi faire seulement; et tu verras que tout ira à bien.

DOMINIQUE fils.

Quoi! cet habit de travail, ce baril, cette brouette, et dans une salle frottée!..,

DOMINIQUE père, le contrefesant.

Oui, dans une salle frottée; voyez le grand mal... Eh bien! le frotteur recommencera... Ce baril te fait pitié, et te fait hausser les

Digitized by Google

épaules ; va, va, mon garçon, c'est un petit supplément à mes paroles qui ne nuira pas, je pense... On est presque sûr de réussir dans une affaire quand on n'arrive pas les mains vides... D'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais abandonner ma marchandise, et cet accoutrement qui t'offense, c'est-là mon habit d'honneur, entends-tu ? je ne suis jamais si hardi que sous ce costume.

DOMINIQUE fils.

Vous avez résolu de m'éprouver, mon père ; mais je crains que vous ne manquiez aux convenances reçues dans le monde...

DOMINIQUE père.

Oh ! tu es amoureux... je veux te guérir... je le veux absolument... et cela sera.

DOMINIQUE fils.

Écoutez-moi, de grâce ; monsieur Delomer n'a pas lieu aujourd'hui d'être content.

DOMINIQUE père.

Oh ! son humeur changera, je l'espère...

DOMINIQUE fils.

Ah ! vous ne savez pas...

DOMINIQUE père.

Eh bien ! quoi ! qu'est-ce que je ne sais pas? Voyons...

Digitized by Google

DOMINIQUE fils.

Qu'il ne m'est peut-être pas tout-à-fait défendu d'espérer...

DOMINIQUE père.

Ah! bon! j'écoute cela; tu ne m'as jamais menti; tu t'es bien assuré d'avance que, s'il ne dépendait que de son choix, mademoiselle Delomer te préfèrerait à celui qu'on lui destine? Prends garde au moins à ne pas t'abuser la-dessus.

DOMINIQUE fils.

Je vous le certifie, mon père.

DOMINIQUE père, se frottant les mains, et se promenant.

Tout est dit... c'est-là le principal... Allons, allons, mon garçon; c'est chose faite.

DOMINIQUE fils, le suivant.

Voyez dans quel danger vous me mettez; en exposant ici publiquement votre état, vous faites apercevoir davantage la disproportion qui se trouve entre vos fortunes.... Cela vous amuse, vous semble jovial, plaisant, singulier... Mais le monde rit; il a ses préjugés... il ne pardonne pas au ridicule... N'avez-vous pas vu jusqu'à ce domestique ricanner en s'en allant; je l'ai bien aperçu, moi.

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

Après... qu'y a-t-il de si étonnant ! un valet ricanne... qu'est-ce que cela fait ?... Songe donc que l'homme opulent qui en a vingt à sa suite n'en impose pas à ton père... Et qu'a-t-il de plus que moi, si ce n'est l'embarras de ne pouvoir s'en passer.

DOMINIQUE fils.

Mais enfin quel est votre projet ?... quand M. Delomer sera venu, que lui demanderez-vous ?

DOMINIQUE père, se promenant.

Que tu deviennes son gendre.

DOMINIQUE fils.

D'un mot vous m'allez perdre pour toujours... il me croira de moitié, et puis, dans quel tems venez-vous...

DOMINIQUE père.

Fort à propos, je crois...

DOMINIQUE fils ; fait un geste pour ôter la brouette.

Mon père, de grâce, je vais ôter cela d'ici.

DOMINIQUE père,

Eh ! non, non, je te défends d'y toucher... il faut qu'elle reste là,... oui, là... Sache m'obéir...

Digitized by Google

DOMINIQUE fils.

Sous la porte cochère.... seulement ici à côté...

DOMINIQUE père.

Je t'ordonne de laisser cela en place;... mais voyez l'orgueil renier ma brouette!...

DOMINIQUE fils.

Il va paraître.

DOMINIQUE père.

C'est ce que j'attends.

DOMINIQUE fils.

Que j'ai regret de vous avoir parlé!...

DOMINIQUE père.

Tu as bien peu de confiance en ton père... Quoi! un homme ne peut parler à son semblable? (*Presque en colère.*) Mais pour qui me prends-tu donc?...

DOMINIQUE fils.

Tout autre que moi croirait que vous n'êtes pas sage en ce moment.

DOMINIQUE père.

Nous verrons qui de nous deux l'est le moins.

DOMINIQUE fils.

Et M. Delomer ne va savoir que penser... je nierai tout d'abord.

Digitized by Google

DOMINIQUE père, chantonnant.

Ah ! que de raisons... jeune cervelle...

DOMINIQUE fils.

Je l'aperçois ; ne lui parlez de rien... je vous en conjure... voyez comme il a l'air triste, abattu... Il n'est guère dans une situation à se prêter à vos plaisanteries.

SCÈNE III.

M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE, DOMINIQUE FILS.

M. DELOMER.

C'EST donc vous qui voulez me parler, et qu'est-ce que vous me voulez avec tout cet accompagnement ?

DOMINIQUE père.

Si vous m'avez toujours estimé, Monsieur, je vous demande pour faveur unique une demi-heure d'audience ; je vous expliquerai les motifs de la liberté que j'ai prise, et vous ne la désapprouverez certainement point, après m'avoir entendu.

DOMINIQUE fils, à l'oreille de son père.

Parlez-lui de toute autre chose...je vous en supplie.

Digitized by Google

M. DELOMER.

Dominique, j'aime à voir votre père sous ses habits de travail... Cela lui donne un air qui ne déplaît point à la vue... son âge semble plus respectable encore... ses travaux entretiennent la sérénité de son âme.. Il est plus heureux, plus tranquille que je ne le suis, car il n'est rien de tel que d'avoir un métier en main... Chacun court après les états les plus incertains... de là naissent les malheurs imprévus... Je suis doublement trompé en un seul jour... Vous me voyez le cœur serré de tristesse et de douleur.

DOMINIQUE fils, à voix basse.

Auriez-vous reçu encore d'autres nouvelles plus accablantes? je passerais dans votre cabinet... Aussi bien ce que mon père a à vous dire, n'est pas d'un grand intérêt. Et nous avons d'ailleurs des occupations si sérieuses.

M. DELOMER.

Je ne dois pas me méfier de votre père..... est-ce que vous ne lui avez pas fait part?...

DOMINIQUE fils.

Moi, Monsieur! divulguer vos secrets sans votre aveu?...

M. DELOMER.

Je vous reconnais; mais, vous auriez pu cependant les lui révéler sans trop m'offen-

Digitized by Google

ser... on n'en sera que trop instruit bientôt, et je puis me soulager en parlant devant lui du nouveau coup qui vient de me frapper; il ne m'est pas moins cruel que l'autre.... (*Elevant la voix.*) Hélas! je vous avais annoncé ce matin le mariage de ma fille avec M. Jullefort. Cet établissement me riait... Eh bien! cet homme qui se disait sincèrement épris de ses charmes et de ses vertus, rejette mon alliance par de vifs motifs d'intérêt... c'est une ame de boue comme il y en a tant... (*A Dominique fils.*) Il s'est retiré avec une froideur insultante; et je viens d'en recevoir une lettre, où il a la lâcheté de me faire des reproches... Oui, ce dernier trait m'a percé le cœur...

DOMINIQUE père riant.

Vous ne vous serez pas accordé sur la dot?.. oh! je devine cela... Par ma foi, ces épouseurs-là sont d'une impudence.... Ils vous marchandent impitoyablement une fille à son propre père... Vous avez bien fait de tenir bon... croyez que vous n'y perdrez rien; car ces sortes de gens là sont toujours de mauvais maris... Pour moi, j'en ai un à vous proposer qui vaudra certainement mieux que M. Jullefort... (*A son fils.*) Oh! tu as beau me faire des mines, je vais parler, je parlerai... malgré tes signes...

Digitized by Google

DOMINIQUE fils, s'en allant brusquement.

Est-il possible!... je m'en vas...Adieu... je suis perdu...

SCÈNE IV.

M. DELOMER, DOMINIQUE PERE.

DOMINIQUE père, s'approchant à l'oreille de M. Delomer.

Oui, Monsieur; c'est moi qui viens vous offrir un parti pour Mademoiselle votre fille, entendez-vous? cette chère enfant est si aimable à tous égards, si bonne...

M. DELOMER.

Vous, père Dominique!.... voilà qui est neuf... qui peut vous avoir chargé? ..

DOMINIQUE père.

C'est que je parle au nom d'un jeune homme dont la famille et les mœurs vous sont bien connues...

M. DELOMER.

Mais dites moi enfin...

DOMINIQUE père.

Et pour ce jeune homme-là, il aime la demoiselle, il l'aime bien sincèrement; le respect est le fondement de cet amour, car il le

Digitized by Google

rend timide et muet... je parle ici pour lui... il la prendrait pauvre comme riche... eh bien! n'est-ce pas là de la vraie tendresse?...

M. DELOMER.

Achevez, quel est-il ce jeune homme?

DOMINIQUE père, avec fermeté.

C'est mon fils.

M. DELOMER.

Votre fils!...

DOMINIQUE père.

Oui, Monsieur, c'est mon fils.

M. DELOMER.

Certes, je ne m'y attendais pas... Comment, lui à qui je m'ouvre tout entier; il aurait pu former de secrètes prétentions... il vous aurait chargé...

DOMINIQUE père.

Il ne m'a chargé de rien... c'est moi qui veut que cela soit.... Avez-vous pris garde comme il s'est enfui lorsqu'il a vu que je voulais vous parler?... Loin d'avoir nourri la moindre espérance, il sèche secrètement de chagrin, tantôt demandant à voyager, et tantôt ne le voulant plus... il est nuit et jour dans l'état le plus tourmenté; et moi, je n'ai appris qu'aujourd'hui le supplice de ce pauvre garçon; car certainement vous m'auriez vu plutôt.. tenez, si ce matin je ne lui eusse serré

Digitized by Google

le bouton, il se serait laissé mourir de consomption sans que nous sussions pourquoi.

M. DELOMER.

Vous me surprenez infiniment, et je n'aurais jamais pu soupçonner...

DOMINIQUE père.

Je me suis dit, puisqu'il l'aime à ce point, il ne peut que la rendre très-heureuse, et être heureux lui-même.... Vous connaissez son cœur, son esprit, ses talens : il suit le même état que le vôtre ; il est estimable, vous l'estimez : pourquoi n'aurait-il pas la préférence ?...

M. DELOMER.

Bon père Dominique, y pensez-vous ?... je vous pardonne ; vous êtes père.... mais....

DOMINIQUE père.

Monsieur, il n'y a pas la moindre tache dans notre famille : nous allons tous la tête levée ; vous auriez tort de vous scandaliser de ma demande. Croyez-m'en, sous cet habit grossier, je sais ce que c'est que le monde : il est des préjugés que l'on sacrifie sans peine pour peu qu'on raisonne... J'ai vu les grands, j'ai vu les petits ; ma foi, tout bien considéré, tout est de niveau : ce qui en fait la différence ne vaut pas la peine d'être compté... mon fils a du savoir, de la figure, de l'honnêteté, des mœurs, de l'amour pour l'ordre

Digitized by Google

et le travail ; et qui sait jusqu'où ce garçon là peut aller... c'est un grain de moutarde qui peut monter un jour bien haut.

M. DELOMER.

Vous avez raison, et je ne songeais pas qu'à compter de ce jour, je ne dois pas trouver un si grand intervalle entre lui et moi... (*En soupirant.*) Ah ! quel jour ! quel jour !... mais dites-moi la vérité ; est-ce de son consentement que vous me déclarez ses sentimens ? Vous n'êtes pas fait pour vous avilir jusqu'au mensonge.

DOMINIQUE père.

Il s'agirait de sa vie que je ne mentirais pas. La démarche que je fais ici n'est point de son aveu... Il est aussi éloigné d'en attendre le succès que je suis, moi, plein d'une sorte de confiance...

M. DELOMER.

Vous pourriez cependant vous abuser.

DOMINIQUE père, avec assurance.

Non, Monsieur, je ne m'abuse point.

M. DELOMER.

Mais vous êtes singulier... je ne puis vous le taire...

DOMINIQUE père.

Mais je suis vrai comme la vérité; point de

Digitized by Google

détour dans ma conduite... Vous pensez peut-être que ce sont de ces tendresses de dot... comme en avait M. Jullefort.

M. DELOMER.

Ne prononcez pas le nom de cet homme-là; il me déchire l'ame.

DOMINIQUE père.

C'est seulement pour vous faire entendre que, si j'eusse soupçonné dans mon fils la moindre idée d'intérêt, je ne m'en serais pas mêlé... mais je suis descendu dans le fond de son cœur; je l'ai trouvé tout rempli de cette flamme que vous et moi avons ressentie à son âge... Je me souviens encore de mon jeune tems... L'objet en est digne, ce qui me rend d'une joie inexprimable... Dites deux mots, et voilà deux heureux... que dis-je, en voilà quatre.

M. DELOMER.

Vous croyez donc que ma fille y consentirait sans peine?... Vous l'aurait-il fait entrevoir? Parlez, il faut que je sache tout, puisque vous êtes si vrai.

DOMINIQUE père.

Mais je crois, entre nous soit dit, que mon fils, jeune, aimable, poli, assez bien tourné, et qui a voyagé, doit lui revenir mieux que ce M. Julle... Ah! pardonnez, je ne l'ai pas nommé.

Digitized by Google

M. DELOMER.

Encore un mot... de grâce... Votre fils vous a-t-il paru tout-à-l'heure avoir aussi fortement le désir de l'épouser, que lorsqu'il vous en a fait ce matin le premier aveu.

DOMINIQUE père.

Vous penseriez que du matin au soir mon fils serait capable de tourner comme une girouette?... Mais je vous dirais des choses dures si...

M. DELOMER.

Dans de certaines circonstances, il ne faut qu'une heure pour produire les plus grands changemens... et je ne l'ai que trop éprouvé...

DOMINIQUE père.

J'aurais seulement voulu que vous l'eussiez écouté un instant avant que d'entrer... La moindre de ses expressions, quand il parle d'elle, vous aurait touché, et en aurait plus appris que tout ce que je pourrais vous dire...

M. DELOMER.

Cela me fait beaucoup de peine...

DOMINIQUE père.

Beaucoup de peine! et pourquoi cela?

M. DELOMER.

C'est que je ne puis lui donner mon consentement.

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

Et s'il vous plaît?... la raison de ceci? A tout il y a une raison... et nous pèserons la raison, ou les raisons.

M. DELOMER.

Croyez que j'en ai de fortes; mais ne pensez pas aussi que ce soit une fausse idée de mésalliance qui me domine; quand elle existerait, son mérite personnel applanirait toute difficulté... Il est vrai que je me suis senti choqué au premier mot, je vous l'avoue; j'ai eu cette faiblesse, et c'en est une; car en y réfléchissant bien, je ne dois voir en vous que mon égal... Votre état ne diffère du mien que par un extérieur moins brillant: dans le fond et vu du côté réel, c'est du plus au moins, toujours vendre pour gagner.

DOMINIQUE père.

Toujours vendre pour gagner, c'est très-bien dit cela... Je le retiendrai.

M. DELOMER.

Votre fils est un excellent travailleur, c'est un jeune homme qui sûrement, d'ici à quelques années, trouvera un riche parti pour peu qu'il se répande dans le monde... De mon côté, je veux le recommander à ce qu'il y a de mieux.

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

Recommandez-le seulement à mademoiselle votre fille; voilà tout ce que nous demandons de vous.

M. DELOMER.

Ma fille n'est plus à marier... dès demain elle entrera au couvent: l'avenir seul m'apprendra si elle doit un jour en sortir.

DOMINIQUE père.

Vous auriez la cruauté de la mettre sous la grille, quand on vous dit qu'elle a trouvé l'homme qu'elle doit aimer?..n'êtes-vous pas son père comme je le suis de mon fils? et ce cœur qui nous bat pour un enfant, ne le sentez-vous pas tressaillir pour son bonheur?.. Cloîtrer une si aimable fille à son âge!... ah! prenez garde, Monsieur!...

M. DELOMER.

Vous ne savez pas quels sont les obstacles; la nécessité contraint la meilleure volonté, et, puisqu'il faut vous le dire.... je ne suis plus assez aisé pour établir ma fille, je ne puis plus lui rien donner... rien!... C'est la plus exacte vérité; et voilà la vraie cause de cette rupture dont je viens de vous faire part... Vous vous étonnez, mais hélas! cela est ainsi...

Digitized by Google

DOMINIQUE père, avec joie.

Vous n'avez rien à lui donner?... bon, bon... tant mieux, tant mieux... cela me rit...

M. DELOMER.

Une banqueroute considérable, après vingt ans de travaux, me met au même point d'où j'étais parti.

DOMINIQUE père.

Bon, bon, bon,... à merveille.

M. DELOMER.

Je ne la refuserai pas à un homme assez riche par lui-même pour commencer une maison; mais ne pouvant aucunement aider votre fils qui n'a rien, vous pensez-bien qu'il est inutile d'y songer; je ne souffrirai pas qu'il l'épouse pour vivre dans le malaise; non, non, jamais!... Il y a trop d'amertume à subir dans cette gêne étroite, et sans un peu d'abondance l'amour se détruit et fait place à la discorde.

DOMINIQUE père.

C'est-à-dire que, si mon fils était riche... de combien seulement... Voyons... allez.

M. DELOMER.

Oh!... s'il avait seulement dix mille écus pour commencer... vous riez?

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

Oui, je ris... dix mille écus... allez, allez.

M. DELOMER.

Je le préférerais au plus riche négociant de Paris ; car je ne vous le cache pas; il me plaît en tout point, et, si je ne me trouvais réduit... Mais le commerce, mon cher Dominique, est semblable à une mer, tantôt calme et tout-à-coup orageuse... les mêmes vents qui font voler votre vaisseau l'engloutissent... J'ai fait naufrage sous un ciel qui paraissait serein ; c'est à vous de faire entendre raison à votre fils... il a l'esprit juste ; il sentira lui-même combien le sort est contraire à ses vœux.

DOMINIQUE père.

Me donnez-vous votre parole que, s'il n'y avait point d'autres obstacles, votre fille serait à lui?...

M. DELOMER.

Oh! de bon cœur... puisse-t-il acquérir tout le bien que je lui souhaite!... Mais, s'il faut vous le dire, pour un homme de probité cela devient plus difficile que jamais.

DOMINIQUE père, regardant son baril.

Allons, mon baril, allons, parle pour moi... Vil argent! c'est donc à toi et non au mérite personnel qu'il faut devoir le bonheur

Digitized by Google

de mon fils... Oh! que j'ai bien fait d'y songer... (*Prenant la main de M. Delomer.*) Touchez-là; c'est donc une affaire faite.

M. DELOMER.

Vous perdez l'esprit...

DOMINIQUE père.

Voyez, voyez seulement ce qui est là sur ma brouette.

M. DELOMER.

Eh bien! quelle folie vous prend.

DOMINIQUE père, le conduisant au baril.

Là-dedans sont quatre mille sept cent soixante dix-huit louis d'or, en rouleaux bien comptés, et quelques sacs par-dessus le marché, tout cela est à moi. Voulez-vous voir, j'en suis le maître...

M. DELOMER.

Que dites-vous là?... Vous m'étourdissez...

DOMINIQUE père.

Oh! rien n'est plus juste : il faut voir quand on doute... (*Il tire un petit maillet de sa poche, et défonce le baril; il fait sonner des sacs et défait un rouleau.*) Tenez, voyez, touchez, palpez...

M. DELOMER.

Est-il possible!... Mais c'est de l'or.

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

C'est là mon portefeuille à moi; il est sûr, celui-là : point de crainte sur l'avenir; tout en espèces trébuchantes.

M. DELOMER.

En vérité, je ne sais que dire... Comment! c'est à vous? Mais d'où vous serait venu tout cela?

DOMINIQUE père.

De m'être toujours levé grand matin... Voici quarante-cinq ans que je suis à-peu-près vêtu comme vous me voyez, et, depuis quarante-cinq ans, le travail de chaque jour a amené successivement une petite portion de cette masse... Tandis que vous autres dépensiez chaque jour, j'amassais chaque jour, j'économisais... Depuis que je me connais, je me suis amusé de la fantaisie de me bâtir une grosse somme, non par avarice, au moins; mais pour pouvoir assurer le bien-être de ma vieillesse et de ceux qui viendraient après moi... Je n'ai point connu les privations de la lézinerie; j'ai été frugal et laborieux; voilà tout mon secret... Je ne puis dire moi-même comment cette masse s'est formée; mais à force de suivre mon idée, j'ai eu toutes sortes d'avantages qui sont venus accumuler mon trésor... Jamais l'amour d'un plus grand gain ne m'a fait hasarder ce que

Digitized by Google

la fortune m'aurait une fois envoyé; j'ai bien tenu ce que je tenais, et le diable, par conséquent, n'a pu me l'emporter... Il est vrai qu'ensuite l'ambition d'élever mon fils n'a pas laissé que de m'aiguillonner à mesure qu'il grandissait... L'amour paternel a fait des miracles, ou plutôt Dieu a béni mon projet, puisque, sans cet argent que j'ai lieu de chérir, mon fils, mon cher fils devenait malheureux.

M. DELOMER.

Je ne puis en revenir... rien ne lui ressemble. Et votre dessein en m'apportant cette somme?...

DOMINIQUE père.

Est de faire son prompt établissement, d'accord entre vous trois... ce n'est plus là mon affaire...Tout est à vous de ce moment, partagez... J'ai un marais de cinq arpens au faubourg saint-Victor, joint à une petite maisonnette très-propre; c'est là tout ce qu'il me faut pour ma subsistance et mon plaisir, je ne veux rien de plus.

M. DELOMER.

Quoi! vous abandonneriez...

DOMINIQUE père.

Tout ce qui est sous vos yeux. Faites-les venir, vous dis-je; voilà le plus grand plaisir de ma vie; demain je pourrais mourir, et je

Digitized by Google

serais privé de ce spectacle délicieux. (*avec sentiment.*) Mon fils, la jouissance de ton héritage ne sera point attristée par ton deuil...

M. DELOMER.

Dominique, quel homme! quel père vous êtes!... je vais les faire appeler.

SCÈNE V.

DOMINIQUE père, appuyé sur son baril, et remettant les rouleaux et les sacs.

MÉTAL pernicieux, tu as assez fait de mal dans ce monde; fais-y du bien une seule fois... je t'ai enchaîné pour un moment d'éclat : voici l'instant désiré,... sors... va fonder la paix et la sûreté d'une maison où habiteront l'amour et la vertu... J'irai quelquefois me réjouir du bon emploi qu'on fera de toi...Le père, la fille, mon fils; ils sont tous d'honnêtes gens; voilà bien la maison où mon fils doit entrer.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DOMINIQUE père, M. DELOMER.

M. DELOMER, accourant avec transport.

Ils viennent sur mes pas ; quels vont être leur étonnement et leur joie !... mais est-il possible que vous ayez eu la constance d'amasser en silence une aussi forte somme, sans être tenté d'en faire usage pour vous ?...

DOMINIQUE père.

Combien je jouissais, en songeant que j'amassais pour mon cher fils ! prenez bien garde; il n'y a pas là une seule obole qui n'ait été acquise d'après les lois les plus sévères de l'exacte probité... Tout est à moi légitimement. Allez, semez, cet argent profitera.

M. DELOMER.

Mais si ce cher fils était venu à mourir, vous n'aviez que lui... quel chagrin alors !... entre les mains de qui cet or aurait-il passé?... que d'épargnes inutiles et perdues !

DOMINIQUE, père.

Eh ! j'avais un projet.

M. DELOMER.

Et quel était-il ?

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

C'était une action dont l'idée m'a toujours plu; et qui me réjouit encore quand j'y songe.... La voici... supposons que je n'aie point d'enfant, je n'ai point d'héritier par conséquent.... J'ai là une somme bien ronde, bien complète, et qui ne doit rien à personne... personne après mon décès ne compte là-dessus: on ignore absolument ce que je possède... j'écoute par le monde toutes les histoires que l'on y débite : je m'informe; je suis sur le *qui vive*... j'apprends secrètement qu'un honnête homme, père de famille est dans l'infortune, ou par un revers subit, ou par une persécution cruelle... Il va perdre son crédit ou sa liberté : personne n'est assez riche ou n'a la volonté de le secourir aussi promptement que le cas l'exige; il va être ruiné; il est perdu sans ressources...Que fais-je? j'arrive un beau matin à sa porte, je frappe, je demande à lui parler en secret... on m'introduit; j'entre tout comme je suis vêtu à-présent, là, avec un petit baril et mon tablier; il me regarde étonné... je lui dis tout bas à l'oreille en montrant ce baril du doigt: *honnête homme infortuné, voilà qui est à vous, prenez, n'en dites mot à personne... tous les dimanches je viendrai manger votre soupe... Adieu et je disparais.*

Digitized by Google

M. DELOMER, se jette à son cou transporté.

Mon cher ami, que je vous serre dans mes bras.

SCÈNE VII.

M. DELOMER, DOMINIQUE PÈRE, Mlle DELOMER, DOMINIQUE FILS.

Mlle DELOMER.

Votre père et le mien qui se tiennent embrassés...

M. DELOMER.

Avancez, ma fille...

DOMINIQUE père.

Dominique, approche donc.

DOMINIQUE fils.

Monsieur, l'état ou vous me voyez est au-dessus de mes forces; puisque vous savez tout, décidez de ma vie.

M. DELOMER.

Et vous, ma fille, que dites-vous ?

Mlle DELOMER, timidement.

J'attendrai vos ordres, mon père, et me ferai un devoir de les remplir.

M. DELOMER.

Il me semble que vous vous entendez, et

Digitized by Google

qu'il n'est pas besoin, je crois, d'autre explication.

DOMINIQUE père.

Elle a rougi; son cœur a parlé. L'aimable enfant!... elle m'enchante.

(Mademoiselle Delomer se trouble et veut se retirer.)

M. DELOMER.

Restez, ma fille... je connais vos sentimens; je les approuve; il ne tient qu'à vous de lui donner votre main; j'y consens...

DOMINIQUE père.

Entends-tu? m'en croiras-tu une autre fois?.. Quand je te l'ai dit... va, va, les pères sont avant les enfans, et en savent toujours plus qu'eux.

DOMINIQUE fils, à M. Delomer.

Ah! je crains encore de m'être trompé... Vous me l'accordez? répétez-le... Mais non, vous ne m'abusez point. La surprise et le plaisir m'ôtent la voix...

M. DELOMER.

Ma fille est à vous... Est-ce de bon cœur, ma fille, que tu acceptes Dominique pour ton époux?...

Mlle DELOMER.

C'est lui que j'aimais; je me plais à l'avouer... Ce ne sont pas les richesses qui font

Digitized by Google

la félicité. Quand on s'aime, et surtout que l'on s'estime mutuellement, on est assez riche...

DOMINIQUE père.

Voilà qui est parler... Je ne vous répugne donc pas, Mademoiselle; vous aimerez donc aussi un beau père bâti comme je le suis? Eh bien!...

Mlle DELOMER.

J'ai appris de bonne heure à chérir la probité sous quelque vêtement qu'elle paraisse; et vous vous êtes montré si bon père, et avec une si belle ame, qu'il est impossible de ne vous pas chérir...

DOMINIQUE père, les conduisant à la brouette.

Connaissez le père vinaigrier; voilà son trésor; il est pour vous.... Voilà la secrète épargne de tout ce que la Providence lui a procuré depuis sa jeunesse: s'il avait davantage, il vous le donnerait. (*Il étale l'or et l'argent.*)

DOMINIQUE fils.

Quoi! mon père, ceci serait à vous?

DOMINIQUE père.

Oui, mon ami, à moi... C'est là le présent de noces... Tu ouvres de grands yeux!

Digitized by Google

DOMINIQUE fils, à M. Delomer.

Monsieur, nous paierons tout, nous paierons tout... (*Vivement.*) N'est-il pas vrai, mon père?...

DOMINIQUE père.

J'attendais ce mouvement de ton ame, et tu ne m'as pas trompé... Oui, premièrement ne rien devoir... Mes enfans, je le répète, semez avec cet argent, semez sans crainte, et la moisson sera bénie du ciel...

Mlle DELOMER lui saute au cou.

Ah! vous êtes aussi mon père...

M. DELOMER.

Bien, bien, ma fille... Honore et respecte toujours en lui cette grandeur d'ame et cette bonté qui me surpasse, mais que du moins j'admire.

(Ils s'embrassent tour-à-tour.)

DOMINIQUE fils.

Mon père, quoi! vous aviez tout cet argent à votre disposition, et vous avez traîné la brouette, et vous m'en fesiez un mystère!...

DOMINIQUE père.

C'est à ce secret que nous devons tous notre bonheur... Un seul confident aurait pu tout gâter... Il m'aurait peut-être détourné de

Digitized by Google

mon genre de vie... On se laisse séduire à la fin, et, d'une fantaisie à une autre, tout cet argent se serait envolé... de façon que je ne me trouverais pas au but que je m'étais proposé et où je suis aujourd'hui... A l'égard de la confidence que j'aurais pu te faire, c'était encore une autre question... Heureux l'homme que son père élève sans nulle autre perspective de ressource que lui-même !... il en vaut bien mieux... Et tous ces mauvais sujets, tous ces enfans de famille, mangeurs de soupe apprêtée, n'ont que de la suffisance et font mauvaise nourriture du bien de leurs parens, dont ils n'aiment trop souvent que l'héritage... L'aspect d'une fortune assurée les rend fainéans et paresseux, et conséquemment libertins... Il faut qu'un jeune homme sente de bonne heure l'inquiétude du besoin réel et la nécessité du travail, sans quoi, ordinairement il ne fait rien d'utile... Si le malheur eût voulu que tu te fusses gâté au point d'être un vaurien comme j'en vois tant, oh ! je ne te le cache pas... tout ceci aurait été pour un autre, afin d'être mis à bon usage...

DOMINIQUE fils.

Ah ! mon père !... Mais que ce fruit de vos épargnes vient à propos ! il ne pouvait m'être plus précieux que dans ce moment (*Regardant mademoiselle Delomer*), où tout se réunit pour sauver l'honneur d'une maison.

Digitized by Google

DOMINIQUE père.

Les chers enfans!... je passerai donc ma vie avec eux. (*A M. Delomer.*) Oui, oui, j'irai chez vous tous les dimanches manger la soupe, vous en face, et nos deux enfans à mes côtés, afin que, me reculant un peu, je vous voie tous les trois à mon aise... Gardons-nous de faire trop de bruit; que rien de ceci ne transpire... Ordonnez de faire servir, car il est l'heure...

(Il regarde une grosse montre d'argent qu'il tire de son gousset.)

M. DELOMER.

Dès ce soir nous passerons contrat... Voulez-vous mon notaire ou le vôtre?

DOMINIQUE père.

Un notaire! moi! et pourquoi faire? Quand la bonne foi n'est pas dans les paroles, elle ne se couche pas dans les écrits : au reste, faites selon que la mode l'exige, puisqu'à chaque bibus il faut employer deux de ces Messieurs. (*A son fils.*) Tu ne te plains donc plus de ma brouette?

DOMINIQUE fils.

Ah! mon père, non... Je ne connaissais pas la force du vinaigre qui était dedans.

DOMINIQUE père.

Ma foi, c'est du meilleur que l'on puisse

Digitized by Google

donner; on peut le mettre à toutes sauces, celui-là. Et il fait revenir de loin, n'est-il pas vrai?... Vos domestiques... ces drôles-là, ils vont bien être étonnés de me voir à table... Ils ouvriront de grands yeux... Tant mieux, tant mieux; cela sera fort plaisant... Ils ne voulaient pas que je misse là ma brouette... N'ai-je pas bien fait d'entrer malgré eux? Oh! j'en rirai... j'en rirai long-tems...

M. DELOMER.

Venez, mon cher ami; venez, cette maison-ci désormais sera plus la vôtre qu'elle n'a été la mienne.

FIN DE LA BROUETTE DU VINAIGRIER.

Digitized by Google

L'INDIGENT,

DRAME EN QUATRE ACTES,

PAR MERCIER,

Représenté, pour la première fois, au Théâtre-Italien, en 1782.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

—

DE LYS, riche jeune homme.
JOSEPH, tisserand.
CHARLOTTE, ouvrière en blonde.
LE VIEUX REMI, laboureur.
M. DU NOIR, procureur.
FÉLIX, intendant, maître-d'hôtel de de Lys.
UN NOTAIRE.
DUBOIS, domestique.
CLERCS.
LAQUAIS.

La scène est à Paris.

Digitized by Google

L'INDIGENT,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une misérable salle basse sans cheminée. Les tabourets sont dépaillés. Les meubles sont d'un bois usé. Un morceau de tapisserie cache un grabat. On voit d'un côté un métier de tisserand; au-dessous d'un vitrage vieux, dont la moitié est réparée avec du papier, on aperçoit dans un petit cabinet, dont la porte est entr'ouverte, le pied d'un petit lit.

Cette salle basse est située dans le vieux corps d'un logis qui fait l'un des côtés d'une maison dont le devant est rebâti à neuf, et magnifiquement. Ce devant est occupé tout entier par un riche jeune homme.

SCÈNE I.

JOSEPH, CHARLOTTE.

(Charlotte est couchée tout habillée sur le lit du petit cabinet; on ne lui voit que les pieds.)

La scène est éclairée par une lampe qui est prête à s'éteindre. Joseph travaille à son métier et relève de tems en tems la mèche de la lampe. Il se lève, marche sur la pointe du pied, et va voir si Charlotte, qui s'est jetée sur

Digitized by Google

le lit, est endormie. Il paraît satisfait, voyant qu'elle repose. Au même instant des éclats de rire éloignés se font entendre. C'est le tumulte d'une fête bruyante qui se mêle au son des instrumens. Ce bruit l'inquiète, il craint que sa sœur ne s'éveille. Il lève les yeux au ciel et sa déclamation muette répond à sa situation. Il frappe légèrement du pied, et souffle dans ses doigts pour les dégourdir du froid.

JOSEPH.

Quatre heures sonnent!... grâce au ciel, cette chère enfant, elle dort.... Pauvre Charlotte! Le seul bonheur de ma vie est de t'avoir pour sœur..... Je me sens infatigable... Bon, j'ai beaucoup avancé son ouvrage, et le mien tire à sa fin. (*On entend encore les mêmes éclats de rire.*) Quel tumulte! Leur débauche éclate dans la nuit, et trouble le repos du pauvre. Ils se plaignent encore, lorsqu'au milieu du jour nos travaux les forcent d'ouvrir les yeux... Dans quel état sommes-nous réduits!.. Mais ce n'est point à nous à nous plaindre. O mon père! c'est toi qui souffres le plus, toi qui fus toujours si bon, si bienfesant.... Ah! (*Il fait un geste de douleur.*) Mais j'aime encore mieux être son fils dans la peine, dans l'indigence, que de tenir la vie de ces hommes opulens dont la conduite me révolte... Mon père a toujours secouru son semblable, tout pauvre qu'il était; et j'ai vu des riches... Allons, Dieu nous voit, et ma conscience est en paix. (*Il va boire à une cruche de terre, et*

Digitized by Google

ient à son travail.) Je n'ai que deux bras, s exerce nuit et jour, et sans murmurer. J pporte courageusement mon sort; mais c alheureux ouvrage n'est pas assez payé. (*c une énergie douloureuse.*) Non, il n' as payé. L'incertitude me mine; je ne sai je pourrai le vendre encore au bas pri l'on réduit les travaux de l'ouvrier. Ce chand m'a promis; mais qu'il est dur, ce r hand! Il regorge de bien, et il rapine sur .... Le froid semble s'augmenter... Cru ver! tu te joins aux cœurs durs qui nous priment, pour achever de nous accable Mon Dieu! que la saison est rude! La te est couverte de vielles forêts, et je n'ai p n fagot. Il faut du pain avant tout, et le p est si cher!... Pour avoir encore de l'or e riche a trouvé le secret de nous affame (*Il prête l'oreille.*) Je l'entends, je crois; bruit qu'ils mènent l'aura éveillée.

CHAR TE, saute de dessus le lit, vient à moitié endo , regarde à son ouvrage, et d'un ton un peu fâch

Est bermis, mon frère!.. Vous m'avez laissé oilà le petit jour, et j'ai dormi trop tard.

JOSEPH.

N non, chère sœur... Tu te rendras mala à la fin... Il n'y a que deux heures

que je t'ai forcée à prendre un peu de repos, et tu veux déjà...

CHARLOTTE.

Mais toi, qui parles... Voyez un peu le méchant? N'a-t-il pas passé la nuit tout entière à travailler lui? et ne puis-je aussi-bien?...

JOSEPH, l'interrompant.

Charlotte, ne prends point garde à moi... Toi, tu es une fille, tu as plus besoin de sommeil que moi... Ah! j'ai du courage, de la force. (*Lui prenant les mains.*) Tenez, comme elle a froid! Pauvre petite!..

(Il lui rechauffe les doigts de son haleine.)

CHARLOTTE.

Joseph!... quand nous étions au pays à jouer souvent ensemble dans la neige, il ne gelait pas plus fort, et nous ne nous plaignions pas...

JOSEPH, avec tristesse.

Quel tems me rappelles-tu?... Tems heureux! Alors mon père n'était pas ruiné; alors il n'était pas emprisonné. Sans prévoir un cruel avenir, dans nos fôlatres jeux, nous bravions la rigueur des saisons; mais ici, que nous sommes tourmentés par tous les besoins de la vie; ici, que nous pleurons sur le sort d'un vieillard; ici, que nous sommes reclus entre des murs glacés... Il est vrai que nous y sommes ensemble...

Digitized by Google

CHARLOTTE, tendrement.

Eh bien! ne te plains donc plus. Je n'aime pas à t'entendre gémir. A quoi servent les larmes? C'est la Providence qui le veut ainsi. Elle arrange tout. Elle a sans doute ses vues. Tu verras qu'un jour nous ne serons pas si mal. En attendant, travaillons, et toujours avec le même courage. (*Elle va à son ouvrage.*) Eh! mais, je n'aime pas cela, moi, Mon frère, je vous le dis très-sérieusement. Chacun sa tâche, entendez-vous?... N'avez-vous pas assez de la vôtre? Il semblerait que je ne puisse rien faire... Voilà trop de fois aussi... (*Avec sentiment.*) Tu me fais de la peine, je te l'ai déjà dit...

JOSEPH, touché.

Chère Charlotte, je te fais de la peine, moi? Ne me gronde point.

CHARLOTTE.

Te gronder, moi? non... Mais tu n'y toucheras plus, n'est-il pas vrai?... Chacun sa tâche.

JOSEPH, attendri.

Eh bien! oui... Mais vois s'il ne reste pas beaucoup à faire. Je vais porter le travail de cette nuit à ce marchand en question. Il sort du matin, et j'aime mieux le devancer, dans la crainte de le manquer...

Digitized by Google

CHARLOTTE.

Il est bien de bonne heure...

JOSEPH.

J'ai toujours du regret à te quitter, à te laisser seule... Tu tombes dans des réflexions que tu es ensuite la première à me reprocher.

CHARLOTTE.

Va, mon bon ami, va vite, afin de revenir plus tôt; nous irons ensuite voir mon père; nous irons tous les deux.

JOSEPH.

Je tremble que ce marchand ne s'avise de remettre le paiement. Hélas! c'est là toute notre espérance. Si elle allait nous manquer! Il ne nous reste rien du peu que nous avions hier. Comment vivre aujourd'hui? Comment porter à notre malheureux père les secours qu'il attend, et qu'il ne reçoit que de nous?

CHARLOTTE.

Ne commence point la journée par te désespérer. Il y a déja long-tems que de jour en jour il semble que nous allions mourir de faim, et cependant, tu le vois, nous avons beaucoup souffert; mais à force de travaux, nous avons trouvé notre subsistance. As-tu oublié qu'hier encore tu te désolais, après avoir couru de tous côtés sans pouvoir vendre? Eh bien! vers le soir un passant t'arrête, et

Digitized by Google

te paie ta marchandise. Tu es revenu bien joyeux. Tu as répété cent fois que c'était le ciel qui nous avait ménagé cet heureux secours. Le ciel que nous implorons, cesserait-il de veiller sur nous, lorsque tous les hommes nous abandonnent ? Non, au milieu de notre misère, nous avons passé de fortunés momens. Mon père !... je pleurais de joie en le voyant manger; et lui, mon frère, comme il regardait ses enfans ! comme il nous bénissait !... Ah ! n'étions-nous pas alors tous trois également satisfaits !

JOSEPH.

Oui, Charlotte, oui, nous l'étions, je me rappelle ces momens. Je ne demande pas d'autre faveur au ciel... Dans le coin d'une prison, assis sur de la paille; oui, nous avons tous trois pleuré de tendresse... Il n'y a que les malheureux qui sachent aimer.

CHARLOTTE.

Qui nous empêche de nous retrouver ainsi chaque jour ? C'est un bien que la pauvreté ne saurait nous ravir. Retiens les paroles de notre bon père. Tu l'as vu sourire au milieu de ses maux. Il ne veut point qu'on se répande en plaintes. Son ame connaît la sérénité et l'espérance. Pour moi, sitôt qu'il a parlé, je pense tout ce qu'il dit ; la raison s'exprime par sa bouche. J'ai tant de plaisir à l'entendre, que je ne l'abandonnerais pas d'un seul ins-

Digitized by Google

tant, si ce n'était le motif pressant de notre travail. Aussi je me sens un double courage, en songeant qu'il en partage les fruits.

JOSEPH.

Va, tu es un ange, un ange consolateur descendu du ciel pour adoucir son infortune, pour la lui faire oublier. C'est toi surtout qu'il aime; il le doit... il le doit; je n'ai point tes vertus.

CHARLOTTE.

Tu ne te connais pas..... Va, je suis aussi orgueilleuse d'être ta sœur que d'être sa fille. Si j'avais à choisir, je ne demanderais à Dieu, ni un autre père, ni un autre frère.

JOSEPH.

Que j'aime à t'entendre!

CHARLOTTE.

Est-ce que pour tout l'or du monde tu souhaiterais être né d'un autre sang?

JOSEPH.

Moi? plutôt mourir que de former un tel souhait.... Ah! Charlotte, chère Charlotte!...

CHARLOTTE.

Qu'as-tu?

JOSEPH.

Je vais t'affliger.

Digitized by Google

CHARLOTTE.

Parle.

JOSEPH.

Hélas !

CHARLOTTE.

Que signifie ce soupir ?

JOSEPH.

Il faudra un jour nous quitter.

CHARLOTTE.

Nous quitter! Et pourquoi ?... mon frère !... Je ne te survivrai point.

JOSEPH.

Je sais trop ce que je dis... Je ne parle point de la mort. Elle frappera deux coups à la fois, je le sais.... Mais réfléchis un instant, et tu devineras...

CHARLOTTE.

Explique-moi... Je ne te comprends point...

JOSEPH.

Si mon idée ne se présente point à ton esprit..... tant mieux, ma sœur, tant mieux... Je ne t'en parlerai plus... Adieu.

CHARLOTTE.

Non, tu m'as rendu inquiète, achève; et pourquoi nous quitter ?

Digitized by Google

JOSEPH soupirant.

Ma sœur... bientôt le mariage...

CHARLOTTE.

Je t'entends, Joseph; trop sensible frère! Va, tu te trompes; nous ne nous séparerons point: quand tu te marieras, ta femme sera ma sœur, et nous vivrons toujours ensemble. Je l'aimerai, je l'aimerai.

JOSEPH.

Mais ce n'est pas de moi que je parle.... Charlotte, tu sais que mon père a dit plusieurs fois, qu'au sortir de sa prison il voulait te donner un mari, qu'il te l'avait trouvé tel qu'il te le fallait.

CHARLOTTE souriant.

Et tu ne vois pas que c'est pour s'égayer dans sa tristesse qu'il tient ce langage? Ce bon vieillard veut tromper ainsi nos douleurs et les siennes... Joseph, tu me connais; je suis sincère; je ne pourrais jamais me résoudre à prendre un époux. Je ne sais, mais je n'aime aucun homme. Ceux de notre classe ne me plaisent pas; ce n'est pas la pauvreté, ce sont leurs mœurs qui ne me vont point. Ceux qui sont au-dessus de moi, me conviennent encore moins. Il faut que je te l'avoue; je n'ai vu que toi dont le caractère aurait pu me rendre heureuse... Avec un pareil frère, qu'ai-je besoin d'un mari?... Mais ton sort est bien

Digitized by Google

différent du mien. Joseph, ton cœur est sensible, et tu peux connaître l'amour.

JOSEPH avec joie.

Ma Charlotte pensera-t-elle toujours de même ?

CHARLOTTE.

Oh ! toujours ; je ne serai heureuse que près de toi.

JOSEPH lui tendant la main.

Eh bien ! chère sœur, touche-là... Quelque chose qui arrive, nous vivrons l'un avec l'autre. Demeure fille, je resterai garçon. L'infortune d'ailleurs nous fait un devoir du célibat. Ma sœur, privée des avantages de la fortune, trouverait difficilement quelqu'un digne d'elle. Dans ce siècle on n'apprécie que l'argent, les autres qualités paraissent nulles ; on ne voit pas les tiennes, moi seul les connais, moi seul... Je perdrais à te donner une belle-sœur, elle y perdrait aussi ; car telle qu'elle pourrait être, je sens que je t'aimerai toujours davantage.

CHARLOTTE.

Rien ne me touche plus que cet aveu. J'ai appréhendé quelquefois que tu ne devinsses amoureux de quelque fille, qui serait peut-être venue mettre la discorde entre nous... Ah ! j'en mourrais de chagrin.

Digitized by Google

JOSEPH.

Il n'est point de démon capable de désunir nos cœurs; non, il n'en est point; mais j'avais les mêmes craintes, quoique tout aussi mal fondées... Quand on aime aussi vivement, on redoute tout... L'heure m'appelle au dehors; nous parlerons de cela tantôt en présence de notre bon père.

CHARLOTTE.

Vole pour abréger le tems de ton absence.

JOSEPH l'embrasse.

Allons, je pars; mais j'ai toujours tant de peine à te quitter.

(Il se sauve avec une pièce de toile sous son habit, qui doit être une espèce de redingote d'un gris usé.)

SCÈNE II.

CHARLOTTE travaillant.

Que je me trouve heureuse avec lui! Depuis ma tendre enfance il est mon protecteur, mon ami, mon guide, mon consolateur. Je ne vous envie rien, riches du siècle; vos enfans sont toujours en discorde; ils préfèrent des sacs d'argent à la paix, à la confiance, à l'amitié fraternelle. Jamais contens, toujours avides... Qu'ils aient de l'or, j'ai Joseph...

Digitized by Google

Quand il me dit, ma chère sœur, ma pauvre Charlotte ! que le son de sa voix m'intéresse, me touche! et les écus ne parlent point. Ah ! Joseph, puisque tu consens de vivre avec moi, je m'estime riche; et, si mon père se trouvait élargi, je n'aurais plus, je crois rien à désirer au monde. Hélas ! il en coûterait si peu pour lui rendre la liberté ! Mais ce peu nous manque, et tous ces gens à équipage n'emploient jamais leur argent à secourir l'homme vertueux et captif... Amitié!... douce amitié, dure autant que notre vie ! O cher frère ! .. Ce cœur t'appartiendra dans tous les instans... Oh ! si j'étais la seule à souffrir... je ne sais, mais ce matin je travaille avec plus de constance, et le froid me semble moins rigoureux.

(On entend plusieurs cris d'adieux, comme de gens qui se quittent d'une manière folle et bruyante, qui ferment des portes, qui s'appellent réciproquement sur les escaliers; enfin tout ce qui peut peindre le dernier acte d'une orgie.

Enfin, leur festin est achevé, ou plutôt leur sabbat. Le jour commence... ce ne sont point là des plaisirs. Je le devine au seul son de leur voix; c'est du bruit, et voilà tout... Cependant je soupire, quand je songe que la moitié de ce qu'il ont dépensé cette nuit, soit à table, soit au jeu, aurait suffi à tirer mon père de la prison où il gémit, et plusieurs autres infortunés avec lui.

Digitized by Google

SCÈNE III.

CHARLOTTE, M. DU NOIR; FÉLIX, doit avoir l'air d'un homme qui a passé la nuit dans la fête.

(M. du Noir frappe à la porte.)

CHARLOTTE.

Qui est-là?

M. DU NOIR, frappant plus fort.

Ouvrez, ouvrez.

CHARLOTTE.

C'est la voix de notre propriétaire... Est-ce vous, monsieur du Noir.

M. DU NOIR, frappant plus rudement encore.

Et oui, oui, ouvrez donc.

CHARLOTTE, ouvrant.

Votre très-humble, Monsieur.

M. DU NOIR, entrant à grands pas suivi de Félix.

Parbleu vous me faites bien attendre. Est-ce que des gens comme vous doivent s'enfermer?... Avez-vous peur qu'on ne vous vole?

(Charlotte se retire, et va se mettre dans un coin à travailler, les yeux timidement baissés.)

FÉLIX.

Est-ce là cette chambre?

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Oui... Eh bien?

FÉLIX, d'un ton dédaigneux.

Ceci?

M. DU NOIR.

Ma foi, voilà tout ce qui reste dans la maison avec ce que vous venez de voir. Après vous avoir loué tout le corps du bâtiment neuf, vous me resserrez encore sur le vieux. En vérité, je n'ai gardé de place juste que ce qu'il m'en faut, et je vous avouerai que monsieur de Lys s'étend bien depuis que vous êtes à lui.

FÉLIX lui frappant sur l'épaule.

Mon cher Monsieur, nous ne pouvons rien faire de ceci, entendez-vous, rien du tout... De votre ancienne étude j'agrandis mon office; c'est un contraste assez plaisant, n'est-il pas vrai? D'une étude de procureur faire un garde manger!... Cela me portera-t-il bonheur, Monsieur du Noir?

M. DU NOIR, avec un demi-sourire.

Je souhaite que vos affaires s'y fassent comme j'y ai fait les miennes.

FÉLIX.

C'est-à-dire, aux dépens d'autrui.

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Ah! monsieur Félix, vous n'avez rien à me reprocher, je crois...

FÉLIX.

Point de fausse honte, cela n'est pas de mode. Soyons de notre siècle. Vous n'avez pas barbouillé toute votre vie du papier timbré pour rien; autrement, d'où auriez-vous acquis tant de bien?

M. DU NOIR.

Tant de bien! Pas tant, pas tant, je vous jure... Mais s'il fallait du petit au grand, en tout état, éplucher chaque fortune, ce serait un examen qui ne finirait pas. Le meilleur est d'agir, et de ne point parler là-dessus... Vous ne pouvez donc rien faire de ceci?

FÉLIX d'un ton important.

Non; j'aurais désiré au moins un coin passable pour loger ces deux levrettes blanches dont on a fait présent à mon maître; mais cela est trop en mauvais état pour recevoir deux chiens de la meilleure espèce. Monsieur de Lys serait scandalisé de les voir ici... Je sens le vent qui souffle de tous côtés.

M. DU NOIR, à voix basse.

Mais écoutez! on fera en leur faveur une petite réparation. Vous entendez bien qu'on ne laissera pas subsister ce vitrage entr'ouvert;

Digitized by Google

on y mettra de bons carreaux; on calfeutrera les portes; tout ceci prendra un autre air.

FÉLIX.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas déjà fait ?

M. DU NOIR à voix basse.

Et comment vouliez-vous que je dépensasse un sou ? Ceci a toujours été loué à vil prix par de la canaille, qu'il faut à chaque terme forcer de payer ou chasser.

FÉLIX.

Ne m'avez vous pas dit que c'était un tisserand ?

M. DU NOIR.

Oui, je ne sais trop ; un ouvrier de cette espèce... Je vais lui faire vider le plancher tout de suite, parce que, si vous ne voyez pas à pouvoir loger ici vos levrettes, je vous céderai la chambre de mes clercs, et je les ferai monter plus haut.

FÉLIX.

Comment plus haut ! Vous vous moquez; vous les logerez donc sur les toits ?

M. DU NOIR.

Bon, bon, les voilà bien à plaindre. J'en ai essuyé bien d'autres... Je change d'avis. Non, je les ferai descendre ici.

Digitized by Google

FÉLIX, arrêtant la vue sur Charlotte.

Mais cette petite a un air de fraîcheur ; elle me paraît jeune et jolie.

M. DU NOIR.

Et grandement pauvre... C'est la misère en personne.

FÉLIX.

On le devine ; mais on ne le dirait pas à son premier abord, surtout à son air de propreté... Cette misère-là me plairait assez... Appartient-elle à quelqu'un ?

M. DU NOIR.

Ce tisserand l'appelle sa sœur... C'est un faux nom peut-être ; mais peu m'importe, s'ils me payaient...

FÉLIX.

Plus je la considère, plus elle me semble intéressante.

M. DU NOIR.

Vous êtes bien bon... On a aujourd'hui tant de filles comme elle dans le besoin... On ne rencontre que cela.

FÉLIX, fesant l'avantageux.

Il est bien vrai... Ma foi je suis las d'en protéger. Vous avez vu cette petite Mimi ; quel tour elle a joué à notre maître ! La

Digitized by Google

rusée! Nous l'avions retirée d'un état pitoyable; après cela, mêlez-vous encore d'obliger.

M. DU NOIR.

Pour moi, je n'ai jamais été dupe, jamais de ma vie, entendez-vous. Je me suis toujours tenu le cœur bien dur, afin de ne point faire d'ingrats.

FÉLIX, riant.

Bonne recette!.. Il faut pourtant que je l'aborde et que je lui parle. (*Il s'approche de Charlotte.*) Belle enfant, parlez-nous donc un peu; levez cette tête charmante; comme vous travaillez!... Votre ouvrage presse-t-il si fort?

CHARLOTTE, modestement.

Oui, Monsieur, dans nos métiers tous les momens sont comptés. Il n'y en a point à perdre si l'on veut vivre.

FÉLIX.

Mais vous devez avoir bien froid... Comment, sans feu!

M. DU NOIR.

Oh! c'est là ma première condition. Je ne souffre point de feu à ces gens-là; avec leurs cendres chaudes, je tremble toujours pour ma maison.

FÉLIX.

Ils ne meurent pas de froid?

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Bon, bon, l'habitude...

FÉLIX.

Ma foi, votre serviteur; je ne fais que d'entrer, et je suis déja gelé... Petite, il faudra venir vous chauffer à notre office; nous entrerons en connaissance; et suivant les choses, qui sait, peut-être, si je ne vous ferai pas faire votre chemin... comme j'ai fait à tant d'autres...

M. DU NOIR, avec emphase.

Savez-vous bien que si vous aviez le bonheur d'être considérée de Monsieur, vous n'auriez plus rien à désirer, et que...

FÉLIX.

Oh! je ne m'engage point; nous verrons, nous verrons: elle est jolie, en vérité, jolie, mais pas grande parleuse. A-t-elle toujours la tête ainsi baissée? Est-elle vraiment ce qu'elle paraît être?

M. DU NOIR.

Tout ce que je sais, c'est qu'elle est de ampagne, et loin d'ici.

FÉLIX.

De campagne? tant mieux; mais où ira-t-elle loger, si vous la mettez dehors? Ayez soin de la faire jaser, car je gèle ici; (*Plus haut.*) qu'elle vienne dans notre salle, il y a bon feu, nous causerons là plus à notre aise.

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Entendez-vous, que Monsieur veut bien vous permettre de venir vous chauffer à l'office?

CHARLOTTE.

Je ne quitte jamais la chambre qu'accompagnée de mon frère, et mon ouvrage me retient ici jusqu'à ce qu'il revienne. Je vous remercie bien, Monsieur.

M. DU NOIR.

Quelle petite sotte! Elle voudrait se faire prier, je pense. (*A part à Félix.*) Laissez-la, laissez-la; vous êtes trop bon, croyez-moi; elle sera trop heureuse d'y venir d'elle-même; fiez-vous en à mon expérience. (*Haut à Charlotte.*) Vous direz à votre frère qu'il faut enfin me payer aujourd'hui, et chercher un autre gîte, s'il ne veut pas que mon huissier lui enlève le reste de ses meubles.... plus de quartier d'abord.

CHARLOTTE, quitte son ouvrage, et court à lui en suppliant.

Monsieur, Monsieur, de grâce un peu de tems encore, un peu de tems; vous n'y perdrez rien.

M. DU NOIR.

Je suis sourd, je suis sourd... Si je pouvais payer les trois-vingtièmes, les quatre sous

Digitized by Google

pour livre, le rachat des boues et lanternes, le logement des soldats, les réparations, *et cætera*, avec des paroles, à la bonne heure; mais tous les secrets de mon art ne m'ont point appris à esquiver ces maudits paiemens. (*Il va pour sortir.*)

CHARLOTTE.

Monsieur, je voudrais ne vous dire qu'un mot, un seul mot; je vous supplie, écoutez-moi.

FÉLIX.

Ah! pour un mot, restons.

CHARLOTTE à M. du Noir.

Je voudrais bien vous parler à vous seul.

M. DU NOIR.

A moi seul! et quoi me dire?

FÉLIX.

Il faut l'écouter, Monsieur du Noir, vous me rejoindrez; je serai à l'office... Je vais m'y chauffer.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

M. DU NOIR, CHARLOTTE.

M. DU NOIR.

Si c'est encore de vos jérémiades, je quitte tout de suite, d'abord, allons vite, abrégeons, car je n'ai pas le loisir de me morfondre ici... Voyons vite, parlez, parlez donc, parlez.

CHARLOTTE.

Eh ! Monsieur, vous me rendez tout interdite... Mon Dieu !... je ne sais comment vous parler.

M. DU NOIR, avec rudesse.

Eh bien ! finissons nous?

CHARLOTTE.

Mais vous êtes donc impitoyable? au fort de l'hiver ? Vous savez dans quel état nous sommes, et la situation déplorable où se trouve notre père.

M. DU NOIR, s'en allant.

Ah ? c'est ainsi... adieu, adieu.

CHARLOTTE le retenant par son habit, et se jetant à ses pieds.

Arrêtez; non, Monsieur, non, vous ne vous en irez pas; vous m'écouterez; vous verrez

Digitized by Google

mes larmes... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher, laissez-nous ici pendant ces grands froids, autrement nouz périssons; ou si cette chambre vous est absolument nécessaire, procurez-nous un autre asile; je vous regarderai comme notre sauveur; je vous bénirai le reste de ma vie... Hélas! hélas! Monsieur, ouvrez votre cœur à la compassion; secourez-nous, ayez pitié de nous. (*Il faut que ce langage soit touché par l'actrice d'un ton douloureux et véhément, et avec toute la force d'un cœur qui demande grâce.*)

M. DU NOIR, effrayé, presque touché, ou plutôt interdit par l'accent de Charlotte.

Paix, paix donc! ne criez point comme cela... Levez-vous, levez-vous, nous verrons; oui, je... (*A part.*) Elle m'attendrit, je crois; sauvons-nous. (*Il s'élance à la porte et s'échappe.*)

SCÈNE V.

CHARLOTTE.

Mon Dieu! se sera-t-il laissé toucher?... Que devenir?... S'il nous prend ces métiers, notre unique gagne-pain, il faudra donc mendier! Oh! jamais, plutôt la mort... Personne ne daigne nous voir, de peur de nous

Digitized by Google

soulager... Tel nous donnerait peut-être quelque secours ; mais ce serait au prix de l'honneur... Ah ! ces gens de maison me font horreur ; ils ont tous l'air aussi débauchés que leurs maîtres ; et j'aimerais mieux endurer le froid toute l'année. que d'approcher de leur foyer... Pauvre Joseph, je souffre pour toi !... Je vois déja ton désespoir, d'autant plus cruel, que tu voudras l'étouffer. (*Elle se remet au travail.*) Que je suis en peine !... Aucune, aucune resource... Tous les cœurs fermés, endurcis... Ah ! comme j'aperçois ce monde !.. Je l'entends, il me faut ne lui rien dire d'abord... Tantôt j'amènerai, puisqu'il le faut, cette triste conversation le plus doucement qu'il me sera possible. (*Elle essuie ses yeux et prend un air riant.*)

SCÈNE VI.

JOSEPH, CHARLOTTE.

JOSEPH, allant à sa sœur, et l'embrassant.

Eh bien ! chère sœur, tu as dû beaucoup souffrir, car ce vent du nord est devenu plus piquant. Je courais, tandis que tu restais en place.

CHARLOTTE.

Je n'ai pas tant souffert que tu l'imagines.

Digitized by Google

JOSEPH, avec intérêt.

Mais... ma sœur... Tu as pleuré, mon enfant, tu as pleuré, je le vois ; tu me caches tes peines.

CHARLOTTE, prenant un visage serein.

Non.

JOSEPH.

Si... à travers ce sourire j'aperçois ta douleur.

CHARLOTTE.

Ce n'est rien, mon frère... Dis-moi, as-tu trouvé ?...

JOSEPH.

Je n'ai recu qu'un léger à-compte, et nous ne pouvons pas encore payer le terme ; (*Silence de Charlotte.*) car le peu que j'avais, je l'ai employé à acheter un manteau pour mon père (*Il tire un manteau qu'il met sur les genoux de sa sœur.*) Le voici... Il est encore bon... Mais donne-moi des ciseaux... (*Avec noblesse.*) Décous cette livrée, que jamais on ne la voie sur le corps d'un père respectable ; il a été cultivateur, il a arrosé la terre de ses sueurs, mais il a toujours eu en horreur les vils travaux de la servitude... Hélas ! il est aujourd'hui plus à plaindre qu'un valet.

CHARLOTTE, décousant la livrée du manteau.

Éloigne ces tristes réflexions.

Digitized by Google

JOSEPH.

O ma chère sœur ! Ce n'est point ce grabat, ces murs dépouillés, ces meubles grossiers, cette pauvreté renaissante qui laissent l'aiguillon dans l'ame; c'est l'insolence du riche, c'est son regard méprisant qui blesse un cœur sensible.

CHARLOTTE.

Oublions qu'il existe de pareils hommes... Nous allons nous trouver réunis tous trois malgré nos tyrans, malgré l'indigence... Songe à ce moment, songe que tu as de quoi soulager un père adoré... songe qu'il va sourire en nous revoyant.

JOSEPH.

Il est vrai, j'ai tort; allons, Dieu soit loué... Prends cette soupière dans laquelle tu sais qu'il mange plus commodément; n'oublie point la petite bouteille, nous la remplirons sur notre chemin, Enfin, je crois avoir trouvé du vin qui n'aura pas été falsifié.

CHARLOTTE.

Heureuse découverte! je crains toujours d'empoisonner mon père en voulant réparer ses forces. On nous fait boire la mort, et personne n'y songe... Et le geôlier ?

JOSEPH, en soupirant.

Il faudra sacrifier quelque chose pour le rendre moins inexorable.

Digitized by Google

CHARLOTTE.

Il m'a semblé déjà moins dur, et mes prières ont paru l'adoucir.

JOSEPH.

Ton regard en a donc fait un homme?... Viens, ma sœur, viens. (*Joseph donne le bras à sa sœur, après avoir pris quelques ustensiles de terre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un grand cabinet de toilette, fesant partie d'un très-riche appartement. Tout y désigne la volupté, l'aisance, le dernier goût. De Lys entre en robe de chambre à fleurs d'or; il sort du lit, et se jette nonchalamment sur le premier fauteuil. Deux domestiques le suivent, portant un miroir, dans lequel il se regarde avec complaisance. On lui présente des eaux de senteur, et tout l'attirail de la toilette. Félix est debout à ses côtés, et enseigne par signe aux laquais ce qu'ils doivent faire.

SCÈNE I.

DE LYS, FÉLIX, VALETS DE CHAMBRE, LAQUAIS.

DE LYS bâille, et tire sa montre.

COMMENT, il n'est encore que midi.... Cette journée me semble d'une longeur mortelle. Je sens d'avance un mal de tête affreux... (*A un domestique.*) Du thé... Que deviendrai-je d'ici à l'heure de l'Opéra? (*A son valet de chambre.*) Monsieur, vous hâtez toujours ma toilette comme celle d'un conseiller; on m'accommode étourdiment, et comme si j'a-

Digitized by Google

vais des affaires. Retenez bien cela de moi ; sans lenteur en tout art, point de perfection. (*A un laquais.*) Vous laissez périr d'inanition ce pauvre Moustapha ; il a cependant pour vous de l'amitié ; faites sa provision de gimblettes. (*A un autre.*) Passez chez mon sellier, qu'il achève mon cul de singe, ma désobligeante, mes trois diables. (*A Félix.*) Et mon cocher qui mène à l'italienne, ne veut donc pas guérir ?

FÉLIX.

Il a toujours une très-grosse fièvre.

DE LYS, à un laquais.

Vous porterez chez la Comtesse le tul et les nœuds que j'ai faits ; elle reconnaîtra son disciple. (*Les laquais sortent.*) (*En se frottant les dents et se regardant au miroir.*) Eh bien ! vous dites donc que cette petite fille, la même dont j'ai eu l'honneur de vous parler, est ma très-chère voisine ?

FÉLIX.

Rien n'est plus vrai, Monsieur. J'avais rencontré ce minois sans y faire beaucoup d'attention ; mais je l'ai vu aujourd'hui dans son gîte, avec toutes les circonstances que je viens de vous raconter.

DE LYS.

La rencontre est singulière ! Il y a quel-

Digitized by Google

ques jours que je la lorgne sans qu'elle s'en aperçoive ; elle a de la fraîcheur et des grâces ; il ne lui manque qu'un peu de teint... Cela est pauvre, dis-tu, dans le dernier besoin ?

FÉLIX.

Oh ! d'une pauvreté affamée.

DE LYS.

Prête à se donner pour un morceau de pain ?

FÉLIX.

Mais, non, Monsieur.. Je l'ai trouvée fière, sérieusement fière ; elle est arrivée depuis peu en cette capitale... Elle a une vertu de campagne, et son air impose plus que le ton romanesque de toutes nos prudes.

DE LYS.

Je suis enchanté de cette vertu-là ; car je suis bien dégoûté de toutes les filles que j'ai eues. Elles m'ont coûté l'impossible, tu le sais ; malgré cela, elles m'ont excédé, trompé, et ennuyé, qui pis est. J'avais fait serment de ne plus en entretenir ; mais, ma foi, je veux créer celle-ci, la mettre au monde. Je trouverai peut-être une ame neuve et reconnaissante. Je ne sais quoi me plaît dans sa taille et dans sa démarche... Elle est assez jolie pour me faire honneur ; j'y compte du moins.

Digitized by Google

avertis-moi si elle devait me déshonorer... ce serait un ridicule...

FÉLIX.

Si vous me permettez de vous dire, Monsieur; je trouve qu'il y a quelque air de ressemblance entre vous deux.

DE LYS, souriant complaisamment.

Est-ce elle ou moi que tu flattes ?

FÉLIX, d'un ton adulateur.

Monsieur, tout le monde sait que vous êtes d'une figure...

DE LYS, se donnant des grâces.

Je ne suis point mal, je ne suis point mal; mais crois-tu que du premier coup-d'œil je pourrai lui faire tourner la tête? Puis-je me flatter d'emporter d'assaut son jeune cœur? J'aime les victoires rapides. Penses-tu que j'achèverai promptement la conquête de cette haute et sévère?... comment l'appelles-tu?

FÉLIX.

Charlotte.

DE LYS.

Il faudra lui donner un nom plus honnête... (*Il rit.*) Il est singulier que la beauté aille se loger là, tandis qu'elle délaisse nos femmes de qualité... Au reste, c'est bien fait... c'est bien fait...

Digitized by Google

FÉLIX.

Si j'avais pu deviner la nouvelle fantaisie de Monsieur, les choses seraient déjà fort avancées.

DE LYS.

Mais je ne l'ai bien remarquée qu'hier... Malgré une pâleur, on voit que son front est tout formé pour être embelli des roses de la volupté...

FÉLIX.

Je me félicite de l'occasion qui m'a conduit vers elle; elle est arrivée fort à propos: ce qui m'inquiète, c'est ce frère.

DE LYS.

Eh bien! ce frère?

FÉLIX.

On ne peut en douter...

DE LYS.

Eh bien! ce frère?...

FÉLIX.

J'appréhende, Monsieur, qu'il ne soit de ces pauvres à sentiment, qui meurent héroïquement de faim en gardant leur honneur.

DE LYS.

L'honneur dans l'indigence! (*Il sourit amèrement.*) J'ai vu plus d'une fois l'effet

Digitized by Google

d'une bourse de louis ; elle abrège bien du tems, elle surmonte les obstacles. La morale la plus farouche se taît à la voix de l'or. C'est le meilleur opium pour endormir voluptueusement la vertu la plus consommée. Je commence par en donner une bonne dose, afin d'étourdir à la fois la tête et le cœur. Rien n'est plus puissant que cette première amorce, et j'ai remarqué que l'espérance fait plus dans la suite que la libéralité même... Tu as dit qu'on me le fît venir?...

FÉLIX.

Suivant vos ordres, on guette l'instant où ils rentreront tous deux.

DE LYS, avec dérision.

Je suis impatient de faire connaissance avec mon futur beau-frère.

FÉLIX.

Dans le fond, c'est un grand avantage pour lui.

DE LYS.

Il ferait beau de les voir garder leurs tristes préjugés avec leur misère. Cela ne se peut pas ; il est trop d'exemple du contraire, il en est trop. Qu'est-ce que j'ai à souper ?

FÉLIX.

Monsieur, voici le menu.

(Lui présentant une grande feuille de papier.)

Digitized by Google

DE LYS, parcourant le papier.

Dix couverts servis à cinq services de sept plats chacun... bon... voilà ce que j'aime... Un coq vierge... excellent !.. Une croquante au temple de Vénus... délicieux ! point de vin; nous boirons de l'eau et des liqueurs fines... Vous voudrez bien vous souvenir que demain nous allons à la chasse.

FÉLIX.

Oui, Monsieur... J'ai tout préparé; votre gibecière, votre fusil à deux coups... On vient annoncer, je crois.

DE LYS.

Vois un peu.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est cet homme que vous avez fait mander.

FÉLIX.

Le voici.

Digitized by Google

SCÈNE II.

DE LYS, JOSEPH, FÉLIX.

DE LYS, penché sur son fauteuil, tourne la tête de son côté d'un air demi-hautain, demi-riant; il mange quelques bonbons d'une petite boîte qu'il tient en main, et avec laquelle il joue.

Qu'il approche.

JOSEPH, à Félix.

On m'a dit que...

FÉLIX.

Avancez, parlez à Monsieur.

JOSEPH, saluant.

Monsieur...

DE LYS.

Oui, mon ami, je t'ai demandé; on m'a parlé de toi; tu es bien pauvre, n'est-il pas vrai?

JOSEPH, avec une simplicité noble.

Monsieur, je suis Joseph, un ouvrier, et non pas votre ami; si je l'étais, nous pourrions nous tutoyer; c'est pourquoi ne me faites pas rougir; je ne suis pauvre que parce qu'il y a trop de riches.

Digitized by Google

DE LYS.

Comment donc! mais tu parles d'un ton...

JOSEPH.

Encore un coup, Monsieur, ou parlez-moi vous-même sur un autre, ou je me retire. Vous n'êtes pas le premier à qui je n'ai pu le souffrir. Quand ma fortune en dépendrait, je marquerais le même courage. C'est un droit insultant et injuste que vous vous arrogez sur nous autres infortunés. Ne peut-on être dans l'indigence sans être avili? (*Il marche vers la porte.*)

FÉLIX d'un air étonné.

Voilà qui est nouveau!

DE LYS se levant.

Il est singulier. Je ne veux pas qu'il s'en aille. (*A Joseph.*) Écoutez, monsieur Joseph; vous vous fâchez bien promptement. Vous ne savez pas encore ce que je vous veux. Un moment, et vous n'aurez point à vous plaindre.

JOSEPH.

Je suis fâché de vous avoir parlé ainsi; mais cela est plus fort que moi... Je sais trop que j'ai besoin d'autrui.

DE LYS.

Eh bien! mon intention est de vous mettre un peu à votre aise. Je puis, sans me gê-

Digitized by Google

ner, vous procurer une vie plus commode. Ce que je vous dis est du fond du cœur. Voici un à-compte que je vous prie d'accepter ; cela ne se refuse pas : prenez, il y a cinquante louis. (*Il lui présente une bourse.*)

JOSEPH.

Dans quelle surprise vous me jetez, Monsieur ! Cinquante louis ! à moi ! Et quel service vous ai-je rendu ?... Que voulez-vous de moi ? A quel prix mettez-vous cet argent ?

DE LYS.

Je possède quelques biens ; d'après votre propre aveu, vous êtes pauvre. Je vous donne cette bourse, je vous la donne.

JOSEPH, fièrement.

Je n'ai rien fait pour accepter un tel don ; permettez-moi de vous dire, Monsieur, je crains ce présent... Vos pareils ne prodiguent pas l'or gratuitement.

DE LYS.

Je ne ressemble point à mes pareils ; je ne mets dans mon offre qu'une pure générosité. D'où naîtraient votre défiance et vos refus ? Me croyez-vous homme à ne jamais faire le bien ? Enfin, puisque vous hésitez, je vous dirai que c'est un vœu que j'ai fait, et je l'accomplis en votre faveur.

Digitized by Google

JOSEPH.

Monsieur, vous voulez vous jouer de moi?..

DE LYS, lui mettant la bourse entre les mains.

Non; pour preuve, emportez-la, elle est à vous.

JOSEPH.

Elle est à moi! (*Avec transport.*) Homme généreux! je tombe à vos pieds, je les embrasse... Oui, je l'emporterai... Je serais dénaturé si je la refusais. (*Élevant la bourse dans sa main.*) C'est là-dedans, c'est là-dedans, qu'est la délivrance d'un père, le bonheur de nous trois. Mais je tremble de m'abuser... Je ne sais si je dois... Vous me la donnez, dites, vous me la donnez?

DE LYS, riant.

Oui, oui, je vous la donne... je vous la donne.

JOSEPH, la serrant avec force et avec une espèce de délire.

Eh bien! l'univers entier ne me l'arracherait pas... Or sacré, je te presse sur mon sein. Tu vas servir la nature et ma tendresse... Je sens, pour la première fois, que l'on peut te chérir, t'idolâtrer. (*A de Lys.*) Je reviendrai, Monsieur, je reviendrai; vous verrez quel usage j'en aurai fait... Vous serez forcé de pleurer de joie avec nous, et ce sera là votre

Digitized by Google

récompense... Que le ciel vous comble de véritables biens! Mon père! Ah! courons, j'ai peur de mourir en chemin.

SCÈNE III.

DE LYS, FÉLIX.

FÉLIX.

Je crois qu'il en deviendra fou.

DE LYS.

Tu vois l'effet immanquable de ma recette. Va, il n'aura pas besoin d'une plus forte dose.

FÉLIX.

C'est beaucoup pour lui, et même une somme prodiguée comme cela...

DE LYS.

Ah! ça, monsieur mon intendant, parce que je vous ai emprunté cet argent, vous vous mêlez de faire des remontrances... Je n'en veux plus, je n'en écouterai plus.

FÉLIX, à part.

Bon, voilà ce que je voulais. J'aime qu'un maître parle ainsi.

DE LYS.

Ces cent mille écus que ce notaire voudrait

Digitized by Google

m'empêcher de toucher, remettront l'équilibre dans ma dépense. Je veux jouir, moi; et depuis que je sème l'argent, je n'ai trouvé rien de piquant. (*Il bâille.*) Si l'on me fâche, je me ruinerai... Le plaisir est quelque part, je le poursuivrai tant, que je l'enchaînerai sans doute. (*Il bâille encore.*) Si elle vient, il faut, comme je t'en ai supplié, qu'on lui fasse entendre que son cher frère est ici; sans cela peut-être...

FÉLIX.

En vérité, Monsieur, c'est une insulte faite à ma pénétration. Vous me répétez d'anciennes leçons que je sais par cœur... Faites-moi l'honneur de penser...

DE LYS.

Va, va... (*A part.*) Je crois vraiment que j'en suis amoureux, car je brûle de la voir ici.

UN LAQUAIS, entre.

Monsieur du Noir.

DE LYS.

Qu'il entre... Sois aux aguets au moins, et songe à m'avertir aussitôt.

FÉLIX, fâché.

Eh! Monsieur, est-ce mon coup d'essai? Je sais, je conçois, j'entends...

Digitized by Google

SCÈNE IV.

DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

Bonjour, monsieur du Noir; prenez un siége.

M. DU NOIR.

Je viens dans un moment favorable ; vous êtes seul, et nous parlerons d'affaires.

DE LYS.

D'affaires ? oh ! non s'il vous plaît.

M. DU NOIR.

Mais il le faut... Voilà dix fois que je viens... Il faut que nous parlions.

DE LYS.

Pas pour long-tems donc, je vous prie ; car j'attends une petite personne...

M. DU NOIR.

Quand elle viendra, je me retirerai.

DE LYS.

Ah ! soit... Dépêchez toujours. De quoi s'agit-il ?

M. DU NOIR.

C'est encore au sujet de cette sœur que feu

Digitized by Google

monsieur votre père s'est avisé de déclarer dans son testament.

DE LYS.

Eh bien! aurait-on eu quelques nouvelles?

M. DU NOIR.

Vous m'aviez donné ordre de faire secrètement des perquisitions pour prévenir l'orage qui pourrait fondre un jour. Je n'ai encore reçu aucun éclaircissement; on ne sait ce qu'ils sont devenus. Votre oncle, son nourricier, après la mort de sa femme, accablé de malheurs, m'a-t-on écrit, s'est sauvé de son village avec elle et son fils. Ils ont erré je ne sais où...

DE LYS.

Tant mieux.

M. DU NOIR.

Tans pis... Car si nous savions positivement où elle est, nous prendrions de justes mesures pour lui lier les bras.

DE LYS.

Sans tant s'inquiéter, peut-être y a-t-il longtems qu'elle n'est plus de ce monde...Lorsque mon père quitta ce misérable pays pour courir après la fortune qu'il a rencontrée, je n'avais que six ans. A peine me souviens-je de cette sœur délaissée en nourrice, chez son oncle, bonhomme de campagne. Le passé ne me semble plus qu'un rêve. J'ai vu tant de choses

Digitized by Google

depuis. Je ne sais par quel scrupule mon père a eu la folie de songer à cet enfant, dans le moment précis où mes intérêts semblaient exiger qu'il l'oubliât entièrement. C'est un fort mauvais tour qu'il ma joué. Il devait l'emmener avec lui, l'élever comme moi, lui donner une éducation brillante, ou n'en jamais faire mention : dans l'état où je suis, je ne pourrai jamais reconnaître une paysanne pour ma sœur.

M. DU NOIR.

Ah ! cela ne serait pas décent ; et monsieur votre père, par les soins qu'il a pris de se tenir inconnu à son frère, a bien senti de son vivant le tort que lui causerait une telle parenté. Pourquoi a-t-il voulu vous obliger, en s'en allant dans l'autre monde, à souffrir ce qu'il n'a pu endurer dans celui-ci ? Ces mourans semblent toujours, à leur départ, oublier tous les usages.

DE LYS.

Non parbleu, je ne consentirai point à perdre la moitié d'un bien qui à peine me suffit en entier. Je ne sais pas comment l'on peut vivre avec quatre-vingt-dix mille livres de rente ; cela était bon pour mon père il y a vingt ans ; mais, à moi, il me faut le double nécessairement.

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Sans doute, le financier doit briller; autrement, par où attirerait-il les regards? Soit dit entre nous, ce n'est guère la naissance ni les actions illustres qui peuvent le distinguer.

DE LYS.

Mais... cependant, monsieur du Noir...

M. DU NOIR.

Pardon... Je vous parle peut-être avec trop de franchise; mais vous savez combien j'étais familier avec monsieur votre père. Nous nous sommes connus tous deux, non pas dans l'opulence au moins; il était alors loin de prétendre à un équipage; et les six maisons que j'ai dans Paris, appartenaient encore aux familles qui depuis me les ont troquées contre du papier timbré.

DE LYS, souriant.

Mais on aurait tort de dire que vous êtes un sot, monsieur du Noir.

M. DU NOIR.

Je me rappelle ce tems avec volupté, tout gueux que j'étais; mais je n'ai pas été si heureux que monsieur votre père. Nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Un fermier-général venait de le créer petit commis lorsque j'obtins la place de second clerc dans ma

Digitized by Google

première étude. Enfin devenu, grâce à Dieu, procureur, après dix années d'assiduité constante, nous nous sommes rendus mutuellement bien des petits services, et je lui ai fait gagner plus d'un procès, qui, sans vanité, étaient des plus difficultueux; aussi m'a-t-il toujours beaucoup distingué.... Il m'aimait, je puis le dire.

DE LYS.

Il vous en a donné de fortes preuves en vous nommant l'exécuteur de ce testament, qui me fait appréhender un partage.

M. DU NOIR.

Ce notaire lui aura fait peur; c'est un moraliste éternel; un moment de faiblesse est pardonnable dans cette passe-là. Moi-même, je ne sais comment je m'en tirerai; mais après tout, nous n'y sommes pas. (*Après un moment de réflexion.*) Ne craignez rien, je vous ôterai cette épine-là du pied. Il y a tant de ressources dans notre art; il est si vaste, si profond, si compliqué, que, si jamais elle se présente, je saurai l'égarer dans un labyrinthe d'où elle ne pourra sortir.... Il n'y a que ce notaire qui nous arrête; nous aurons de la peine à le gagner.

DE LYS.

Il faut que nous allions le voir encore.

Digitized by Google

M. DU NOIR.

C'est bien dit... Je suis à vos ordres.

DE LYS.

Il ne vous aime pas, monsieur du Noir.

M. DU NOIR.

Entre gens de notre robe, on se raccommode tout comme on se brouille.

(Félix entre.)

DE LYS.

On vient; je vous ai dit...

M. DU NOIR, se levant et saluant.

Je me retire.

SCÈNE V.

DE LYS, CHARLOTTE, FÉLIX.

DE LYS.

Est-ce elle?

FÉLIX, tout bas.

Oui.

DE LYS.

Bien, bien...

Digitized by Google

FÉLIX, sort et fait avancer Charlotte.

Avancez, Mademoiselle; je vous dis que votre frère est là qui parle à mon maître.

(A peine Charlotte a-t-elle fait un pas dans la chambre, qu'il sort en fermant la porte précipitamment.)

DE LYS, allant à Charlotte.

Venez donc, ma belle enfant, venez... De quoi avez vous peur?

CHARLOTTE, voulant rouvrir la porte.

Monsieur, pardonnez-moi... On me dit que mon frère est ici... Mon frère n'y est pas... On me trompe...

DE LYS.

Eh bien! votre frère... Il ne fait que de sortir... Il va rentrer; attendez-le une minute.

CHARLOTTE, s'efforçant toujours d'ouvrir.

Monsieur, je l'attendrai au logis, s'il vous plaît... Mais cette porte, cette porte s'est fermée.

DE LYS, souriant.

Ah! nos portes ne s'ouvrent pas comme cela; il y a un petit ressort invisible... Mais craignez-vous de rester un moment avec moi? J'ai tant de choses à vous dire.

Digitized by Google

CHARLOTTE, prenant un ton grave et imposant, dans lequel on entrevoit cependant un peu de timidité.

Non, Monsieur, je ne crains rien; vous pouvez dire ce que vous me voulez.

DE LYS, lui prenant les mains, qu'elle retire.

Beaucoup, beaucoup de bien... Mais il faut nous asseoir... Qu'avez-vous à regarder toujours à la porte?..... Vous dites n'avoir pas peur... Ah! la fausse brave! Ces petites mains-là sont toutes tremblantes... Asseyez-vous... Nous parlerons ensemble.

(Il lui présente un fauteuil.)

CHARLOTTE.

Monsieur, nous avons coutume de parler debout.

DE LYS.

Ah! charmante mutine! Allons, à votre fantaisie... Oh! ça, dites-moi; regardez bien ce bel appartement, ces meubles, ces trumeaux; n'aimeriez-vous pas loger dans un appartement semblable? avoir de belles robes, des bijoux, et vous mirer dans ces grandes glaces? Tout ceci n'est-il pas bien délicieux, bien désirable, et tout ce qui s'ensuit?... Des domestiques, une bonne table, un carrosse... Oh! un carrosse roulant: pour celui-là, c'est un grand plaisir, n'est-il pas vrai?

Digitized by Google

CHARLOTTE.

Je ne devine pas encore ce que Monsieur veut dire.

DE LYS.

Mais, en effet, il n'est pas facile de se l'imaginer.... Écoutez; si l'on voulait tout-à-l'heure vous donner un grand état..... Par exemple, vous faire la femme d'un homme bien riche, à-peu-près comme moi, que donneriez-vous pour une fortune semblable?

CHARLOTTE.

Rien, Monsieur.

DE LYS.

Rien!... La chère enfant, elle est naïve; elle croit pouvoir ne rien donner.

CHARLOTTE.

Je vous le dis sincèrement, Monsieur; je n'envie point cette grande aisance, où l'on oublie tout, où l'on s'oublie soi-même. Je ne pourrais point vivre dans cette abondance, sans songer que tout ce superflu est pris sur tant de malheureux qui sont dans le besoin... Je parle ainsi, parce que je sais ce que c'est que l'indigence.

DE LYS, d'un ton appuyé.

Vous ne la connaîtrez plus, ni vous, ni votre frère. Je veux faire sa fortune; je viens

Digitized by Google

déjà de lui donner une bourse de louis. Comme il est parti joyeux! comme il m'aime!

CHARLOTTE, avec étonnement.

Mon frère! Vous lui avez donné de l'argent! Ah! Monsieur, laissez-moi courir à lui... laissez-moi... Qu'il vous le rende.

DE LYS.

Comment!

CHARLOTTE.

Une générosité si extraordinaire ne peut avoir en vous que des vues qui m'effraient.

DE LYS.

Voilà de grands mots! Mais je n'exige qu'un peu de reconnaissance... Vous direz encore que vous ne pouvez rien, que vous ne m'entendez pas...

CHARLOTTE.

Je crains au contraire de vous avoir trop entendu... Je ne puis rester; faites-moi ouvrir, Monsieur; faites-moi ouvrir, je vous en supplie... je vous en supplie...

DE LYS.

J'y perdrais trop, et cette complaisance serait cruelle à moi-même. Pourquoi voulez-vous que je me haïsse à ce point? Je m'aime un peu; voilà tout mon crime, si c'en est un. Si vous daigniez m'imiter, rien ne vous manquerait;

Digitized by Google

vous seriez mieux avec moi, que si vous étiez la femme d'un duc, ou celle d'un prince.

CHARLOTTE, avec une fermeté noble.

C'est pour me faire de pareilles propositions, que vous m'avez fait entrer ici, sous l'appât trompeur que mon frère m'y demandait? Vous nous outragez ainsi, parce que nous sommes pauvres et sans protection! Vous ne rougissez point de nous tendre de pareils piéges, d'augmenter le sentiment de notre infortune par le mépris que vous faites de nous! Vous ne daignez pas nous supposer des vertus! Vous croyez facile de nous déshonorer, parce que vous ne doutez pas même de votre triomphe! Vous le fondez peut-être sur l'excès de nos besoins! Que je suis heureuse d'avoir reçu une éducation, honnête! Sans elle je risquerais peut-être d'être séduite par ces faux biens que vous me proposez. Je perdrais le plus précieux des trésors, cette estime de soi-même qui n'appartient qu'à qui sait se respecter; ce calme qui suit l'innocence; je les perdrais ces biens inestimables: on m'appellerait une malheureuse; je la serais; je ne pourrais plus rien regarder autour de moi que la rougeur sur le front.

DE LYS.

Elle parle comme Paméla... Mais ce n'est point là un langage de campagne... Dites-

Digitized by Google

moi un peu, où avez-vous vécu?... Vous avez donc vu du monde?

CHARLOTTE.

Depuis que nous avons quitté le village que je regrette, nous avons été forcés de demeurer dans plusieurs villes, et toujours avec d'honnêtes gens, qui nous ont appris à bien parler, et à penser encore mieux. Mon frère et moi aimons à lire ensemble dans les courts momens de notre loisir : c'est un plaisir bien doux, et qui ne nous coûte rien. Il suspend quelquefois nos peines. Parmi les livres qu'on nous a prêtés, je me souviens parfaitement de cette histoire de Paméla ; et si vous l'avez lue, elle devrait vous avoir touché.

DE LYS.

(*A part.*) Je me doutais bien qu'elle avait lu... (*Haut.*) Vous avez donc été formée par des livres ?

CHARLOTTE.

Et par le malheur, plus instructif encore.

DE LYS.

Vous croyez donc à tous ces romans, à ces tableaux chimériques?... L'exemple de Paméla est un peu fort...Eh! bien, moi je vous prêterai des livres tout aussi estimés. J'ai là une bibliothèque, avec des estampes telles que vous n'en avez jamais vu... Sur ma parole, vous prendrez goût à cette lecture.

Digitized by Google

CHARLOTTE.

Je ne lis que les livres que mon frère approuve, et l'on a voulu nous en prêter qu'il a rendus tout de suite, et sans vouloir en lire les premières pages.

DE LYS.

Il est donc bien scrupuleux aussi votre frère?... Est-il lecteur?

CHARLOTTE.

Nous avons été élevés ensemble aux mêmes occupations comme aux mêmes vertus.

DE LYS.

C'est-à-dire que vous avez reçu les mêmes préjugés... Il est bon de moraliser, mais c'est quand on ne trouve pas à faire mieux... Tous ces feseurs de livres sont les premiers à rire sous le masque de ce qu'ils ont écrit. Quand on est jeune et jolie, on doit monter sur le trône des plaisirs. C'est-là qu'on est adorée et servie en reine. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour découvrir cette route facile et fortunée. Ces brillantes créatures couvertes de diamans, que l'on rencontre dans toutes les fêtes, et qui en paraissent les divinités, mourraient de faim, si elles n'avaient secoué un joug qui les captivait dans le malheur... La volupté ne ment jamais, jamais... (*Avec passion, et se saisissant d'elle.*) Belle comme Psyché, aussi timide, aussi farouche qu'elle,

Digitized by Google

tu te fais un monstre de l'amour. (*Avec transport.*) Va, ose le regarder seulement, et bientôt tu en seras folle.

CHARLOTTE, reculant tout agitée.

Monsieur, faites ouvrir à l'instant... à l'instant-même, ou j'oserai tout...

DE LYS.

Eh! doucement, doucement; votre frère...

CHARLOTTE.

Je n'attends plus mon frère... Ah! s'il savait....

DE LYS.

Comment s'il savait.... Mais ne craignez rien de lui; il est d'accord avec moi. J'en fais mon favori. Il sent mieux que vous que c'est votre bonheur que je veux faire.

CHARLOTTE, avec indignation.

Homme vil! c'est dévant moi que vous osez le calomnier aussi indignement! Vous l'avez surpris en lui fesant accepter cet argent. Il vous le remettra dès que.... Vous saurez combien nous méprisons tout ce qui vient de vous. Le besoin aura beau nous poursuivre, il ne pourra que nous faire mourir.

DE LYS.

Mais quelle fausse idée!.. Sachez que je ne veux que votre aisance, votre félicité... Je

Digitized by Google

vous offre un sort envié de tant d'autres, ma fortune, mon cœur. Une première proposition effarouche, d'accord.... Mais revenez à vous... Je serai respectueux... Discutons seulement...

CHARLOTTE, regardant de tous côtés, comme cherchant quelque chose.

Pour la dernière fois, Monsieur, faites ouvrir.

DE LYS.

Oh! d'honneur, non... Je m'en garderai bien... Nous ne pouvons nous quitter que bons amis d'abord.... En conscience, tout autre parti devient inutile... (*Charlotte se saisit intrépidement d'un fusil à deux coups, qu'elle aperçoit dans un coin.*) Mais que faites-vous, que faites-vous là?

CHARLOTTE, avec force.

Je sortirai... N'approchez pas.

DE LYS, effrayé.

Laissez ce fusil, Mademoiselle, laissez-le.. Il est chargé à balles... prenez garde.

CHARLOTTE, d'un ton déterminé.

Malheur à lui s'il approche. (*Elle frappe à la porte avec la crosse du fusil, et à grands coups redoublés en criant.*) Ouvrez, Messieurs, ouvrez de grâce. (*Aussitôt un des deux canons part, et le fusil tombe des mains de Charlotte..*)

Digitized by Google

DE LYS, tombant dans un fauteuil.

Ah!

FÉLIX en dehors, ouvrant la porte tout au large et avec précipitation.

Au secours... au secours... au secours.

CHARLOTTE, se sauvant.

Ah! Dieu!

(Félix et de Lys restent immobiles dans leur première attitude, en se regardant sans pouvoir parler.)

SCÈNE VI.

DE LYS, FÉLIX.

FÉLIX, après une longue pause.

Un coup de fusil!... D'où part-il?... Qui est blessé?... En vérité, je ne reviens point de mon premier effroi.

DE LYS.

Je suis moi-même tout étourdi.

FÉLIX.

Je ne devine pas comment...

DE LYS.

Pour m'échapper, elle enfonçait la porte avec ce fusil... Un des canons a pris feu... Elle a failli parbleu me casser la tête...

Digitized by Google

FÉLIX.

Rien moins que cela, Monsieur?... Quelle audace avec sa vertu! (*Ramassant le fusil avec précaution.*) Mais c'est un scandale affreux. Toute la maison est en l'air; on va venir...

DE LYS.

Courons vite au-devant. Montrons que ce n'est rien... Fais semblant de rire. (*Avec humeur.*) Eh! ris donc...

FÉLIX s'efforçant de rire.

Oui, oui, Monsieur, je rirai... Ah! ah! ah!

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe sur un large pallier d'escalier, qui communique à l'antichambre de l'appartement de de Lys.

SCÈNE I.

REMI, JOSEPH.

(Le vieux Remi est conduit par Joseph; il l'amène comme en triomphe, et dans le délire de la plus grande joie.)

JOSEPH.

C'EST ici la maison de notre bienfaiteur. Voici son appartement; courons embrasser ses genoux... Après vous, c'est lui que mon cœur chérit et honore. Par quel bienfait il a consolé les chagrins de ma vie!... Mon père! il n'est plus, il ne sera plus de douleur ni pour vous, ni pour moi.

REMI, s'asseyant.

Ah! mon fils; je me sens déjà las. Depuis dix mois que mes jambes ne prennent qu'un faible exercice, je m'étonne moi-même de

Digitized by Google

me voir marcher... Comme le plaisir succède à la peine ! Que dis-je ? Ai-je souffert ? Non, le ciel m'a donné un bon fils ; et tandis que les riches ont des enfans barbares et dénaturés, les miens ont essuyé mes larmes ; leurs tendres soins m'ont fait bénir la pauvreté et l'esclavage.

JOSEPH, embrassant son père.

Comme j'étouffais en vous embrassant dans la prison ! Je vous déguisais les tourmens de mon ame ; mais c'est ici que ma joie est pure, entière, inaltérable... Ah ! Dieu ! je n'ose encore reporter la vue sur vos souffrances.

REMI.

Mes souffrances !... Je suis homme, mon fils, j'en ai dû essuyer les peines. J'ai vu d'autres malheureux souffrans à mes côtés... Il était une douceur secrète que l'infortune n'a pu me ravir ; c'était de sentir mon ame en paix, de me juger, de me connaître innocent. Si les coups de l'injustice m'ont fait verser quelques larmes, le désespoir n'est jamais entré dans mon cœur. Dieu voyant ma soumission, m'a prêté le courage.

JOSEPH.

C'est votre cœur généreux qui vous a conduit dans les prisons. C'est la répugnance invincible que vous avez eu à faire enlever les meubles de vos frères les cultivateurs de la

Digitized by Google

terre; et n'ayant pu justifier ces poursuites iniques qui révoltent l'humanité, vous avez été considéré comme ayant dissipé les deniers royaux.

REMI.

Ah! plutôt mourir que d'être le ministre de ces cruautés!... Va, lorsqu'au milieu des murs élevés de mon étroite prison je pouvais découvrir un coin du ciel, je me trouvais consolé.. Je me disais; là réside le protecteur des malheureux. La terre les oublie; mais il n'en est pas un seul qui ne soit présent à ses regards.

JOSEPH avec véhémence.

Mon père!... et cependant la faim vous aurait dévoré dans ce séjour de larmes et d'horreur, si...

REMI, fort et vivement.

Arrête, et qu'est la Providence!... Dieu m'aimait, puisqu'il m'a conservé mon Joseph... Et ma Charlotte, où est-elle?

JOSEPH.

Je l'ai aperçue, je l'ai appelée, elle accourt... Viens, ma sœur, viens....

Digitized by Google

SCÈNE II.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, accourant et tombant aux pieds du vieillard.

Mon père, vous êtes libre!... Mon père est délivré !... Et quel Dieu!.... Ah! mon frère!... Félicité inattendue !

REMI.

Mes enfans, mes enfans, remercions tous le ciel... J'ai toujours espéré en lui. Mon contentement redouble des marques de votre tendresse... Nous ne serons plus séparés.

JOSEPH, apercevant de Lys.

Il vient à nous, mon père ! le bienfaiteur qui nous rend tous trois à la vie.

Digitized by Google

SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, DE LYS.

REMI, s'en allant au devant de de Lys.

Ah! Monsieur, comment m'acquitter de ce que je vous dois, et payer ce que vous me faites goûter en ce moment?...

JOSEPH, l'interrompant.

Jouissez de votre générosité... Mon père, que voici, était détenu en prison pour des dettes malheureuses. Il y serait peut-être mort dans les horreurs de la misère; mais par le moyen de cet or que vous m'avez donné, j'ai obtenu son élargissement. Ses enfans le possèdent... Voilà l'emploi, Monsieur, que j'ai fait de cette somme qui me fut si chère.

DE LYS, un peu interdit.

C'est bien, c'est bien. Asseyez-vous, bonhomme. J'aime à faire du bien, moi... Vous verrez.

JOSEPH.

Vous êtes un dieu pour nous; nous vous chérirons, nous vous respecterons jusqu'au

Digitized by Google

dernier soupir... Mon père, ma sœur, jetons-nous à ses pieds. (*A Charlotte qui pleure.*) Tu pleures de joie. (*Remi et Joseph vont pour s'incliner, de Lys les relève.*) Monsieur, que ces larmes muettes vous expriment la plus vive reconnaissance. (*A Charlotte qui est demeurée debout.*) Eh! quoi? tu ne te joins pas à nous! Charlotte serait-elle insensible, ingrate?... Tu m'étonnes! tu m'affliges!

CHARLOTTE, tenant les mains de son père.

Ah! Joseph, Joseph! suspens un moment.. Non, non. (*Elle ne peut continuer, sa voix s'étouffe dans le sein de son père.*)

DE LYS, voulant séparer Charlotte d'avec son père.

Allons, c'est assez; laissez un peu respirer ce vieillard en paix. Ne l'accablez pas tant. Il aurait besoin de prendre quelque restaurant. Qu'il descende, je vais avertir qu'on le traite bien à l'office.

CHARLOTTE, tenant toujours la main de son père

Mon père! je ne saurais parler... Je ne puis...

REMI.

Eh bien! ma fille... Tes sanglots ..

CHARLOTTE.

Hélas!... Il vous faut retourner en prison.

Digitized by Google

JOSEPH, avec une surprise mêlée de douleur.

Que dis-tu, Charlotte?

CHARLOTTE.

On te trompe, mon frère, on t'abuse, et tu ignores...

DE LYS.

Paix, paix, de grâce, voulez-vous?...

CHARLOTTE.

Non, Monsieur, non; si je me taisais, je serais coupable; je trahirais leur honneur et le mien.. Je ne leur ai jamais rien caché... Ils sauront tout.

RÉMI, se levant.

Comment donc, ma fille?...

CHARLOTTE.

Cet or qui vous a rendu libre fut prodigué pour séduire mon frère et moi. Tout le bien qu'il veut nous faire, n'est qu'au prix de mon déshonneur... Mon père, retournez en prison.

RÉMI, avec noblesse.

Oui, sans doute, j'y retournerai dès ce moment, et avec plus de joie que je n'en suis sorti. L'esclavage, Monsieur, me sera moins dur que la liberté, parce que je vous la dois, et que je rougis de vous la devoir. Peut-être un jour l'aurais-je due à la pitié de cœurs

Digitized by Google

vraiment désintéressés; alors mon ame se serait livrée au doux sentiment de la reconnaissance, au lieu qu'elle est déchirée de regrets amers. Je préfère les chaînes à vos offres honteuses. Je vais vous signer un billet, et vous offrir un titre qui vous donnera le même droit, car mon corps est le seul bien que je possède : mais plutôt mourir, elle et moi, que de souffrir son infamie !

DE LYS.

Vous vous emportez bien vite. Suspendez un moment... Écoutez-moi.

REMI.

Qu'écouterai-je désormais ? Que direz-vous, Monsieur ? Parlez, achevez votre ouvrage ; poignardez le cœur d'un père ; osez le corrompre pour faire une infâme de sa fille. Je suis pauvre, mais honnête; je n'ai jamais rougi de l'infortune, mais je me sens humilié de l'idée que vous avez conçue : et de quel droit comptez-vous me rendre votre complice ?

DE LYS.

Je ne veux point vous humilier. Je suis riche, je puis ajouter libéral. Il est en mon pouvoir de vous faire toute sorte de bien. Est-ce là être criminel ? Vous êtes l'unique auteur de vos maux. Vous préférez votre misère à la fortune qui vous rit, vous... (*Il*

Digitized by Google

demeure interdit, muet devant le regard du vieillard.)

REMI, le fixant avec une noblesse tranquille, mais ferme.

Achevez, Monsieur, achevez; vous n'osez, vous ne pouvez soutenir le regard d'un père... Misérable, dénué de tout, il vous anéantit; il vous révèle la turpitude et la bassesse de vos desseins, ou plutôt il vous éclaire en ce moment; car je me plais à croire que vous n'êtes pas un méchant. Non, vous ne l'êtes pas... Vous sentez que vous vous dégradez, que vous vous rendez vil à mes yeux. Allez, j'oublie mon injure, pour vous faire connaître à quelle honte vous vous livrez...

JOSEPH, furieux.

Ah! barbare! dont je n'ai pu deviner le cœur, pourquoi m'avoir abusé, pourquoi me montrer une ombre de félicité pour me précipiter tout-à-coup dans le désespoir! Ah! que n'ai-je su lire sur ce front perfide! J'aurais foulé aux pieds cet or que j'ai béni, j'aurais...

REMI, en père qui commande.

Paix, mon fils, paix; je vous l'ordonne.

JOSEPH, à part.

O tourment inconnu!.. l'opprobre nous attendait, et ces coups partent de lui!

Digitized by Google

DE LYS, avec un peu de contrainte.

Mais vous ne m'avez point laissé achever... Cet attachement pourrait devenir sérieux : épris de ses charmes, je pourrais former avec elle des liens qui banniraient tous vos scrupules; ce ne serait pas là sans doute le premier exemple que vous auriez vu, dans le cours de votre vie, du triomphe de la beauté, et la sienne est faite...

REMI.

Nouvelle insulte que je méprise, ou plutôt que je pardonne à un malheureux jeune homme qui n'a jamais conçu ce que c'est que l'honneur, ce qu'il exige, ce qu'il ordonne, ce qu'il inspire. Il est une juste et louable fierté qui convient plus souvent aux pauvres qu'aux riches mêmes. Je la sens, Monsieur, et quoi que vous fassiez, vous ne m'abaisserez point. Non, jamais... Vous seriez dans les sentimens de l'épouser, que je ne vous jugerais pas digne d'elle : ce n'est point par l'opulence que l'on s'égale à la vertu. Allez, je lui destine un autre époux, qui saura la rendre heureuse. (*Scène muette entre Joseph et Charlotte.*) De ce pas, je cours accomplir ce que depuis long-tems mes vœux demandaient au ciel. C'est pour ce seul bonheur que j'aspirais au moment d'être élargi; il ne me faut qu'une heure. Je reviendrai, Monsieur, m'en-

Digitized by Google

gager votre débiteur, et me livrer à vous... Vous croyez à ma parole?

DE LYS, à Remi.

Demeurez, soyez libre.

REMI.

Non, je ne veux vous rien devoir. (*En montrant Charlotte.*) Vous l'avez outragée.

DE LYS, allant à Charlotte.

Et vous, Charlotte, est-il vrai que vous me détestez?

(Geste muet de la part de Charlotte.)

REMI.

Il nous serait impossible d'accepter aucun de vos bienfaits; ils sont trop cruels, et malheur à qui les attire... Ma fille! mon fils! (*Ils vont comme pour s'éloigner.*) Mais, non, restez; et vous, Monsieur, puisque le vice est encore étranger à votre ame, qu'elle peut être changée par l'exemple d'une vertu victorieuse de l'infortune, et par celui des révolutions de la fortune, qui nous joue tous tant que nous sommes, soyez témoin d'un aveu que mon cœur ne saurait garder plus long-tems. (*A ses enfans.*) Voici le moment que je vous ai promis, et je dois surtout m'expliquer devant Monsieur, pour éteindre dans son cœur jusqu'aux dernières lueurs d'une espérance coupable... Charlotte... Vous vous croyez

Digitized by Google

frère et sœur... Mes enfans, l'un de vous deux...

JOSEPH.

Qu'allez-vous dire!... L'un de nous deux n'est pas votre enfant?

CHARLOTTE.

Je tremble pour lui... Je tremble pour moi...

REMI.

Je serai toujours votre père; je vous aimerai toujours également; vous ne cesserez point d'être à moi; vos cœurs me resteront, j'en suis bien sûr... O ma Charlotte! je t'ai souvent parlé de ton oncle et de son fils, qui vivaient dans l'opulence; vous savez l'un et l'autre combien j'ai fait de recherches, et toutes, hélas! infructueuses...Eh bien! Charlotte, apprends que c'est ton père, que c'est ton frère que je cherchais.

CHARLOTTE, avec douleur.

Je ne suis pas votre fille!

JOSEPH.

Je ne serais pas ton frère! O ciel!

REMI.

Un moment, chers enfans; et ne m'interrompez pas. (*A Charlotte.*) Tu m'as été confiée, en naissant, par mon frère. Ma femme

Digitized by Google

te nourrit de son lait, et te servit de mère. Élevée avec mon fils comme sa propre sœur, forcé de vous laisser l'un et l'autre, je n'ai pas trouvé de moyen plus assuré pour vous conserver dans une union pure et fraternelle, que de vous laisser ignorer un secret dont j'ai toujours porté sur moi les preuves écrites, en cas d'événement. Vous savez comme, frappé de plusieurs revers, errant de côté et d'autre, j'ai perdu jusqu'à l'espérance de retrouver les deux parens que j'ai inutilement redemandés à toute la terre. Ils avaient changé de nom. On les disait établis dans cette capitale : mais le sort m'a toujours enlevé jusqu'aux moindres indices... Charlotte, mon enfant, tu devrais vivre aujourd'hui dans l'opulence, et tu demeureras pauvre; mais tu auras la vertu, le courage, l'innocence et la paix de l'ame. Que ces biens te consolent de ceux que tu as perdus...

DE LYS, à part.

Il me faut écouter jusqu'au bout... Voilà qui m'intéresse fort.

REMI.

J'ai bien gagné le droit de disposer de toi. Il te faut un époux qui sache te connaître et t'aimer; il te faut un protecteur. Une union fortunée n'est pas interdite aux pauvres : c'est même un avantage que les riches semblent leur envier. (*Joseph et Charlotte entrelassent*

Digitized by Google

leurs mains, et leurs regards expriment leurs sentimens mutuels.) Oui, mes enfans, je connais vos cœurs; ils sont nés l'un pour l'autre, et Joseph doit retrouver une épouse en perdant sa sœur. (*A Charlotte.*) Parle; ne le préféreras-tu pas, non-seulement à ce riche, mais encore à tout autre?

(Ils s'embrassent.)

CHARLOTTE.

Ai-je besoin de le dire!

DE LYS, à part.

Quelle scène! quel rapport! quel trouble s'empare de moi?

JOSEPH.

Charlotte!... Ah! c'est pour la vie.

CHARLOTTE.

Mon...

JOSEPH.

Oublie le nom que tu allais prononcer, oublie-le pour un autre moins cher... Sous quel titre que je t'obtienne, il ne me sera pas possible de t'aimer devantage.

REMI, à de Lys qui reste pensif en les contemplant.

Voyez si tout ce que vous possédez vaut un seul de nos tressaillemens. Ah! si vous pouviez sentir ces mouvemens purs et doux. (*Avec trans-*

Digitized by Google

port.) Riches malheureux, gardez votre or indigent, et laissez-nous la volupté des larmes. (*Il presse ses enfans dans ses bras.*) Allons, mes enfans, je vous conduirai, suivez-moi. L'air que l'on respire ici n'est pas bon... Monsieur, j'ai voulu vous rendre, le premier, témoin de la déclaration que je dois faire publiquement. Il faut qu'il en soit dressé un acte dans les formes, ensuite je reviendrai... Je vous ai engagé ma parole. Adieu. (*Joseph et Charlotte se sont déjà éloignés.*)

(De Lys arrêtant Remi et le tirant à part.)

DE LYS.

Un mot.

REMI.

A mon retour, Monsieur, à mon retour, et je suis tout à vous.... Craignez-vous pour votre somme? je vais vous signer un billet... Accordez-moi seulement une heure.

DE LYS.

Je ne vous demande qu'un mot. Dites-moi de grâce votre nom, et de quel pays vous êtes?

REMI, en s'en allant.

Remi, de Monbason, en Franche-Comté... Serviteur.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

DE LYS, extrêmement agité, et se promenant à grands pas.

C'EST lui, c'est elle, ce sont eux... Oh! je ne puis en douter... Rencontre fatale! Sort perfide! J'ai manqué de me trahir. Il faut ici de la prudence, de l'activité. Le premier pas, sans doute, est de ne pas les laisser échapper par la ville. Je leur donnerai de l'argent et les renverrai sur-le-champ hors de Paris. (*Il sonne, un domestique entre.*) Dubois, courez vite après eux. Dites-leur que j'ai quelque chose d'important à leur communiquer, et que cela ne souffre aucun retard. Acquitte-toi bien de ta commission. (*Le domestique sort.*) Je les retiendrai ici, J'abjurerai devant eux cette frivole fantaisie qui m'a surpris je ne sais comment. Je prodiguerai l'or avec des démonstrations d'un zèle purement généreux. Dès demain je les ferai embarquer pour la province. Avec une chaumière et quelques arpens de terre, je les rendrai bien contens. Oui, voilà ce qu'il faut faire pour réussir... Mais je suis tout tremblant, je voudrais, je ne sais... Que deviendra tout ceci? (*Il marche à pas précipités.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

Ah! monsieur du Noir, bonjour; vous venez fort à propos.

M. DU NOIR.

Dieu merci, je vous trouve. Je craignais fort de ne pouvoir vous rencontrer; car...

DE LYS.

Écoutez-moi... J'ai à vous dire...

M. DU NOIR.

Laissez-moi vous annoncer auparavant...

DE LYS, avec impatience.

Eh! non, c'est moi qui dois vous apprendre...

M. DU NOIR.

Mais de grâce, prêtez l'oreille...

DE LYS.

Volontiers, après que je vous aurai dit...

M. DU NOIR.

Mais si vous saviez...

Digitized by Google

DE LYS.

Je sais cela.

M. DU NOIR, avec vivacité.

Vous, vous? C'est étrange. Vous savez que je viens de recevoir de leurs nouvelles? vous savez cela?

DE LYS, frappant du pied.

Oui, je sais mieux que vous.

M. DU NOIR.

Vous m'impatientez. Apprenez, apprenez que votre sœur est à Paris avec un vieil oncle et un cousin.

DE LYS.

Je le sais, je le sais; morbleu, je ne le sais que trop.

M. DU NOIR, étonné.

Vous le savez! d'où s'il vous plaît?

DE LYS.

Nous les cherchions bien loin; ils étaient sous nos yeux.

M. DU NOIR.

Sous nos yeux!

DE LYS.

Ce tisserand dans ce galetas, frère et sœur supposés; ce père en prison; tout cela sort d'ici.

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Est-il possible !...

DE LYS.

Ils étaient là. A ce qu'ils ont dit, je les ai reconnus.

M. DU NOIR, stupéfait.

Là, ils étaient là?

DE LYS.

Eh oui ! si vous saviez ce qui s'est passé entre moi et cette famille indigente. J'avais donné cinquante louis à ce tisserand; ils ont servi à tirer le père de prison.

M. DU NOIR, avec humeur.

Que diable vous avisez-vous aussi de donner votre argent! Cela porte toujours malheur.

DE LYS.

Le père m'a fait l'offre de me faire un billet.

M. DU NOIR.

Un billet! prenez, prenez; mais surtout faites m'en faire le modèle; qu'il n'y soit pas dit que la somme dont il se reconnaît débiteur a servi à le retirer de prison; car nous ne pourrions plus l'y faire rentrer.

DE LYS.

Oh! ce n'est point cette misérable somme qui m'inquiète.

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Vous avez tort... Mais cette canaille va faire du train... Ils savent donc que vous êtes...

DE LYS.

Rien à mon égard. Ils ne s'en doutent seulement pas...

M. DU NOIR, avec joie.

Ils ne savent rien ? Oh! laissez-moi faire, laissez-moi faire. Je les écarterai bien vite. Allez, je les ferai coffrer tous trois en prison; ils me doivent trois termes. Où sont-ils, où sont-ils ?

DE LYS.

J'ai fait courir après eux pour mieux les retenir. Vous allez les voir, vous allez les voir.

M. DU NOIR.

Bon, bien imaginé... On vient.... Prenons bien garde à nous. Les voici.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DE LYS, M. DU NOIR, DUBOIS.

DE LYS, avec impatience.

Eh bien?

DUBOIS.

Monsieur, il ne m'a pas été possible de les faire revenir sur leurs pas. Le vieillard m'a juré qu'il serait ici dans une heure; mais il m'a dit vouloir auparavant parler à un notaire. Il m'en a demandé un de confiance, un honnête homme, un bon humain. Je lui ai enseigné le vôtre ils y courent.

DE LYS, furieux.

Malheureux... Tu périras de ma main.

DUBOIS, tremblant.

Eh! Monsieur, est-ce que j'ai mal fait? Ce notaire n'est-il pas un fort honnête homme?

DE LYS.

Retire-toi. Crains ma colère... Retire-toi.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

DE LYS, M. DU NOIR.

DU NOIR.

Mais il y a une destinée qui nous joue.... C'est un sort, c'est un sort.

DE LYS, allant et venant.

La fureur me transporte.

M. DU NOIR.

Au surplus, quand votre valet n'eût pas indiqué votre notaire, le premier auquel ils se seraient adressés n'aurait pas manqué de les instruire de tout, parce qu'il est annoncé qu'on a quelque chose de très-intéressant à dire à votre sœur ou à ses héritiers. On a même promis une récompense à celui qui pourrait en donner des nouvelles; et dans les affiches d'aujourd'hui, un commis des tailles y fait savoir qu'elle est à Paris, ainsi que son frère, et que son oncle est détenu en cette ville pour deniers royaux, ses meubles n'ayant pas suffi pour le libérer.

DE LYS.

Mais que faire? Comment parer ce coup terrible?

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Habillez-vous, faites avant courir chez le notaire, afin qu'il vous attende, et qu'il ne soit visible pour personne... Prévenez-le bien d'être seul, et mettez la plume à la main sur-le-champ.

(De Lys comme un fou sonne tous ses laquais. Les laquais arrivent.)

DE LYS.

Mon secrétaire?

UN LAQUAIS.

Il est sorti.

DE LYS, se promenant.

L'impertinent! le fat! Quand j'ai besoin de lui. Allez, allez.... Restez.... Sortez tous.... Comme tout s'enchaîne! Si je n'avais pas donné une bourse de louis, il ne serait pas sorti de prison, il ne serait pas venu ici, il n'aurait pas eu l'adresse de mon notaire.... Jour fatal! Maudite fantaisie!

M. DU NOIR.

Mais, Monsieur, il faut écrire deux mots absolument.

DE LYS, se désespérant.

Mon secrétaire absent, puis-je écrire?

M. DU NOIR.

Eh! Monsieur, je vous en servirai.

Digitized by Google

M. DE LYS.

A la bonne heure, que ne me disiez-vous... Passons dans mon cabinet. (*Il sonne.*) De l'encre, une plume. Vous me dicterez tout au long comme il faudra mettre, entendez-vous, tout au long. (*Regardant ses domestiques.*) Je chasserai tous ces coquins là.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente le cabinet d'un notaire. Il est assis en robe de chambre devant son bureau, garni de papiers et de cartons.

SCÈNE I.

LE NOTAIRE, il lit et signe.

Que d'emprunts! on n'a jamais vu un siècle plus affamé d'argent... où passe-t-il? (*Il secoue la tête.*) Mauvaise affaire que tout ceci. Plus de fonds, plus de crédit!... Ce particulier jouissait de la confiance publique; c'était pour lui une mine inépuisable... Le maladroit l'a imprudemment fermée, il voudrait encore... (*Il lève les épaules.*) Quelle impéritie!... (*Un clerc entre, lui présente des papiers à signer.*) Qu'est-ce ceci?... Ah! c'est cet usurier qui a fait banqueroute... On arrange tout aujourd'hui. Quel brigandage! Et ces héritiers sont-ils venus? Prendront-ils jour enfin pour finir?

LE CLERC.

Un instant après que vous êtes sorti, mon-

Digitized by Google

sieur Durand les a voulu accorder définitivement, et trois heures entières de contestations n'ont rien avancé.... Ils vont plaider.

LE NOTAIRE.

Quelles petites ames, avec leurs titres et leurs biens! Que de bassesses l'intérêt leur fait faire! Je les ai vu au moment du décès venir m'assaillir comme une troupe de loups acharnés l'un contre l'autre. Leurs yeux affamés me disaient, tout est à moi, rien à mon frère, et cependant le moins riche a plus de quarante mille livres de rente.

LE CLERC.

Monsieur, il est encore venu ce père avec son gendre futur.

LE NOTAIRE.

Eh bien?

LE CLERC.

Il ne sont pas encore tout-à-fait d'accord; ils ne se tiennent plus qu'à mille écus.

LE NOTAIRE.

Est-il possible de marchander ainsi un lien heureux! Le bonhomme de père est attaché à ses écus : il lui en a coûté pour les amasser, d'accord; mais il me paraît moins méprisable que celui qui, malgré l'amour qu'il prétend avoir pour sa fille, s'obstine impudemment

Digitized by Google

à ne vouloir l'épouser qu'à tel prix... J'ai beau voir de ces choses-là depuis trente ans, je ne puis m'y accoutumer.

LE CLERC.

Ce financier a envoyé... C'est celui-là qui retient au couvent sa fille de force.

LE NOTAIRE.

Faute, dit-il, d'avoir assez d'argent pour l'établir, tandis que tout le monde sait les dépenses ruineuses où le jetent les petits soupers qui le déshonorent... Quelles gens!

LE CLERC.

Tantôt doit repasser cet homme veuf pour son contrat. Ce n'est qu'à vous, Monsieur, qu'il prétend avoir affaire.

LE NOTAIRE.

A moi!... Je le remercie. Jamais il ne m'induira à lui dresser son acte dans ses intentions perverses. Quelle voie criminelle cet aveugle père veut prendre pour ruiner ses enfans en bas âge, à l'avantage d'une seconde femme!... Je ne crois pas qu'aucun de mes confrères se prête à de pareilles supercheries; je ne le crois point, et malheur à celui qui en serait l'instrument. (*Il signe.*) Monsieur Renaud, souvenez-vous bien, si jamais vous parvenez à une de nos charges, souvenez-vous des devoirs dont un notaire est comptable à la société. Ce n'est pas assez de les remplir avec cette inté-

Digitized by Google

grité ordinaire qui le met à l'abri des reproches, il faut veiller avec une scrupuleuse sévérité à ne rien laisser faire que dans la rigide équité : c'est à nous enfin à sonder, à pénétrer le fripon, à le démasquer, à le faire rougir s'il est possible, en lui dévoilant sa propre turpitude... C'est ainsi qu'on se rend utile à sa patrie, et qu'on dort satisfait et content de soi-même.

LE CLERC.

Monsieur, votre exemple m'en dit assez. Il serait à souhaiter que tout homme en place regardât son état comme vous regardez le vôtre.

LE NOTAIRE.

Paix, paix, mon cher ami... ne parlons ici de personne; marchons droit, et n'apercevons pas ceux qui s'écartent. Que ce qui n'est pas honnête soit absolument étranger, même à notre pensée. (*Un domestique apporte une lettre de monsieur de Lys.*) Donnez. (*Il lit.*) Il me prie de n'être visible que pour lui seul; il me dit qu'il va venir avec son procureur, pour concerter... Je sais de quoi il s'agit. Ce procureur et ce jeune homme... Nous ne nous accordons point ensemble; et ces informations que j'ai fait faire... Quoi! on n'aurait reçu aucune nouvelle!

LE CLERC.

Aucune, Monsieur.

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

Au moins les petites affiches ne sont pas encore arrivées.

LE CLERC.

Pas encore, Monsieur.

LE NOTAIRE.

Vous me les apporterez sur-le-champ.... Cette affaire m'attriste toutes les fois que j'y songe : c'est bien malheureux... Ils souffrent peut-être la plus extrême misère, tandis qu'ils possèdent une fortune qu'ils ignorent. (*Il soupire.*) Donnez-moi ce carton, n° 307; de ce côté... Mettez-le là. (*On dépose le carton sur le bureau. Un petit clerc entre, et apporte des grosses.*) C'est collationné ? bon... Emportez ces papiers... Pour peu qu'on ait besoin de moi, avertissez-moi tout de suite, et ne faites attendre personne. Rien n'est plus cher à Paris que le tems... Le mien est consacré au public, et je me dois tout entier à son service.

LE DERNIER CLERC.

Mais, Monsieur, il y a dans l'étude un vieux paysan, un garçon et une fille... Cela a l'air d'un mariage. Ils voudraient ne parler qu'à vous; mais je n'ai pas cru devoir vous interrompre à cette heure. Ils attendent.

LE NOTAIRE.

Pourquoi ne m'avoir pas averti plutôt? Je vous

Digitized by Google

ai prévenu plus d'une fois de me laisser toutes ces bonnes gens... Que mon maître-clerc fasse les marquis, les duchesses, les financiers, oh! tant qu'il lui plaira, j'y consens; mais pour les pauvres, je me les ménage; c'est là ma récréation... Allez vite, qu'ils montent.

SCÈNE II.

LE NOTAIRE.

Voyez un peu comme l'étourderie les rend négligens... Je ne veux plus aussi que l'on cire mon escalier, ni mon cabinet. Ils ont peur de venir jusqu'à moi, et je ne suis jamais plus content que lorsque leurs souliers à clous ont bien rayé mon parquet. J'ai souvent trouvé des ames neuves et grandes dans ceux que l'orgueil appelle petites gens. Je suis dégoûté des joues et des talons rouges. Je les ai vus de près. Triste besogne! affligeant travail! Je ne veux plus avoir affaire aux grands; mon cœur souffre trop à les entendre.

(Ici on voit le vieux Remi, Joseph et Charlotte. Ils se frottent les pieds au dernier paillasson, et hésitent pour entrer. Le notaire se lève, et va au-devant d'eux.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

REMI, JOSEPH, CHARLOTTE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Entrez, entrez, mes amis, entrez donc... Laissez, laissez, cher papa; vous êtes bien, très-bien, entrez...

REMI ET JOSEPH.

Monsieur, Monsieur, nous venons...

LE NOTAIRE.

Premièrement, asseyez-vous tous trois...

JOSEPH.

Nous craignons...

REMI.

Ah! Monsieur...

LE NOTAIRE.

Mettez-vous à votre aise avant tout... Asseyez-vous, je vous en prie... (*Ils s'asseient.*) Là, bien... Parlez, présentement... Est-ce un contrat de mariage dont il s'agit?

JOSEPH.

Monsieur! comme vous devinez!... Oui Monsieur.

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

Tant mieux... Voilà une bien jolie fille, qui, de plus, est fort modeste : c'est un plaisir pour moi que de voir un pareil couple... Eh bien! mes chers amis, vous devez être d'accord. Il n'y a plus que vous autres qui fassiez des mariages; car pour ceux des villes, pour peu qu'il y en ait, on ne peut plus les appeler que des marchés.

REMI.

Hélas! Monsieur, nous sommes parfaitement d'accord; mais il y a quelque chose qui peut nuire à cet accord mutuel, c'est pour cela que j'ai demandé à ne parler qu'à vous. Je désire que ces deux enfans soient unis; il le faut; c'est tout mon espoir, le seul bonheur que j'attende ici-bas avant que de descendre au tombeau. Mais, Monsieur, le croiriez-vous, à nous trois nous n'avons pas... Je n'ose achever; cependant il faut parler...

JOSEPH.

Mon père, permettez, je vais dire pour vous.

REMI.

Non, Joseph, laisse-moi dire. Monsieur, je viens vous implorer, vous révéler notre triste sort... Je viens... Ah! mes idées se troublent...

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

Pourquoi hésitez-vous? Il ne faut jamais trembler comme cela devant votre semblable, dont le devoir est, dans tous les tems, de vous écouter et de vous être utile... Je vous respecte, car vous me paraissez un bien digne homme.

REMI, se levant, et tendant les bras vers lui.

Sans argent... Nous n'avons rien à vous donner, Monsieur, et je ne sais comment m'y prendre pour vous prier de protéger leur mariage. Je demande seulement qu'ils puissent être unis : car, quant à la vie, ils sont laborieux et sobres, ils auront toujours du pain ; et la Providence, qui les a aidés jusqu'ici, daignera peut-être les favoriser davantage.

LE NOTAIRE.

Je vous loue, et vous avez raison de penser ainsi. Oui, sans doute, je veux les voir unis. Mon cœur même en éprouve une joie secrète : ce qui concerne mon ministère sera bientôt fait, et je ne demande rien pour l'heureux pouvoir de l'exercer.

(Geste muet entre Joseph et Charlotte.)

REMI.

Hélas! Monsieur que de bonté! Cependant ils peuvent concevoir des espérances, voilà pourquoi je désire que le contrat se fasse;

Digitized by Google

car le père de cette enfant... Vous saurez tout... Mais on m'a dit qu'il y aurait quelques difficultés : l'une est ma nièce, l'autre mon fils... Je voudrais savoir...

LE NOTAIRE, d'un ton sérieux.

Cousins germains... Il est vrai... c'est un obstacle.

JOSEPH.

Un obstacle! Je suis perdu!... Ah! Charlotte.

LE NOTAIRE.

Ne vous alarmez point. Quoique, par le concile de Trente, il soit défendu d'accorder des dispenses pour les mariages des cousins germains, si ce n'est à de grands princes, et pour des raisons d'État, d'autres raisons font qu'on en accorde depuis long-tems à tous ceux qui les demandent; ainsi avec un peu de tems et un peu d'argent, on aura plein pouvoir.

JOSEPH, à Charlotte.

On aura plein pouvoir.

LE NOTAIRE.

J'avancerai cette somme. Ils me paraissent trop bien assortis pour les laisser languir...

REMI.

Ah! Monsieur... votre générosité...

Digitized by Google

LE NOTAIRE, la plume en main.

Quel est votre état ?

REMI.

Je vivais du labourage.

LE NOTAIRE, avec ame.

Bon : si vous saviez combien j'honore, combien je chéris les agriculteurs!

REMI.

Accablé de plusieurs calamités qui ont fait ma ruine, et, poursuivi pour des deniers royaux, dont le recouvrement me devint impossible, je fus traîné dans les prisons...

LE NOTAIRE.

Je vous entends.. Il y a des hommes bien durs; mais abandonnons-les à leur propre insensibilité... Ils seront punis... Dites-moi, mon père, dans quelle province étiez-vous établi?

REMI.

En Franche-Comté, à Montboson.

LE NOTAIRE, avec intérêt.

A Montboson? mais c'est tout juste là l'endroit. Nous m'allez faire plaisir. (*Il se lève, et fouille dans le carton.*) Je suis à la recherche d'une certaine famille, peut-être en sauriez-vous quelques nouvelles. (*Il lit plusieurs*

Digitized by Google

papiers à voix basse, et l'élevant tout-à-coup.)
En 1750, le nommé Pierre-Alexis Remi...

REMI.

Hélas! Monsieur, que ce soit une nouvelle infortune prête à m'accabler, je ne puis nier la vérité, c'est moi...

LE NOTAIRE, étonné, et jetant un cri.

Vous! Pierre-Alexis Remi!

REMI.

Bien moi, Monsieur, bien-moi.

LE NOTAIRE, les mains tremblantes de joie.

Prenez garde, êtes-vous frère d'Isidore Remi, surnommé depuis de Lys?... lequel fut absent...

REMI.

Oui, Monsieur, c'est mon frère, c'est le père de cette enfant; c'est ce frère que je cherche, et dont je n'ai point eu de nouvelles depuis tant d'années; vous allez voir des papiers qui constatent ce que j'avance.

(Il fouille dans ses poches.)

LE NOTAIRE, y jette un coup-d'œil, et s'écrie transporté.

Ah! mes chers amis, le ciel vous amène à moi. Jour heureux!... Je ne me sens pas de joie... La voilà donc cette chère enfant que nous cherchions de tout côté... Eh! vous ne lisez donc pas les petites affiches?

Digitized by Google

REMI.

Jamais, Monsieur; je ne sais même ce que c'est... Son père vivrait-il? Le connaîtriez-vous? Le connaîtriez-vous? Ah! parlez; quels que soient ses torts, il est mon frère.

CHARLOTTE.

Je suis tout émue... Joseph!... Joseph!...

JOSEPH.

Écoutons, écoutons. Ah! Monsieur, achevez...

LE NOTAIRE, à Charlotte, d'un ton grave et avec sentiment.

J'ai connu votre père, je l'ai connu... Je suis celui qu'il envoya chercher à ses derniers momens...

CHARLOTTE, avec un ton douloureux.

Il est mort!

LE NOTAIRE.

En regrettant de ne vous avoir pas à ses côtés pour fermer sa paupière. Il est mort en vous aimant, en appelant sa fille, en voulant réparer l'oubli... Il m'a dicté un testament que voici... Il a laissé cent quatre-vingt mille livres de rente : vous n'êtes que deux enfans à partager. Il faut aujourd'hui que je vous présente à votre frère, qui vit ici dans l'opu-

Digitized by Google

lence, sous le nom de M. de Lys, que son père avait pris.

(Les trois personnages expriment leur surprise par un langage muet. Leurs yeux se parlent, et ils s'écrient presque ensemble.)

JOSEPH.

Ah! Charlotte

REMI.

Voilà tes vertus récompensées... Le ciel est juste.

CHARLOTTE.

Est-ce une illusion?... Mon père... Quoi! ce monsieur de Lys serait mon frère?

LE NOTAIRE, à Charlotte.

Vous le connaissez?

CHARLOTTE.

Je ne le connais que trop.

JOSEPH.

Oui, si c'est lui qui demeure rue du Coq...

LE NOTAIRE.

C'est lui-même.

REMI, se levant.

Monsieur, nous sortons tous trois de chez lui.

Digitized by Google

LE NOTAIRE, surpris.

Eh! comment donc? Vous! chez lui! Apprenez-moi... Que je sois informé de tout ce qui a pu vous amener dans sa maison...

REMI.

Ah! dispensez-moi, Monsieur, de vous faire un détail qui ferait rougir notre front. Dans quelles mœurs a-t-il été élevé! Le malheureux, avec ses viles richesses! Que n'est-il plutôt resté dans la pauvreté avec nous! du moins il eût été honnête et vertueux. Mais, hélas! corrompu par l'opulence, c'est un séducteur, un débauché... Il croyait ce matin pouvoir acheter sa vertu... Il a osé m'en proposer le prix.

LE NOTAIRE.

Êtes-vous toutefois demeurés inconnus l'un à l'autre?

REMI.

Je ne me suis nommé que prêt à le quitter... Se souviendrait-il de mon nom?

LE NOTAIRE.

S'il s'en souvient! Oui, certes, et d'une manière qui humilie son orgueil, et qui alarme son avarice.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur de Lys descend de voiture.

Digitized by Google

REMI.

Lui! il viendrait,.. il nous poursuivrait ici...

CHARLOTTE.

Ah! que je sois préparée à soutenir sa vue.

LE NOTAIRE, au domestique.

Qu'il attende un moment; quand je sonnerai, vous l'introduirez. (*Le domestique sort.*) Mes bons amis! voici un des plus beaux jours de ma vie. O que je rends grâces au Ciel de cette rencontre fortunée! Que je bénis la main de la Providence!... Vous n'allez plus être pauvres : vous n'aurez plus besoin de personne : vous serez riches : vous jouirez du bien qui vous appartient, et que méritaient vos vertus. (*Il met la main sur un papier qui est à sa droite.*) Voici un testament que je dois vous lire... Charlotte, voici la signature d'un père que vous ne pouvez vous rappeler d'avoir vu. Hélas! il a bien songé à vous dans ses derniers instans...

CHARLOTTE, se penchant avec respect, et baisant la signature, en larmes.

Ah! pourquoi n'est-il plus!

JOSEPH.

Laisse-moi baiser aussi son nom... Ton père doit être le mien.

Digitized by Google

LE NOTAIRE, se levant.

Vous allez entendre ce qu'il a dicté. Je vous lirai ce testament; et, puisque votre frère est là, je vais le faire entrer; mais pour rendre le premier abord plus tranquille, passez tous trois dans ce cabinet. De là vous entendrez ma voix. Quand il sera tems, je vous en ferai sortir. Je veux presser, frapper, changer ce cœur endurci. Ah! s'il pouvait se rendre! que je serais content de moi-même!

REMI.

Monsieur, qui vous rend si bon envers nous?

LE NOTAIRE.

J'ai fait serment d'être juste; je n'accomplis qu'un devoir... Entrez, mes bons amis...

(Il ouvre la porte du cabinet, et la ferme sur eux.)

SCÈNE IV.

(Le notaire seul, un domestique entre.)

LE NOTAIRE.

Monsieur de Lys peut être introduit... (*Le domestique sort.*) Nous verrons s'il gardera son injuste projet. Il n'y a plus à dissimuler. Le partage est de plein droit. Je suis fâché

Digitized by Google

néanmoins que ce procureur soit l'exécuteur testamentaire... C'est son conseil; et comme la chicane lui est familière... Les voici.

(Il les salue, fait approcher des siéges, et va s'asseoir très gravement dans son fauteuil.)

SCÈNE V.

LE NOTAIRE, DE LYS, M. DU NOIR.

DE LYS.

Monsieur, nous venons toujours pour cette affaire. Il est singulier d'agir de la sorte. Nous avons les bras liés; car enfin, une moitié sur laquelle on est toujours inquiet... il faudrait cependant finir cela...

LE NOTAIRE froidement.

Messieurs, avez vous reçu quelques nouvelles? Sauriez-vous où peut être celle sans laquelle on ne peut rien terminer?

DE LYS, s'emportant.

Rien terminer..... Voilà votre langage Messieurs; vous vous ressemblez tous; cel, est affreux: Des délais qui n'ont pas le sens commun. Elle n'est plus, sans doute, depuis long-tems, et je dois moi demeurer encore frustré parce qu'elle est morte... En vérité,

Digitized by Google

Monsieur, mes affaires ne s'arrangent point de ce retard.

LE NOTAIRE.

Je vous l'ai déja dit, Monsieur, il vous faut un jugement qui vous envoie en possession des biens de cette sœur que vous supposez morte si gratuitement. Vous avez vu qu'il n'y a eu qu'un officier public qui ait pu suppléer cette sœur, lors de la levée des scellés, la confection d'inventaire et la vente des meubles. La loi prend les absens sous sa protection. Elle ne veut pas confier leurs intérêts à leurs parens, et si, après un certain tems d'absence prouvée, elle leur permet de s'emparer des biens de l'absent, ce n'est qu'à la charge de les lui rendre. Cet envoi en possession ne donne pas même la propriété à l'héritier apparent, mais une simple administration, dont il est comptable envers l'absent en cas de retour; et cet héritier ne peut vendre, aliéner ni hypothéquer les biens de l'absent, qu'après cent ans, pendant lesquels la loi le fait présumer vivant. Il est étonnant que monsieur du Noir, votre conseil, ne vous ait pas confirmé toutes ces vérités. Ainsi l'extrait mortuaire de votre sœur peut seul faire disparaître ces présomptions de la loi, car cette sœur peut fort bien être en pleine santé, et venir à l'instant même réclamer sa légitime.

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Mais vous entendez bien qu'on ne partage pas ainsi avec une inconnue; et quand la sœur de Monsieur s'offrirait à l'instant, nous la représenterions comme un imposteur qui veut s'emparer du nom et du bien d'une famille. Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, une tentative comme celle-là réussit bien difficilement, parce qu'on ne présume pas qu'un père se soit déterminé à priver son enfant de son état : aussi les juges ne prononcent jamais en faveur de l'inconnu, que quand ils se voient subjugués par des preuves éclatantes et victorieuses, mais heureusement que rien n'est si difficile à saisir que la chaîne des faits qui conduisent à la découverte d'un état. Elle rapportera, me direz-vous, son extrait-batistaire, eh bien! nous verrons s'il est signé du père. La naissance établie avec certitude ne suffit pas; il faut pousser la preuve de l'identité jusqu'à la dernière évidence; c'est-à-dire, qu'il faut appliquer la preuve de la naissance spécifiquement et exclusivement à l'individu qui réclame la filiation, et cette application ne peut se faire que par une suite de preuves qui établissent la possession d'état acquis par la naissance.

On demandera, me direz-vous encore, à être admis à la preuve testimoniale. Nous nous y opposerons de toutes nos forces; et si cette preuve est permise, nous détruirons

Digitized by Google

les témoignages par des reproches, par des faits justificatifs, par des enquêtes contraires. Enfin, nous prendrons l'inscription de faux...

DE LYS, couché sur son fauteuil.

Oui, c'est bien dit, l'inscription de faux.

LE NOTAIRE.

Contre ce que vient de dire Monsieur, à la bonne heure. (*S'adressant à M. du Noir.*) Vous comptez apparemment parler à cette sœur, et votre but est de ruiner votre client par une condamnation de dépens.

M. DU NOIR, s'adoucissant et s'approchant du notaire.

J'aurais encore des moyens; mais, tenez, il faut vous parler naïvement. Nous venons ici à dessein. Entrez un peu dans les vues de Monsieur, et je vous réponds d'une entière reconnaissance. Il a besoin de ses fonds en entier... Que ferait cette fille d'une somme pareille?... Peu de chose la contentera. Écoutez; n'avez-vous pas vu ici de pauvres gens? Nous savons qu'ils y sont entrés, nous le savons; je vois le dessous des cartes. Allons vous ne voulez pas être méchant avec nous, nous faire la guerre; et je vous jure que vous pouvez compter sur... Vous serez content... (*A de Lys tout bas.*) Il faut le gagner.

DE LYS.

Oui, oui.

Digitized by Google

LE NOTAIRE, avec tranquillité.

Je ne vous comprends pas, expliquez-vous..

M. DU NOIR, avec un rire forcé.

Vous comprenez très-bien qu'il ne s'agit plus que de s'arranger amiablement. Monsieur est raisonnable; il veut bien lui accorder quelque chose pour retourner en son pays; il pourra même lui faire une petite pension fort honnête, toutefois après qu'elle aura fait une renonciation en forme. Cet article est préalablement nécessaire. Elle n'aura par un sou avant, d'abord.

LE NOTAIRE, à de Lys.

Monsieur se flatte-il de pouvoir réussir dans ce projet!

DE LYS.

Il ne tiendra qu'à vous de nous prêter la main; car Monsieur étant l'exécuteur-testamentaire, il sait commme il faut l'interpréter.

LE NOTAIRE, prenant le testament, et se mettant en devoir de le lire.

Voulez-vous bien, avant tout, écouter ce testament, dicté par un père dont les volontés dernières doivent être pour vous des lois sacrées?

DE LYS.

Il était bien mal alors; car autrement, je sais qu'en bonne santé...

Digitized by Google

LE NOTAIRE, d'un ton ferme et haut.

Voulez-vous bien me permettre de vous le lire?

DE LYS.

Je l'ai déjà entendu.

LE NOTAIRE, avec fermeté.

Fort mal; voilà pourquoi je recommence.

M. DU NOIR, à de Lys.

Laissez; écoutons; peut-être y trouverons-nous des moyens de nullité qui nous sont échappés... (*Le notaire lui jette un coup d'œil d'indignation.*)

LE NOTAIRE, d'un ton haut et posé.

TESTAMENT D'ISIDOR REMI.

« Je me trouve trop accablé pour espérer » quelque retour à la vie : elle m'échappe au » seul instant où j'entrevois comment j'aurais » dû l'employer. Quel moment! vous qui li- » sez ce que je fais écrire, songez-y de bonne » heure. Un jour vous vous y trouverez comme » moi : c'est alors que la vérité s'agrandit, et » qu'il faut la reconnaître et lui rendre hom- » mage.

M. DU NOIR.

C'est de la morale; passons, passons.

LE NOTAIRE, le regardant encore d'un air indigné.

» Je déclare donc, par cet acte testamentaire,

Digitized by Google

M. DU NOIR.

Ah! nous y voici.

LE NOTAIRE.

» Avoir laissé une enfant, second fruit de mon
» mariage, entre les mains de mon frère Pierre-
» Alexis Remi, laboureur à Montboson en
» Franche-Comté, ma patrie. Je déclare que
» cette enfant est ma fille légitime, sœur ca-
» dette de Louis Remi mon fils, appelé depuis
» de Lys, surnom que j'ai pris. Je déclare
» avoir délaissé cette enfant, d'abord faute
» d'avoir pu m'en charger; et qu'ensuite en-
» traîné par l'ambition, l'avidité et le tu-
» multe des affaires, errant d'ailleurs dans des
» pays éloignés, je l'ai bannie, pour ainsi
» dire, de ma mémoire. Parvenu à un état
» que l'homme trouve heureux, tant qu'il n'est
» pas éclairé par le flambeau de la mort, j'ai
» eu la dureté de faire taire dans mon cœur
» tout ce qui me rappelait cette enfant, dans
» le seul dessein d'accumuler tous mes biens
» sur la tête de mon fils. Sous un nouveau
» nom, j'ai oublié mes proches; j'ai rompu
» volontairement avec eux. Endurci par la
» fortune, et rougissant de cette parenté de
» campagne, dans la fausse prévention qu'elle
» me ferait honte, j'ai manqué aux devoirs
» les plus sacrés, dont je demande pardon à
» Dieu bien sincèrement; mais mes plus grands
» remords sont d'avoir donné une éducation à

Digitized by Google

» mon fils d'après ces faux principes. Mes re-
» mords sont de l'avoir induit moi-même à
» cacher sa naissance, son pays, ses parens,
» et le nom de cette sœur, que je regardais
» comme un obstacle à sa grande fortune. J'ab-
» jure par cet acte une indigne éducation;
» et je crains bien, pour juste punition,
» qu'elle n'ait que trop germé dans son cœur.
» Je le prie en grâce de me pardonner ma faute,
» et de réparer lui-même le mal que j'ai fait.
» Je le prie de rechef, et lui ordonne en père,
» de chercher sa sœur, et de lui porter tous
» les regrets, tout l'amour, tous les sentimens
» que j'ai manqué d'avoir envers elle, et qui
» sont au fond de ce cœur expirant. Je veux
» qu'il partage avec elle, en égale portion,
» tous les biens qui se trouveront m'appartenir
» au jour de mon décès. Je fais des vœux au
» ciel pour qu'elle vive et qu'elle entende mes
» dernières paroles... O mon fils! si tu la revois,
» si tu retrouves encore avec elle celui qui lui
» servit de père, regarde-le comme le tien.
» Sans l'ambition qui m'a empoisonné dans
» ces grandes villes, et qui même a abrégé mes
» jours, je mourrais entre leurs bras, arrosé
» de leurs larmes, honoré de leurs regrets.

» Je nomme, pour exécuteur de ce testa-
» ment, mon ancien ami monsieur du Noir,
» afin de lui donner les moyens de réparer
» certaines fautes, persuadé que mes derniers
» sentimens feront sur lui tout l'effet que j'en

Digitized by Google

» attends. Nous sommes à-peu-près de même
» âge. Que ma fin lui serve d'avertissement.
» Il entendra bien ce que je veux lui dire.»

M. DU NOIR.

Mais tout ceci n'est pas en style de pratique.

DE LYS, à M. du Noir.

Quel parti prendre, Monsieur du Noir ?

LE NOTAIRE se lève, et dit avec énergie.

Quel parti! Eh! Monsieur, demandez-le à vous-même, à votre conscience, à votre propre cœur, et répondez d'après lui.

(Il se promène chagrin et rêveur.)

M. DU NOIR, à demi-voix.

Je ne vois pas comment on pourrait casser ce testament; je n'ai pas découvert le moindre mot... Mais tâchons de l'intimider. (*Un peu plus haut.*) Vous n'avez rien à craindre de ces bonnes gens; ils n'ont pas l'air bien fin : d'ailleurs ils sont si pauvres. Avec quoi suivraient-ils un procès qu'il est aisé de bâtir, et qu'on peut faire durer toute leur vie, par des retours qui me sont familiers? Je sais comme je m'y prendrai; je me fais fort de les faire mourir de faim avant qu'ils aient obtenu par première sentence aucune provision.

(Le notaire a sonné pendant ce dernier couplet; entre un domestique)

Digitized by Google

LE NOTAIRE, au domestique d'un ton décidé.

Conduisez cet homme-là hors de chez moi, et veillez à ce qu'il ne touche de sa vie le seuil de ma porte.

M. DU NOIR, se levant et embarrassé.

Comment, Monsieur! comment! un officier comme moi!

LE NOTAIRE, au domestique.

Obéissez; qu'il sorte. (*A de Lys.*) Vous, Monsieur, restez; j'ai à vous parler.

M. DU NOIR, en s'en allant.

Je me moque de cet affront; je me vengerai bien; nous plaiderons, nous plaiderons.

SCÈNE VI.

LE NOTAIRE, DE LYS.

LE NOTAIRE.

De pareils propos doivent être punis, et o n'aurait pas été assez de les mépriser.

DE LYS.

Mais c'est comme procureur qu'il parlait.

LE NOTAIRE.

Non, non, ne vous y trompez pas : ce sont de pareilles gens qui déshonorent l'état : il

Digitized by Google

ne comporte pas moins qu'un autre l'obligation d'être homme de bien, de chercher la justice et la paix. J'en connais plusieurs de cette intégrité; et tout rares qu'ils sont, ils peuvent servir d'exemple. Je vous les aurais souhaités pour conseil. Au reste, je vous le répète, ce n'est que vous-même que vous devez consulter; interrogez votre cœur, et répondez.

DE LYS.

Mais une moitié dans l'héritage, une moitié, je ne puis, c'est trop... c'est trop.

LE NOTAIRE, avec un courroux noble.

Eh bien! Monsieur, suivez votre indigne conseil; allez vous rendre méprisable comme lui : c'est à moi que vous aurez affaire. J'épouse le procès, et croyez qu'il ne traînera pas en longueur comme vous l'espérez. J'irai moi-même; je préviendrai les juges de vos intentions iniques : ils ne laisseront pas languir l'honnêteté dans l'indigence : elle ne soupirera pas long-tems après la justice qui lui est due. (*De Lys demeure interdit, et ne sachant ni sortir ni rester.*) Est-il possible que l'or soit ainsi votre tyran, étouffe en vous tout sentiment de vertu, et même d'équité? Si ce père reparaissait accusant votre avare insensibilité, vous reprochant de trahir ses volontés dernières, méconnaîtriez-vous sa voix?... Eh bien! tremblez; elle va vous con-

Digitized by Google

fondre : elle va sortir du fond de son tombeau pour vous accuser et vous faire rougir. Oui, c'est son sang qui va paraître et déposer contre vous. (*Il court au cabinet et ouvre la porte.*) Approchez, vénérable vieillard; et vous, fille vertueuse, approchez.

(Ils sortent tous trois en larmes, et voulant embrasser les genoux du notaire.)

CHARLOTTE.

O mon bienfaiteur.

REMI.

Homme de Dieu !

JOSEPH.

O notre protecteur !

DE LYS, étonné, et reculant de surprise.

Ciel ! ce sont eux ; et ils ont tout entendu !

LE NOTAIRE, avec transport.

Levez-vous, mes amis, levez-vous... Chère fille, si vous perdez un frère, je vous en tiendrai lieu ; ma maison sera la vôtre, jusqu'à ce qu'il ait été forcé à vous rendre votre portion héréditaire.

CHARLOTTE, allant à de Lys.

Vous rougissez, Monsieur, de vous trouver mon frère ; et moi qui veux vous aimer, je gémis de vous trouver un cœur si peu semblable au mien. Allez, si les biens dont

Digitized by Google

vous êtes idolâtre vous ont assez corrompu pour vous rendre injuste, moi je les méprise trop pour vous les disputer. (*Revenant au notaire.*) Monsieur, qu'il rende seulement à mon père de quoi rentrer dans cette chaumière qu'on lui a ravie; qu'il lui donne de quoi racheter les précieux instrumens du labourage; c'en est assez, et nous irons contens y vivre, y travailler et y mourir ensemble.

LE NOTAIRE, à de Lys.

Entendez-vous ?

CHARLOTTE.

Je ne veux point déshonorer mon frère par un procès, et lui arracher l'ame, en lui demandant ce qu'il ne veut point restituer. Je lui apprendrai que peu de chose suffit à une ame courageuse. N'est-il pas vrai, mon père, que nous n'avons pas besoin de superflu? N'est-il pas vrai, Joseph, que je serai toujours assez riche pour toi ?

JOSEPH.

Ah! tu le sais.

REMI, en soupirant.

C'est donc là cet enfant que j'ai vu si petit, que j'ai porté dans mes bras, que j'ai caressé, que j'ai pressé tant de fois contre mon sein! Je lui parlerais bien; mais il m'a dédaigné. Son ame ingrate est loin de la mienne, et nous ne nous entendrions pas...

Digitized by Google

DELYS, est resté près de la porte, sans pouvoir sortir.

(Avec une exclamation sourde.)

Ils me fuient! Leur mépris m'est insupportable.... Ah! je l'ai mérité.

LE NOTAIRE.

(Dans une action pleine de feu et une vivacité inattendue, court vers la porte, le saisit par le bras, le traîne rapidement en face de son oncle, en face de sa sœur. Il faut que cela soit fait avec noblesse, précision, force, grandeur; avec le vrai mouvement de l'ame.)

Non, vous ne garderez pas cette ame avide et méprisable. Vous en prendrez une autre. A travers vos combats j'ai démêlé votre caractère... Si vous eussiez passé la porte, je ne voudrais plus vous regarder; mais vous ne vous dégraderez pas à ce point. Toute sensibilité n'est point éteinte dans votre ame, et vous serez ému... Livrez-vous avec moi au doux plaisir d'embrasser ce vieillard, dont les vertus ne peuvent que vous honorer. Cédez à son digne fils que vous aimerez, à cette sœur dont le cœur tendre appelle votre cœur. La voix de ce père expirant ne vous aurait-elle rien dit? J'en ai été touché, moi... Ah! voyez les larmes de cette vertueuse famille qui coulent encore; elles attendent les vôtres. (*Dans la chaleur du sentiment.*) Allons, du courage, jeune homme, du courage, sois des nôtres: oublie ta dorure, ton opulence, ton luxe; sois homme; sois juste; prends un

Digitized by Google

cœur, pleure et connais la nature; elle ne te trompera pas, et, crois-m'en, tu seras récompensé par elle.

DE LYS.

(Pendant ce tems il a les deux mains sur son visage. Il est dans l'attitude d'un homme chez qui il se fait une révolution forcée et prompte. Il ouvre les bras, et, cachant tout d'un coup sa tête dans le sein du vieillard, il crie d'une voix étouffée.)

Oui, j'ai un cœur, j'ai un cœur... je le sens... Mon oncle, je crois revoir en vous mon père. Je cède à vos vertus; tout me frappe malgré moi.

CHARLOTTE, volant à lui.

Mon frère!

JOSEPH.

Mon cousin!

DE LYS, embrassant Charlotte et Joseph.

J'ai été injuste, barbare, dénaturé; je ne le suis plus; je ne le serai plus; je ne pourrai plus l'être... Je vous imiterai... Je vous aimerai...

LE NOTAIRE, le serrant dans ses bras.

Bien, bien; il est de la famille; il est de votre sang; il est votre frère à tous... Il est digne de vous.

Digitized by Google

DE LYS.

Me pardonnez-vous? M'aimerez-vous encore? Êtes-vous satisfaits de mon repentir? (*On l'embrasse pour toute réponse.*) J'éprouve un sentiment qui m'était inconnu. Voilà le premier vrai plaisir de ma vie; je l'ai senti dans vos embrassemens.

REMI.

Sois toujours mon neveu; va, je n'ai point d'habits galonnés; mais sous cette bure grossière, ce cœur est tendre et tout à toi.

LE NOTAIRE, à de Lys.

N'est-il pas vrai que la respiration est maintenant plus libre? Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas le charme qu'il y a à être bien dégagé de là. (*De Lys embrasse le notaire.*)

JOSEPH, à de Lys, montrant Charlotte.

J'étais son frère, et vous devenez le sien... Vous approuverez nos nœuds.

DE LYS.

Oui, que le partage soit fait, qu'on en dresse l'acte, et je vais le signer.

CHARLOTTE.

Écoutez-moi, mon frère, vous êtes accoutumé au train de l'opulence, aux dépenses que le grand monde entraîne. Nous, je le

Digitized by Google

répète, le nécessaire suffit à notre bonheur. J'exige, et mon père l'exige aussi, car je lis ses intentions dans ses regards, j'exige que vous conserviez ce qui est indispensable au rang que vous avez pris; que surtout les meubles et la terre seigneuriale soient à vous sans partage.

DE LYS.

Cette générosité que j'admire me trace mon devoir. Je ne garderai rien de ce qui ne m'appartient pas. Vous êtes trois, et d'ailleurs il est des pauvres. (*En montrant le notaire.*) Monsieur sera notre juge, et juge sévère.

REMI.

Eh bien! Monsieur, vous ordonnerez, à notre prière, qu'il accepte ce don de notre amitié: tu nous donneras ce contentement, ou tu seras un orgueilleux...

DE LYS.

Je ne le serai point: je m'élèverai jusqu'à vous; je consentirai à vous devoir beaucoup, parce que je me plairai, dans tous les tems, à l'avouer comme à le sentir.

LE NOTAIRE.

Ce dernier trait m'enchante; votre cœur est né droit, juste et sensible; et tous les artifices d'un traître n'ont pu le corrompre. Il est raisonnable pourtant que vous ayez une

Digitized by Google

portion un peu plus forte, parce que vous avez plus besoin de fortune que ces honnêtes gens-ci, assez riches par leur modération; mais il n'y aura point de mal que notre cher Remi et ses enfans aient plus qu'il ne demandent, parce que, s'ils retournent habiter la campagne, comme je le crois, ils trouveront assez de voisins à secourir.

REMI.

Hélas! il est bien vrai; si je deviens heureux, je ne veux pas l'être seul. Quand j'aurai quelque chose, beaucoup d'honnêtes gens, compagnons de ma misère, qu'ils ont partagée avec confiance, ne seront pas sûrement oubliés... Joseph! Joseph! Quelle joie nous attend! Nous pourrons répandre quelques bienfaits.

LE NOTAIRE, en souriant.

Tenez! ne voilà-t-il pas déjà de l'argent placé, mais bien avantageusement! Mes amis, que ce jour soit consacré à la joie; demain nous terminerons cette affaire. Ma journée est heureusement remplie; nous souperons ensemble. Je me trouve trop bien pour chercher d'autre compagnie.

DE LYS.

Et moi, je renonce à toute autre.

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

Voilà une famille rassemblée ; imaginez que j'en suis aussi. (*Il sonne.*)

JOSEPH.

Vous en serez le roi.

LE NOTAIRE.

Non pas, s'il vous plaît... l'ami.

(Les domestiques apportent des flambeaux, et le notaire conduit dans son salon le bon Remi, Joseph, Charlotte et de Lys qui tient la main de sa sœur.)

FIN DE L'INDIGENT.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LE JUGE, drame en trois actes, par Mercier 1
AVIS sur la Brouette 107
LA BROUETTE DU VINAIGRIER, drame en trois actes, par le même. 109
L'INDIGENT, drame en quatre actes, par le même. 215

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

Digitized by Google

301967

842.08 **Suite** du Répertoire du Théâtre Français.
R425a
~~v.36~~

NAME	DATE	NAME	DATE
Co Biblio v.36-43	10/8/42		

301967

Digitized by Google

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 140

Digitized by Google